

Histoire linguistique, littéraire, culturelle, économique, sociale et politique

Introductions des chapitres de la

Nouvelle Histoire de la Littérature Occitane de Robert LAFONT et Christian ANATOLE (PUF 1970, 852 p.)

Le livre est épuisé, à trouver en bibliothèque ou d'occasion. Les introductions des différents chapitres constituent une synthèse d'histoire occitane intéressante, d'autant que nous manquons cruellement d'ouvrages synthétiques : nous avons ici une vue générale en 80 p. (Naturellement, on peut ne pas partager tous les points de vue de Robert Lafont – et le livre date de 1970, il écrirait sans doute un peu différemment aujourd'hui).

Attention : je n'ai pas relu le texte reconnu, il peut y avoir des erreurs typographiques. (Merci de me les signaler).

Sur l'histoire occitane, on peut signaler par ex.

- *Petita istòria europèa d'Occitània* de Robert LAFONT, en occitan (Trabucaire 2003)

- *Histoire d'Occitanie* par une équipe d'historiens, direction André ARMENGAUD et Robert LAFONT (Hachette 1979, 950 p.)

- *Occitanie, des idées et des hommes, 1900-1968* de Laurent ABRATE (IEO 2001, 622 p.) – Épuisé, on peut encore parfois le trouver, ou d'occasion, et il est à la médiathèque de Narbonne. C'est thèse universitaire est un pavé, mais il est très bien structuré, on peut trouver facilement les parties auxquelles on s'intéresse le plus, et il se lit très bien.

L'Occitanie ; ses débuts linguistiques et littéraires

(X^e-XI^e siècles)

LE PAYS OCCITAN

ENTRE l'arc nord-occidental de la Méditerranée (de Tarragone à Nice), l'Océan (de Bayonne à la pointe du Médoc), le seuil du Poitou, les contreforts septentrionaux du Massif que la tradition géographique française appelle Central et les hauts sommets qui font barrière à l'intérieur du Massif alpin (au nord de Die et de Briançon), s'étend le pays que devaient occuper à leur naissance la langue et la culture occitanes, et qu'on est convenu d'appeler pour cette raison l'Occitanie. Une grande variété du relief le caractérise : hautes terres dispersées en régions de crêtes ou de plateaux ; profonde diversification opérée par le réseau fluvial, responsable de vallées ouvertes ou profondes, de bassins intérieurs ; un front océanique inhospitalier entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Gironde ; un front méditerranéen au contraire très ouvert sous forme de plaines côtières. Cette variété s'oppose aux ensembles géographiques limitrophes, plus simples : le monde proprement hispanique organisé autour de la Meseta, l'Italie du Nord qui est le Bassin du Pô, la France du Nord prolongeant dans le Bassin parisien la grande plaine du Nord de l'Europe. On ne s'étonnera pas que l'Occitanie présente aux regards la plus grande diversité de paysages que connaisse l'Europe et, sur la base d'une articulation climatique d'ensemble Méditerranée-Océan, une grande abondance de micro-climats.

Mais cette variété a pour complément une unité fonctionnelle du point de vue des sociétés humaines. Partout en Occitanie s'établit un rapport simple de relations économiques et culturelles entre la montagne et la plaine à travers les zones de coteaux : la *tombada* relie les Pyrénées à l'Ampourdan, au Roussillon, à la vallée de la Garonne ; sur la Garonne « tombent » également les

route du Sud, ou celle de la Limagne ; Vivarais et Alpes descendent vers le Rhône ; Rouergue et Gévaudan sont le « dossier » du bas Languedoc ; la Gavotine s'articule en routes descendantes sur la Provence maritime ou rhodanienne. Cette complémentarité plaine-montagne est le signe même de la vie occitane à travers les siècles.

A l'échelle européenne, l'Occitanie apparaît comme le lieu des plus larges relations : par sa côte méditerranéenne dont la Camargue occupe le centre, et par la vallée du Rhône, elle fait communiquer le monde maritime avec la Bourgogne, la France du Nord, les pays du Rhin ; par le Lauragais, ce même monde communique avec l'Aquitaine, les terres de la Loire inférieure ; cependant que Barcelone et Marseille assurent sa vocation méditerranéenne, une vocation atlantique est affirmée par Bayonne et Bordeaux.

Superposant les grands mouvements européens aux rapports internes de *tombada*, on comprend les deux interprétations possibles de cette situation, que l'histoire a successivement réalisées. Si la Méditerranée est un pôle privilégié de vie économique et culturelle, l'Occitanie devient à la fois un pays de grand transit et de civilisation de synthèse ; elle fixe dans sa diversité les bienfaits de sa position générale. Si la Méditerranée perd son importance, la prospérité s'établissant au Nord et à l'Ouest, l'Occitanie n'est plus qu'une zone marginale de la civilisation ; elle s'appauvrit et se vide de ses hommes.

En même temps les tendances diversificatrices sont encouragées. Le pays divers (et la diversité est sa richesse) devient un pays morcelé.

PREPARATION DE L'OCCITANIE

L'existence en ce lieu d'Europe d'une aventure humaine originale, discernable au XI^e siècle avec l'apparition d'une forme linguistique et culturelle propre, a été préparée par des faits d'histoire successifs :

1. — Entre la préhistoire et la conquête romaine, l'Antiquité a fait se succéder ici des contacts inter-ethniques et des civilisations de synthèse. On discerne ces couches historiques que sont le peuple des mégalithes, dont l'ère d'extension va des Pyrénées aux Cévennes et à Nice, puis les Ligures arrivés au deuxième millénaire, puis les premiers Celtes. Entre le V^e et le VI^e siècle on assiste à la fois à la colonisation grecque, de l'Èbre à Nice avec Marseille au centre, et à l'établissement depuis l'intérieur de l'Espagne jusqu'au Rhône d'un État ibère. Les Gaulois au IV^e siècle vont créer des États tribaux très puissants : les Volques, les Allobroges, les Cadurques, les Arvernes, etc. Le pays sera plus ou moins celtisé suivant les régions ; sur l'arc méditerranéen la population continuera à se sentir ligure ou ibère, aquitaine entre la Garonne et les Pyrénées. La pénétration de la civilisation gréco-méditerranéenne (et même étrusque) se poursuivra le long des voies naturelles du commerce.

2. — La conquête romaine se fait en deux temps : entre 125 et 118 pour une zone comprise entre l'Italie et la Garonne, et l'on aura ainsi la *Gallia togata* (« citoyenne ») ou *Provincia romana* (d'où *Provença*) ; entre 58 et 51, et elle coïncide avec la conquête de l'ensemble gaulois par Jules César. La Gaule sera profondément romanisée dans ses institutions, sa vie sociale et culturelle, sa langue. Les ethnies soumises seront condamnées à une disparition rapide, fondues dans un type humain nouveau, les Gallo-romains. Narbonne jouera un rôle éminent de centre méditerranéen.

3. — Les grandes invasions ont ce résultat que les Wisigoths s'opposent aux Francs. Ils établissent leur État entre l'Espagne et la future Occitanie, poussant leur pouvoir très avant en Auvergne. Au V^e siècle, le Wisigoth Euric a sa capitale à Toulouse. La civilisation de ce temps-là conserve l'essentiel de la culture antique, au point que la Gaule wisigothique apparaît plus latine que l'Italie, alors dans le chaos. Le pays au Sud de la Loire est la *Gallia romana* par opposition au pays du nord, la Gaule franque ou *Gallia barbara*. Clovis cependant est vainqueur en 507 à Vouillé et détruit l'État des Wisigoths.

4. — Les Francs se contentent de laisser au sud des occupants militaires. Pendant longtemps ils se rendront odieux aux populations par leur rudesse, leur cruauté, les razzias périodiques lancées depuis la Loire. Les Wisigoths sont confinés dans cette région entre la Garonne et le Rhône, toujours reliée ainsi à l'Espagne, qu'on appelle Septimanie. La civilisation antique est en partie conservée. Mais au début du VIII^e siècle la pression des Arabes, depuis l'Espagne et depuis la mer, se fait pesante. Ils prennent Narbonne en 720. Dans une période confuse, des esquisses de fusion entre pouvoir chrétien et pouvoir musulman sont tentées. La seconde invasion franque, après la victoire de Charles Martel à Poitiers (732), décourage ces vellétés de synthèse méditerranéenne et couvre le pays de ruines.

5. — La période qui va du VIII^e au XI^e siècle est confuse et mal connue. Les textes, rares, laissent entrevoir un déclin de la vie urbaine, un recul de la civilisation. La « paix franque » est vite compromise par les raids à la fois sarrasins et normands. L'autorité dont dépend le pays devient incertaine. Le partage de Verdun en 843, contradictoire des découpages géographiques et ethniques naturels, fait du Rhône une frontière qui sera ressentie pendant plusieurs siècles.

C'est pendant cette période que se produisent trois phénomènes qui vont donner naissance à une civilisation nouvelle, ou, si l'on veut, à une renaissance de la civilisation dont l'Occitanie sera le centre :

— la pulvérisation du pouvoir franc aboutit à la mise en place de la première féodalité : les fonctions deviennent héréditaires en 877 et les terres administrées deviennent des fiefs possédés. Ces seigneurs prennent au X^e siècle l'habitude de ne plus rendre hommage au roi. Des dynasties comtales et ducales deviennent indépendantes de ce fait, en Auvergne, en Aquitaine, en Septimanie (futur Languedoc et future Catalogne), comme en Provence et en Dauphiné. Il y eut à la fin du IX^e siècle un royaume franc de Provence-Viennois dont la capitale était Arles. Au X^e siècle la réalité du pouvoir est donc distribuée à des seigneurs qui n'ont plus de franc que leurs noms et qui se sont romanisés par l'influence de leurs sujets ;

— la Renaissance scolaire carolingienne réussit dans le cadre d'un appareil ecclésiastique, couvents et monastères, renouvelé par la réforme de saint Benoît d'Aniane. Une culture néo-latine progresse au cours des IX^e et X^e siècles, faite non seulement de tradition chrétienne, mais aussi d'humanisme antique. Au début du XI^e siècle les deux clergés, le régulier et le séculier, détiennent l'initiative aussi bien dans le domaine des arts plastiques que dans celui des belles lettres ou de la pensée. Toute création culturelle est le fait des clercs ;

— l'évolution normale du latin, sous l'influence des substrats ethniques (les Ibères, les Ligures, les Celtes), du superstrat germanique (wisigothique ou franc) aboutit à la naissance de parlers d'un

C'est au XI^e siècle qu'ils prendront une forme littéraire qui affecte deux tendances : tendance à une unité relative (les parlers écrits sont des essais d'hybridation dialectale), tendance à maintenir le contact avec le latin des clercs (les graphies, les faits de lexique sont recouverts d'une patine de culture écrite). On peut alors discerner deux ensembles dialectaux. La langue d'oc naît en même temps que le français.

LA LANGUE D'OC

L'ensemble dialectal occitan présente dès l'origine un certain nombre de traits qui ne cesseront de s'affirmer au cours de son histoire et qui ont servi de base tant à la conscience d'unité originale qu'ont pu avoir les usagers qu'aux tentatives diverses d'établissement d'une langue commune, entre les débuts du XII^e siècle et notre époque. Nous en donnons ici les principaux :

Vocalisme

L'occitan présente de façon générale un vocalisme beaucoup plus fidèle à l'origine latine que le français, le trait principal étant la conservation de *a* tonique libre : *cantar/chanter, mar/mer*. Un point d'évolution a été le couple *e, o* ouverts toniques : alors que le français, très tôt, les diphtonguait, l'occitan n'a procédé à cette diphtongaison que tardivement (au cours du XII^e siècle et surtout au XIII^e) et seulement sous l'influence d'un son palatal ou vélaire avoisinant : on a eu ainsi *melhs* et *mielhs, Deu* et *Dieu ; olh, uòlh, uèlh, bòu* et *buòu*. Cette diphtongaison n'a pas affecté le catalan et le niçard.

Le *u* du latin a pris de nos jours le même son qu'en français ([*ü*] des phonéticiens). On a cru longtemps qu'il s'agissait d'une influence du substrat gaulois, aussi ancienne donc que la langue. On tend de nos jours à voir là un phénomène très complexe de palatalisation, probablement plus tardif au midi qu'au nord, dont l'usager a mal pris conscience et que voile dans les textes le maintien de la graphie *u* : *madur*. Le catalan a gardé le son latin, cependant que bien des parlers modernes présentent [oe] et non [ü].

Parallèlement à cette évolution, le *o* fermé de l'occitan tendait à se vélariser jusqu'à [*u*], reconstituant le son que la palatalisation de *u* faisait perdre. A l'égard de ces évolutions complémentaires, les textes sont longtemps dans l'embarras. Une graphie comme *cuminal* du latin *communale* présente une confusion *u/o* et une confusion *ü/i*.

On peut estimer qu'à la fin du XIII^e siècle, l'étape actuelle était atteinte, sanctionnée par une graphie simple où *o* représente le son [*u*], et *u* le son [ü] : *comunal*.

Depuis le XVI^e siècle, en bien des portions du domaine tous les *o* toniques se sont diphtongués, mais l'orthographe unitaire n'en tient pas compte : *pòrta* [puerto, quarto, puerto]

Enfin le *a* atone final, de grande importance puisqu'il est le signe du féminin morphologique, conservé jusqu'à nos jours en plusieurs régions, a un peu partout à partir du XV^e siècle tendance à devenir [o], ce que l'orthographe moderne ne note pas. On avait même au XVII^e siècle [o] sur des points (Montpellier, Nice) qui ont de nos jours [a].

Ainsi se présente le vocalisme occitan, remarquablement clair, mais riche de toutes ses diphtongues, dont la plus curieuse est [iw] (*riu*).

Accentuation

Le fait qui oppose le Sud et le Nord du domaine gallo-roman est l'accent tonique. Il fut

réduction fréquente des proparoxytons latins par l'apocope, alors que le français les a réduits uniformément par syncope : *ase/âne*, de *àsinu* ; *òme/homme* de *hòmine* (la nasale finale observable dans les plus anciens textes, — *asen, homen* — persiste aujourd'hui dans la dérivation : *aset, omenenc*). Ce traitement culmine dans le système du verbe : *mòlzer, paréisser, plànher*.

Il y a eu certainement des proparoxytons conservés dans la plus ancienne langue : *làgrema, pólvera, pértega*. Certains ont pu survivre jusqu'au XIV^e siècle. Par ailleurs des séquences syntaxiques comme *digali* ont pu recréer longtemps l'accentuation proparoxytonique : on explique ainsi que le *a* final de *diga-va* (pour *diga-o*) soit devenu *o*. Mais cette accentuation était combattue par une autre tendance de la langue. Actuellement *lagrema, polvera, pertega* sont paroxytons, *diga-vò* oxyton. L'accentuation proparoxytonique n'existe plus qu'en niçard et en catalan (mais le roussillonnais a l'accentuation occitane).

De nos jours la conservation de l'accent paroxytonique rapproche la langue d'oc des autres langues romanes du sud et la distingue du français.

Consonantisme

Nous ne retiendrons que quatre traits parmi tous ceux qui définissent l'occitan.

1. — Le premier est l'existence dès le latin d'un double son de *l*, l'un vélaire, l'autre palatal. Le premier, — devant consonne ou *l* simple devenu final — tendait à se vélariser davantage et à perdre son articulation consonantique : *alre* devenait *autre*, *pel* devenait *peu*. Ce trait, présent dans les plus anciens textes gascons, a réussi à l'époque moderne surtout dans la zone méditerranéenne et en nord-occitan. Le second *l*, — *ll* devenu final — se palatalisait jusqu'à /Iy/, noté généralement *lh* ou *ll* : *auzelh, pelh*. Ce trait a été bien conservé et généralisé en catalan : *ocell, pell*. Mais dans l'ensemble du domaine, tous les *lh* finaux, même ceux qui provenaient de *l + y*, ont été dépalatalisés : *ausèl, pèl* ; dans *filh*, *lh* se prononce *l* moyen. En provençal moderne, on a pu aller ainsi jusqu'à la vélarisation ultime : *aucèu, peu, fiu*.

Des dialectes languedociens orientaux opposent *peu*, poil, de *pilu* à *pèl*, peau, de *pelle*. Le gascon a fait passer *lh* final à *th*, de là un son longtemps noté *x* (*ausex*), qui est *tch* ou *t* par dépalatalisation finale. L'opposition gasconne moderne est *peu/pèth*.

2. — La palatalisation a été un élément de perturbation et de restructuration dialectale, dans l'évolution consonantique. Cependant que *c* est devenu *s*, par une étape *ts*, devant *e, i*, comme en français, *g* devenait *dj* devant les mêmes voyelles. Devant *a*, il y a eu deux grandes zones : l'une définit le sud-occitan, l'autre associe le nord-occitan au français. On a donc *cabra/chabra, gauta/fauta*. La limite des deux traitements paraît avoir été plus au sud jusqu'au XV^e siècle que de nos jours. Les textes des troubadours hésitent beaucoup : on distingue pourtant une valorisation de *chabra, jauta* qui tient sans doute à l'origine nord-occitane du trobar.

3. — Autre trait de palatalisation, celle des groupes romans *yt*, issu de *ct* latin, et *dy*. Pour *dy*, on avait soit réduction à *y*, soit consonnification maximale : *dj*, puis *tch* par assourdissement en finale. Le latin *media* donnait soit *mèi, mièi* soit *mèg, mièg*. Pour *ct*, soit *yt*, soit *ty*, d'où *tch* : *nocte* donne *noît, nuèit, nuèit* ou *nòch, nuòch, nuèch*.

Les graphies les plus anciennes *noh, noth, noht* sont d'interprétation difficile. On peut admettre qu'au XIII^e siècle la répartition actuelle en Est/Ouest, soit *nuèch/nuèit*, était établie. En tout cas, on

voit clairement que *h* a été en occitan le signe de la palatalisation des consonnes (1), ce qui apparaît dans l'orthographe actuelle : *filha, banhar, nuèch, chabra, ausèth*.

4. — Le *n* devenu final avait, dans la plus grande partie du domaine, tendance à nasaliser la voyelle précédente et à perdre son articulation. C'est le phénomène qui a réussi en français. En occitan, dès l'origine *n* n'est plus articulé dans la majeure partie du domaine et les troubadours n'en présentent pas de trace graphique, sans que la nasalité de la voyelle précédente soit pour autant prouvée. Ce *n* instable est restauré par l'orthographe moderne. Il est articulé en plusieurs parlers, en particulier dans toute la Provence.

Phonétique dialectale

Nous avons déjà dessiné, à propos de ces quelques traits essentiels du phonétisme occitan, des aires dialectales. L'occitan se présente, comme toutes les autres langues romanes, en somme de dialectes. Cependant ces traits ne paraissent pas avoir été pendant longtemps un argument contre une conception unitaire de la langue. L'opposition *ca/cha, ga/ja*, si importante aux yeux des linguistes, n'a jamais été une interdiction d'unité. C'est seulement du fait de la décadence du sentiment d'autonomie culturelle, que les écrivains sont devenus sensibles à la variété plus qu'à l'unité. A partir du XVI^e siècle l'intrusion des modes graphiques du Nord, élaborées pour noter les sons d'une autre langue, le français, a aggravé ce désordre. La Renaissance du XIX^e siècle, à travers bien des hésitations, s'est acheminée vers la reconquête des usages graphiques occitans et concurremment vers une vision d'unité relative.

Il faut cependant faire un sort d'exception au gascon. Outre les traits déjà vus, d'autres assurent aux parlers du sud de la Garonne une originalité puissante : chute de *n* intervocalique (*ua*), soutien de *r* initial (*arrat*), amenuisement de *r* dans les groupes consonantiques (*libe*), remplacement de *f* initial par une aspiration (*hòrt, haria*), simplification en *m* et *n* des groupes *mb* et *nd* (*camada, escòner*), passage à *th* de *-ll* final (*ausèth*), et à *r* de *l* intervocalique (*bèra*). Le gascon, dans l'ensemble occitan est le « *parlar estranh* » que définissent les *Leys d'Amors*.

Ces traits datent des origines. Mais, sauf en Béarn et dans les Landes, ils ont été longtemps combattus par le sentiment unitaire occitan. Aux XIV^e et XV^e siècles l'occitan administratif résiste par occitanisme au gascon vivant. Il n'y a pas d'écrivain qui utilise ce gascon avant Pey de Garros.

(1) Le domaine auvergnat a longtemps conservé une graphie *gh, jh*.

Les traits du catalan ne sont pas aussi originaux. Mais ils ont pleinement réussi à partir du XIV^e siècle, pour les motifs politicoculturels que nous verrons, et ont servi à fonder la conscience d'une langue distincte. Le catalan a cessé d'être senti comme de l'occitan, alors que le gascon, si particulier, demeurait dans l'ensemble d'oc. Les usages graphiques modernes soulignent cette séparation. Le catalan a adopté des graphèmes (*ll* au lieu de *lh*, *ny* au lieu de *nh*, *ix* au lieu de *is*, non-notation de *n* final, *ig* pour *g*) qui ont tous été utilisés en Occitanie, mais qui n'y sont pas devenus majoritaires. Le catalan littéraire contemporain a été fixé sans aucune référence à l'occitan.

Morphologie

Nous nous contenterons de deux traits, dont l'évolution permet de voir des étapes dans l'histoire

1. — L'ancien occitan avait, comme l'ancien français, une déclinaison à deux cas pour les noms, avec les paradigmes suivants : sg. *ròsa*, *ròsa* ; plur. *ròsas*, *ròsas* ; sg. *naus*, *nau*, plur. *naus*, *naus* ; sg. *murs*, *mur* ; plur. *mur*, *murs* ; sg. *paire*, *paire* ; plur. *paire*, *païres* ; sg. *emperaire*, *emperador* ; plur. *emperaire*, *emperadors*. Cette déclinaison est morte, comme en français, à la fin du XIII^e siècle, créant une opposition simple où *s* est le signe uniforme du pluriel.

2. — Les parfaits latins avaient subi une profonde transformation en ancien occitan, où les paradigmes étaient : *cantèi*, *cantèst*, *cantèt*, *cantèm*, *cantètz*, *cantèron* ; *parti*, *partist*, *parti*, *partim*, *partitz*, *partiron* ; *batèi*, *batèst*, *batèt*, *batem*, *batètz*, *batèron* ; *saup*, *saubist*, *saup*, *saubem*, *saubetz*, *saupron* ; *pòc*, *poguist*, *pòc*, *poguem*, *poguetz*, *pogron*, etc. Ce système a été bouleversé à l'étape moyenne de la langue (XV^e-XVI^e siècles). Sur la base d'une 3^e pers. sg. *cantèc*, *partic*, *batèc*, on a fait dialectalement *cantègui*, *cantègues*, *cantèc*, *cantèguem*, *cantèguetz*, *cantèguen* ; *partigui*, *partigues*, *partic*, etc. ; *batègui*, *batègues*, *batèc*, etc... Sur la base de la 3^e pers. plur., de façon plus générale : *cantèri*, *cantères*, *cantèt*, *cantèrem*, *cantèretz*, *cantèron* ; et par croisement des types : *partiguèri*, *partiguères*, *partiguèt*, etc... ; *bateguèri*, *bateguères*, *bateguèt*, etc... ; *saupeguèri*, *saupeguères*, *saupeguèt*, etc... ; *poguèri*, *poguères*, *poguèt*, etc...

Ainsi entre le XIV^e et le XVII^e siècle, la transformation morphologique définit ce que nous appelons le moyen-occitan.

Morphosyntaxe

Là encore, contentons-nous de quelques traits d'évolution :

1. — Le premier est présent dès les plus anciens textes et domine toute la langue écrite : il s'agit de la généralisation d'un *que* outil syntaxique de plein emploi, qui tient le rôle d'un pronom relatif, d'une note explicative (français *car*), et se combinant avec l'opposition modale Indicatif/subjonctif, des conjonctions de subordination. D'abord en concurrence avec *com* et *quar*, ce *que* a profité de leur désuétude.

2. — Les textes médiévaux présentent en abondance un *e* introducteur du verbe principal, en concurrence avec *si*. Par ailleurs tout l'occitan tend à affecter, dès l'origine, le verbe d'une note d'intensité, qui est *be(n)* ou *ja*. Lorsque le *que* syntaxique fut lui-même entré en combinaison syntaxique avec le verbe qui le suivait, on avait cette curieuse conjugaison par énonciatifs du verbe gascon moderne : *que canti*, *e canti*, *bé canti*, *ja canti*. Situation limite d'une tendance présente dans tout l'occitan.

3.. — L'utilisation des auxiliaires *aver*, *èsser*, *voler*, *anar* a permis à l'occitan une prolifération des formes verbales périphrastiques : *ai cantat*, *soi vengut* (qui sont des *présents de l'action achevée*), *vòl cantar* (qui est un futur), *va cantar* (qui est curieusement un *prétérit*). SI l'on ajoute l'emploi des formes surcomposées : *ai agut cantat*, *soi estat vengut* et même *soi agut estat vengut*, on voit de quelle richesse est le verbe occitan, apte à signifier les plus subtiles nuances temporelles et modales.

De façon générale, l'occitan a fourni ses écrivains d'un outil très souple, comme on le voit dans les textes de toutes les époques. Seul l'oubli de la syntaxe autochtone par influence scolaire française a pu, à certaines époques (XVIII^e-XIX^e siècles), appauvrir ces ressources.

Le grand siècle (1100-1208)

IL Y A tout au long de ce XII^e siècle qui voit l'essor de la poésie des troubadours, une « question occitane » dans la politique européenne. Trois grands domaines, issus des héritages féodaux, ont également vocation pour rassembler autour d'eux les autres terres d'oc : le domaine d'Aquitaine, ce grand duché à la tête duquel depuis 1032 sont les comtes de Poitiers ; le domaine de Saint-Gilles, riche comté qui possède à son extrémité une ville à vocation de capitale, Toulouse ; le comté de Barcelone, encore marginal au début du siècle, mais qui va intervenir puissamment bientôt au nord des Pyrénées. Tout autour, de petits ensembles : Aragon, Castille, Navarre. Des suzerains lointains, l'Empereur pour la Provence, le roi de France pour Saint-Gilles, qui ne demandent qu'à intervenir. Les Croisades vont compliquer et enrichir cette situation : l'Occitanie affirme sa vocation méditerranéenne. Elle est une « marche de la mer - de la plus haute importance stratégique et économique. Autre élément de confusion : la rivalité des deux républiques marchandes de Gênes et de Pise qui se disputent âprement les implantations portuaires, de Nice à Barcelone. Et enfin la pression des Arabes : le monde occitan a des franges d'Islam, au sud de la Catalogne comme en Palestine conquise. C'est sur cet échiquier chargé, où circulent les troubadours, protégés des princes, que se dessine par étapes une construction politique occitane :

a) En 1097 Raymond IV de Saint-Gilles conduit en Orient une grande armée d'Occitans. Il s'y installe ; son fils Alphonse, baptisé dans le Jourdain, se dévouera jusqu'à sa mort en 1148 à son domaine oriental. Guilhem IX, duc d'Aquitaine, marié en secondes noces à la fille de Raymond IV, entre à Toulouse deux fois, en 1098 et en 1114. Entre temps il intervient lui aussi, en 1101, en Palestine. En 1137, un équilibre des puissances s'établit : Eléonore, petite-fille de Guilhem IX, épouse le roi de France Louis VII. Cette même année, Raymond Bérenger IV épouse l'héritière d'Aragon : de cette union va naître Alphonse I^{er}, le premier comte-roi. De part et d'autre des terres de Toulouse et Saint-Gilles, deux couronnes se surveillent. En 1125 les Catalans ont acquis la Provence au sud de la Durance, le nord étant à Toulouse.

b) Cet équilibre se brise bientôt. La rivalité de Saint-Gilles et de Barcelone se déchaîne : les Catalans ont de puissants alliés avec les Trencavel, vicomtes de Carcassonne et de Béziers, cependant que les Toulousains soutiennent contre eux en Provence les seigneurs des Baux et les comtes de Forcalquier. Les guerres baucencas vont durer de 1142 à 1162. Cependant la prise d'Edesse par les Turcs en 1146 marque l'arrêt de l'expansion chrétienne en Orient. La seconde Croisade, dirigée par l'Empereur Conrad et Louis VII, échoue. De retour en France, Eléonore et Louis se séparent. Aussitôt l'héritière d'Aquitaine épouse le duc de Normandie, Henri Plantagenêt ; elle devient reine d'Angleterre en 1154. Vers 1160 la France a disparu des perspectives politiques occitanes et n'y reprendra sa place que par la Croisade albigeoise. Un immense Empire anglo-normand et aquitain s'étend de l'Écosse à la Garonne. Raymond V de Saint-Gilles s'occupe désormais surtout de son comté occitan, dont le centre de gravité se déplace vers Toulouse.

c) Une « grande guerre occitane » ne tarde pas à se déclarer. La paix que Raymond V et Alphonse ont conclue en 1177 n'est que temporaire. En avril 1181 l'assassinat de Raymond-Bérenger, comte de Provence, par un homme au service de Toulouse, en est le motif. Du même coup, Henri II Plantagenêt reprend sur Toulouse la vieille revendication aquitaine. Mais son fils,

parti catalan ; en Provence et en Aquitaine un parti toulousain. La paix de 1185 est précaire. La guerre n'est apaisée que par la menace sur la Palestine : Saladin prend Jérusalem en 1189. L'empereur, le roi de France, le roi d'Angleterre, qui est maintenant Richard Coeur de Lion, partent pour la Palestine : Frédéric Barberousse meurt en 1190 dans cette expédition. Le siècle s'achève avec la disparition de ces princes, tous très occitans, protecteurs des troubadours quand ils ne sont pas troubadours eux-mêmes : Raymond V en 1194, Alphonse en 1196, Eléonore en 1204.

d) La quatrième croisade (1202-1204), détournée de ses buts, aboutit au sac de Constantinople. Désormais la synthèse politique et culturelle méditerranéenne ne se fera plus en Orient. Elle va se faire en Sicile sous le sceptre de Frédéric II. Et naturellement aussi en Occitanie. Entre la mer et la Loire, rien encore n'est résolu. De nouveaux grands visages s'affrontent, Richard Cœur de Lion, Raymond VI de Toulouse, Pierre d'Aragon, Dauphin qui a constitué un puissant État en Auvergne. En 1204 Raymond VI épouse Eléonore, fille d'Alphonse I^{er}. Mais en 1207 le légat du Pape, Pierre de Castelnau, est assassiné à Saint-Gilles. La croisade albigeoise va commencer, et le roi de France, réapparaissant en Occitanie, va résoudre à son profit la question occitane pendant depuis plus d'un siècle.

L'ESSOR ECONOMIQUE ET SOCIAL

L'instabilité des affaires politiques se double pendant toute cette période d'une instabilité sociale extraordinaire. Parcourue de puissants mouvements économiques, l'Occitanie du XII^e siècle est le creuset où s'élabore une nouvelle société européenne.

De façon générale, c'est un pays neuf, une grande terre d'aventures collectives.

A partir du milieu du XI^e siècle les surfaces cultivées s'élargissent et se multiplient. De grands défrichements sont entrepris par les abbayes. C'est le début des salvetats : la liberté personnelle est promise aux colons volontaires. En ce pays de droit romain, le servage a toujours été d'ailleurs mal établi. De la même manière sont mis en valeur les palus côtiers. Aux pôles intérieurs de développement (Conques) correspondent les pôles méditerranéens (Saint-Gilles). Le monde de la terre connaît alors un mieux-être relatif.

Parallèlement, appuyé sur les marchés et sur un artisanat qui progresse, l'essor des villes. De leur prospérité est témoin le chantier d'églises romanes qui est à son apogée dans les dernières années du XI^e siècle. Des villes-champignons apparaissent comme Montpellier (avant 1090), Beaucaire (1020).

Vers 1130 un nouveau palier est franchi. La Croisade, l'instauration d'un pouvoir chrétien en Orient, les relations avec la Sicile et l'Espagne ont dessiné des courants commerciaux puissants à travers l'Occitanie. Les Hospitaliers et les Templiers brassent des sommes énormes, élargissent le domaine cultivé autour de leurs commanderies. Les oligarchies urbaines commencent à arracher aux Seigneurs le statut consulaire. C'est la révolution bourgeoise urbaine : Avignon se donne un consulat en 1129, Arles en 1131, Montpellier en 1141, Nice en 1144, Toulouse en 1176, Marseille en 1178. Les comtes de Saint-Gilles épousent eux-mêmes ce mouvement en créant des *vilas* francas sur le modèle des salvetats ecclésiastiques : Fronton en 1120, Montauban en 1144, Grisolles en 1155.

Pendant toute la seconde partie du siècle le mouvement économique et social ne fait que s'amplifier. La paysannerie laborieuse est moins malheureuse que dans les pays voisins, étant plus libre et jouissant de jeunes terroirs : le blé s'est étendu partout, avec des zones de grande production, le Languedoc méditerranéen, la Limagne, la vallée de la Garonne ; la vigne aussi, et Narbonne retrouve son importance antique de marché du vin ; l'oliveraie méditerranéenne est reconstituée. Entre 1180-1190 il y a même, fait notable pour l'époque, excédent de grains. Les troupeaux de bovins sont abondants sur les hautes terres, mais ce sont surtout les ovins qui assurent un volant d'expansion à l'économie : une activité manufacturière de draps met l'Occitanie à l'heure européenne. Les plus grandes fortunes sont celles des tisserands. La circulation monétaire augmente : les comtes de Toulouse et les abbayes les plus riches sont de grands frappeurs de monnaie. Il faut tenir compte aussi du commerce du sel et de toute l'activité économique rendue nécessaire par les pèlerinages (vers Saint Jacques de Compostelle, vers la Palestine, avec les relais de Conques, du Puy-Notre-Dame, de Maguelonne, de Saint-Gilles). L'Occitanie est irriguée économiquement de chemins salinières et de chemins romieus.

Les contestations féodales ont ce motif, qu'il s'agit de la possession d'un pays qui est un peu la chance d'avenir du monde chrétien occidental. Elles se doublent d'une lutte de classes, effet de l'évolution hâtive de ce pays neuf.

La féodalité occitane, surtout au midi, n'a jamais pu établir un pouvoir aussi indiscutable que la féodalité française ou castillane. Génée par l'usage du droit romain, qui maintient les droits de l'homme libre indépendamment de la possession du sol, élaborant des formules originales de co-suzerainetés complexes, qui font place aux non-nobles, elle doit compter à la fois avec la légalité et avec la bourgeoisie. Enrichie par les croisades, passionnée de têtes, elle n'a pas les vertus qui lui permettraient de résister à l'évolution sociale. Elle se ruine en dépenses somptuaires, en expéditions militaires.

La haute bourgeoisie occitane reprenant, en même temps que l'italienne, le républicanisme antique au niveau des principes, pratique-ment se rend maîtresse des villes par l'institution consulaire. Évolution d'abord pacifique. Mais bientôt le pouvoir bourgeois et le pouvoir féodal se heurtent. Jusqu'à la date de la Croisade albigeoise les conflits s'aggravent, souvent d'une grande brutalité : les rois d'Aragon sont en conflit avec Montpellier, Marseille, Nice ; les Trencavel avec Béziers ; les comtes de Saint-Gilles avec Toulouse. Cette dernière ville, où l'oligarchie marchande n'a jamais cessé d'utiliser à son profit les rivalités de son seigneur légitime et de la maison d'Aquitaine, tend de plus en plus à répandre son pouvoir financier et administratif dans le comté. Toulouse est, au début du XIII^e siècle, en train de devenir une capitale au sens moderne du terme.

Vers la même époque, si les établissements conventuels et les ordres gardent leur puissance, le clergé séculier est en train de perdre son pouvoir. Les Évêques ont rencontré, de la part des villes, la même hostilité que les seigneurs laïcs. Souvent bourgeoisie et noblesse se sont alliées contre le clergé. L'anticléricalisme règne dans toute la société occitane : l'Évêque de Toulouse est chassé de sa ville. Rome est le signe populaire d'un pouvoir lointain et illégitime.

Le tableau ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas les Juifs. Groupés en communautés riches et cultivées, jouissant d'une tolérance sociale plus grande qu'ailleurs, ils se sont rendus

indispensables même aux opérations administratives. Au cours du siècle, leur progrès pénètre la révolution urbaine. En 1180 un Héliazar est consul de Toulouse.

Sous cette Occitanie noble et bourgeoise en débat pour le pou-voir, sous cette décadence ecclésiastique, on découvre déjà une conscience populaire. A Toulouse, au moment de la Croisade, il y a grève des bracières, première forme d'un prolétariat urbain.

Cette société surévoluée est fragile : les conflits qui l'agitent lui interdiront dans le premier temps de l'invasion nordique de bâtir un front parfaitement uni ; elle est en partie colonisée par le capital étranger, capital . international • des Templiers, capital génois ou pisan. Mais elle a su concevoir son unité culturelle : sa création en tous domaines, politique, artistique, littéraire, et même religieux, lui donne le sentiment d'une communauté supérieure à des débats internes. Bien qu'elle ne porte pas encore ce nom, l'Occitanie s'est construite en

patrie romane = patrie toulousaine = ou . ProvenceLes étrangers, et spécialement les Français du Nord, en ont pleine conscience.

L'ESSOR CULTUREL

Les valeurs morales et intellectuelles sont le signe de cette communauté.

A la base, il y a certainement un renouveau humaniste de la culture antique. Aristote, traduit en 1127 en Palestine et entre 1126 et 1151 à Tolède, sous l'épiscopat de Raymond de Sauvetat, est la grande affaire du siècle. Mais l'Occitanie paraît peu douée pour la spéculation philosophique, sans doute parce qu'il manque au sud de la Loire les grands milieux universitaires cléricaux, qui au Nord permettent à la pensée pure de faire un bond en avant avec Abélard et l'École de Chartres. Le platonisme pénètre, mais il n'y est pas repensé. Par contre, en deux domaines qui touchent à la pratique sociale, le pays d'oc contribue à la renaissance européenne : entre 1166 et 1170 Placentin enseigne le droit à Montpellier (il reviendra y mourir en 1192) ; autour de lui se constitue une véritable école ; à Montpellier encore, autour de 1140, la médecine est enseignée par des maîtres formés à Salerne, hors du contrôle de l'Église.

Les Juifs sont étroitement mêlés à cette promotion universitaire. Ils sont vraiment les initiateurs à la culture antique ; il existe dans leurs communautés des dynasties de traducteurs de textes hébreux et arabes. Peut-être sont-ce eux qui concentrent en leur réflexion propre la recherche philosophique : = L'esprit sépharad (de la communauté juive ibérique et occitane), fils de la tolérance et de la prospérité, c'est celui des philosophes et des poètes, un intellectualisme aristocratique - a pu écrire Guy Casaril. Le fait est que l'Occitanie donne alors au monde juif les premiers éléments de cette somme illustre recueillant la pensée traditionnelle juive qu'est la Kabbale. C'est en effet dans l'entourage de Moïse de Narbonne qu'est composé le Sepher Ha Sabir, plus tard intégré au Zohar, ce chef-d'oeuvre de la littérature mystique juive représentatif de la Kabbale de tendance théosophique.

C'est un Juif occitan, Abraham ben David, de Posquières, qui s'efforcera de réfuter les théories de Maimonide.

En bref, de la Catalogne à la Provence, les communautés juives de Gérone, Narbonne, Lunel, Beaucaire, etc..., sont des foyers actifs de vie intellectuelle.

Mais plutôt qu'exprimées théoriquement, les valeurs morales sont vécues, en Occitanie. On les

la littérature. En fait, deux ordres de valeur s'affrontent, selon deux lignes d'évolution qu'on peut suivre.

La féodalité occitane brillante fabrique un idéal de mondanité, une Image d'homme selon l'ouverture sociale. Subissant sans doute l'influence de la féodalité musulmane, elle commence par mettre pratique-ment en doute l'ordre établi par l'Église dans les problèmes du couple. A la fidélité conjugale, que l'aristocratie mâle n'avait jamais respectée, elle substitue l'adultère purifié. A la relégation sociale de la femme, — ou matrone ou pécheresse —, elle substitue une promotion extraordinaire, qui fait d'elle le . suzerain , selon le cœur. C'est l'amour chevaleresque , inauguré par Guilhem IX et qui vers 1140 en est arrivé à son expression morale parfaite : fidélité du cœur rem-plaçant le droit matrimonial, purification du désir par une longue patience, magie sexuelle qui illumine le monde. L'évolution s'est faite sous le signe de la jeunesse du cœur et de l'exaltation animique, ce **que** dit la fameuse formule . *jòi e jovent* •. Les critères de jugement moral sont pris à l'humanisme traditionnel comme à l'ordre féodal : rason et *dreit*.

En même temps, l'orgueil noble fuit les satisfactions terriennes pour une recherche de gloire. Gloire militaire bien évidemment, mais aussi cette sorte de gloire qu'on gagne en montrant une générosité folle, en gaspillant son bien et sa vie, en protégeant l'opprimé et en subventionnant les arts. C'est la larguesa qui, elle aussi vers le milieu du siècle, s'est affinée, est devenue une façon de rendre le monde plus habitable.

A travers les distances inévitables de l'idéal à la vie, un type d'homme est né, qui mêle au brigandage féodal, au relâchement des mœurs, une assez extraordinaire aspiration à la fraternité humaine, à la pureté amoureuse. Tel Bertrand de Born, poète des contradictions de son siècle. Sur le penchant du siècle, cette féodalité accepte que les véritables grandeurs ne soient plus automatiquement celles du rang et du sang, mais que le cœur donne le rang. Ainsi naît le *paratge*, qui suppose que les hommes sont au fond tous égaux, que la noblesse de famille et le rôle qu'on occupe dans la société exigent de l'homme d'être une belle image de l'humaine condition.

Toutes ces valeurs ont d'ailleurs assez vite échappé à la chevalerie, et dans l'évolution ont pris une coloration de généralité, enveloppant l'ensemble du corps social. Vers 1150 le • droit à l'amour est théoriquement acquis pour quiconque se hausse, par son talent de poète ou sa valeur morale, au dessus d'une condition humble. L'amour courtois est né : il évolue vers la continence, sinon la chasteté ; il épure les mœurs, féminise la société, dont les fêtes d'esprit sont placées sous le signe de la mercé. Mais le *paratge* est senti de plus en plus comme une vertu pour tous. Dans cette société à la fois ouverte et assurée d'usages juridiques, le sentiment de la *convivència*, de la tolérance s'affirme de plus en plus. Les conflits militaires et sociaux, malgré leurs brutalités, ne font que soutenir cette avance ininterrompue de la morale laïque jusqu'à la date de la Croisade albigeoise. A la limite, cette morale a recréé l'essentiel de l'aspiration chrétienne : l'amour de la femme est spiritualisé au point qu'on est au bord d'une hérésie qui verrait en elle une image du ciel (mais le mysticisme érotique ne se développera que plus tard) ; la *convivència*, fondée en rason et en mercé, retrouve le sens de la charité dans l'Évangile.

L'Église avait elle-même en Occitanie préparé de longue date une telle évolution. Au XI^e siècle elle était intervenue d'une façon remarquable, instaurant la *Paix de Dieu*, puis la *Trêve de Dieu*.

de Montserrat. Le concile de Narbonne en 1054 avait ajouté ce principe aux réglementations de la guerre, que la propriété de l'homme du peuple était inaliénable tout comme celle du . cavalier •. A Toulouges en Roussillon, en 1065, s'était opérée la dévolution de cette pensée ecclésiastique à l'ordre laïc, à l'administration catalane.

Cependant, tout au long du XII^e siècle, la décadence de la hiérarchie catholique allait s'affirmer. Concurrément apparaît un ardent besoin de réforme, d'ascétisme, de retour à la morale chrétienne stricte. Le siècle devient évangélique. Les grandes créations cisterciennes rayonnent spirituellement. Les pèlerinages drainent des foules. L'esprit de Croisade en profite. Une longue contestation va s'établir entre les élégances mondaines, dans leur raffinement progressif, et la nouvelle mentalité évangélique, porteuse souvent d'un esprit plébéien anti-courtois.

L'apparition du *trobar* à la Cour de Poitiers coïncide avec la présence de Robert d'Arbrissel, venu de Cluny, convertisseur de femmes nobles, qui obtiendra la création de Fontevault. La retraite est ouverte, dans les monastères, à tous les mondains repentis. Et ce sont dans ces monastères que les troubadours, chantres des mondanités, viennent étudier. Le monastère et le château, l'ascétisme monacal et le raffinement mondain sont les deux aspects de la civilisation occitane en cours d'élaboration.

Mais, dès les premières années du XII^e siècle, des convertisseurs populaires surenchérisent sur cette évolution, et commencent à s'attaquer à certains points du dogme. L'Église se défend par ses condamnations de cette poussée hérétique.

Autour de 1150, il se révèle que la réforme chrétienne échappe au cadre même du catholicisme. Dans ce climat général d'anticléricalisme, deux doctrines ont réussi : le valdisme et le catharisme. Les disciples de Pierre Vaudés, laïcs qui prêchaient le peuple et ne vivaient que d'aumônes, n'avaient de pensée qu'orthodoxe, mais l'Église ne pouvait tolérer leur volonté de négliger la prêtrise et les ordres.

Le catharisme est, lui, un dualisme manichéen venu d'Orient, lié à l'Église bogomile des Balkans, qui s'exprime en termes chrétiens, mais qui, théologiquement, est difficilement réductible au christianisme : l'idée que le monde a Satan pour créateur en est la pièce essentielle. Pourtant les Cathares ne s'appelaient eux-mêmes que • cretians et le peuple non théologien, quelquefois même le clergé des campagnes ne voyaient en eux que des hommes et des femmes d'une pureté de mœurs parfaites qui mettaient en pratique l'enseignement de l'Évangile tout comme les Vaudois.

Le mouvement cathare est très complexe. Sociologiquement, comme le Valdisme, il se lie à la bourgeoisie urbaine avant de pénétrer l'aristocratie : l'Église cathare, recueillant les biens de ses adeptes, devient rapidement très riche. Théologiquement, il présente des formes diverses entre lesquelles une orthodoxie n'a pas eu le temps de s'établir. Une forme . mitigée ^Y de dualisme permet à certains de s'éloigner moins que d'autres du catholicisme. Moralement, il est contradictoire de toute vie mondaine, et c'est la raison pour laquelle il n'y a pas eu pratiquement de troubadours cathares.

Le catharisme, dans les dernières années du siècle, profite à la fois de la tolérance qui règne en Occitanie, de l'anticléricalisme, et du courant d'ascétisme qu'il couronne en somme. La même société accueille les raffinements mondains qui deviennent suspects, les innovations d'un

participent des deux courants : ils sont de grands argentiers des comtes de Toulouse et leur mysticisme kabbaliste suscite des vocations qu'on dirait cathares. La condamnation portée par l'Église, qui associe les Juifs, les usuriers, les hérétiques (en confondant vaudois et cathares) est bien la condamnation de toute la société occitane. Elle touche à un ensemble de valeurs à la fois contradictoires et mêlées, toutes à l'aise dans cette *convivència* d'aspect très moderne qui est le style de vie de l'Occitanie.

L'ESSOR ARTISTIQUE

L'Occitanie en construction est aussi un grand foyer d'inventions artistiques. On songe d'abord à l'art roman. Il est important de voir comment son essor coïncide avec le progrès de toute la société occitane.

Sur la base d'un premier art, méditerranéen d'origine, auquel ont participé surtout des maîtres d'œuvres lombards, on assiste à la fin du XI^e siècle à un renouvellement très considérable des techniques. Les problèmes qu'elles ont à résoudre sont : l'agrandissement des églises, rendu nécessaire par la présence désormais de foules de pèlerins et par l'utilisation du bâtiment pour la vie sociale urbaine ; le remplacement de la couverture de bois par une couverture de pierre ; la prolifération ornementale exigée par le nouveau goût de la splendeur urbaine. Les solutions sont prises dans le pays même assez souvent : les maîtres d'œuvres vont réfléchir aux techniques antiques, imiteront l'ornementation antique jusqu'à réutiliser les chapiteaux des monuments romains, redonneront vie dans la pierre aux motifs carolingiens de l'orfèvrerie et de l'enluminure. Plus souvent encore elles sont importées du monde méditerranéen : la coupole vient de Byzance, soit par l'Orient, soit par l'Espagne ; l'ornementation de type végétal est arabe ; au Puy on va jusqu'à imiter dans le rythme coloré de la pierre la mosquée de Cordoue.

Un peu avant 1100 on a ainsi, en quelques lieux d'expériences, inventé une église nouvelle : on a ajouté au chœur des chapelles rayonnantes, on a contrebuté les voûtes centrales par des voûtes en demi-berceau ou en quart de cercle. Les splendides constructions de Saint-Sernin, de Conques sont achevées dans les premières années du XII^e siècle. C'est à cette époque que prend son élan une extraordinaire création des sculpteurs. Sur les chapiteaux, à Moissac, à Souillac comme en Auvergne, un écrasement de la troisième dimension pousse à une interprétation puissamment originale des formes. L'invention des motifs est savoureuse, dans un mélange de réalisme truculent et de fantastique. Alors se déploie au dehors l'œuvre d'art : c'est le prodigieux tympan de Moissac, achevé peu après 1100, dont l'influence va rayonner au loin ; c'est l'ample surface offerte au jour et ordonnée à l'antique du porche de Saint-Gilles. Le XII^e siècle tout entier va utiliser ces inventions, les variant, les prolongeant, assouplissant les lignes, introduisant de nouveaux motifs orientaux ou mythologiques gréco-latins.

C'est aussi l'époque d'une renaissance de la peinture. Nous en avons conservé des témoignages admirables en Catalogne, où les petites églises pyrénéennes comme les grands sanctuaires sont recouverts intérieurement de fresques somptueuses, orientalisantes et originales à la fois. On commence à savoir qu'il en était de même au nord des Pyrénées : la disparition des œuvres et l'insuffisance des études nous ont longtemps caché cet aspect de l'art roman occitan, aussi important que la sculpture. A la peinture il faut ajouter l'orfèvrerie et les émaux qui nous ont laissé

Concurremment une architecture sévère, mais non moins belle, et qui refuse l'ornementation est propagée par Cîteaux. Elle donne au cours du XII^e siècle d'immenses édifices religieux en Velay, en Provence surtout.

Mais l'art religieux n'est pas tout l'art du XII^e siècle occitan. Les quelques restes que nous avons d'édifices laïcs nous montrent que les inventions architecturales et surtout la prolifération de la sculpture et de la peinture étaient utilisées par les riches familles, nobles et bourgeoises, pour leur demeure. Cette somptuosité sans lourdeur régnait aussi dans l'habillement ; nous en avons les preuves dans les textes littéraires.

Cette création n'était nullement épuisée à l'aube du XIII^e siècle, avant la Croisade albigeoise. De nouveaux chantiers étaient ouverts. C'est alors que l'on commence à utiliser la voûte brisée et que l'Occitanie couvre les nefs romanes dans le premier style ogival (Saint-Étienne de Toulouse). Le mot d'ogive, oc. *augiva* paraît provenir d'un mot arabe qui signifie - citerne •. La Croisade, en introduisant les expériences nordiques, va bousculer cette évolution.

TROBAR ET MUSIQUE

La poésie des troubadours suit une courbe d'évolution parallèle. S'y mêle la musique. En effet vers la fin du XI^e siècle, la réforme de Saint-Gall a atteint les abbayes occitanes et spécialement les abbayes limousines de Saint-Léonard et Saint-Martial, qui sont de grands foyers de création musicale. Des moines composent des mélodies incorporées à la liturgie, soit comme des vocalises sur le *a final* de *Alleluia*, soit comme morceaux autonomes (tropes ou vers, et conduits). Pour soutenir la mémoire, ces moines fabriquent des strophes latines, où commence à apparaître l'occitan. C'est la grande nouveauté. Elle va prendre un caractère révolutionnaire, lorsque les poètes auront l'idée de - profaner - cette création. Remplaçant l'amour divin par l'amour de la femme et le latin par la langue mondaine, l'occitan, ils écriront donc des vers, non plus pour la liturgie, mais pour les fêtes de cours. C'est le terme de vers qu'utilise Guilhem IX pour désigner ses chansons, et le terme de conduit apparaît encore chez Arnaud Daniel. Au demeurant les mondains fabricants de tropes, — c'est l'étymologie même de *trobadors*, du latin *tropatores* —, resteront liés à la création monastique et jusqu'au XIII^e siècle iront apprendre et perfectionner leur métier double de musiciens et de poètes chez les moines.

La naissance du trobar est un fait qui se situe, pour nous, autour de 1100 et à la Cour de Poitiers. On lui a cherché une préhistoire soit du côté de la poésie arabe, soit du côté de la poésie latine. Cette préhistoire existe évidemment, mais il n'y a sans doute aucune raison de refuser à cette Cour et au duc d'Aquitaine, Guilhem IX de Poitiers, l'importance d'une synthèse soudaine d'éléments antérieurement ou contemporanément mûris. Le trobar est un fait de condensation géniale, et immédiatement rayonnante, des données d'une époque. A la base, cette culture musicale et poétique, toute neuve, des abbayes. Il faut lui ajouter l'influence de grands prélats humanistes qui venaient de renouveler en latin la poésie d'amour, et d'amour spirituel. Par ail-leurs, dans cette civilisation qui n'ignore pas l'Islam, on ne pouvait manquer d'être informé de la création en arabe vulgaire d'Espagne d'une nouvelle poésie d'amour. Le *zajal* andalou se développe en même temps que le vers occitan ; Ibn Guzman est un contemporain de Guilhem IX, et il ne faut pas s'étonner des ressemblances thématiques et formelles des deux oeuvres. Culture chrétienne et culture

Il existe d'ailleurs un troisième terme, qui a été jusqu'à présent mal étudié. La société juive d'Occitanie participe des deux univers intellectuels et en fond en elle les influences. Il se développera en pays d'oc au cours du XII^e siècle une nouvelle poésie d'amour hébraïque, qui subira l'influence arabe espagnole.

La synthèse a certainement été provoquée par un choc polémique. A la Cour de Poitiers, Robert d'Arbrissel, venu de Cluny, tentait de pousser les affaires de l'Église en mettant de son côté les femmes : ainsi s'explique la fondation de Fontevrault. A son féminisme affirmé (il préférerait l'abbesse à l'abbé, et donnait aux femmes un rôle de présence spirituelle dans la société mondaine) correspond le féminisme de Guilhem IX, qui élève la femme en dignité en lui offrant un service. Le service est d'ailleurs féodal : la Dame, mi Dòns au masculin, est considérée comme un suzerain.

Cette invention, attachée à la personne du duc d'Aquitaine, allait se répandre, imposant des clichés immédiats, une stylistique précise et une forme aulique de la langue, où sont conservés des traits nord-occitans. En un premier temps, un foyer de diffusion est entre le Limousin, où Eble de Ventadorn, vassal et ami de Guilhem, fonde une sorte d'école poétique et la Guyenne où chante Jaufré Rudel de Blaye.

Mais vers 1130, à l'intérieur de l'aristocratie chevaleresque, la mode s'est répandue et a même déjà dépassé les limites géographiques de l'occitan, qui tend à devenir langue courtoise d'une partie de l'Europe. Entre 1130 et 1150, on assiste à un mouvement, parti d'autres couches sociales, plus populaires, et de culture plus scolaire, pour modifier le trobar. A l'élégance aristocratique du trobar Ièu, chant limpide, répond la dureté un peu pédante du trobar clus, = poésie fermée Avec Marcabrun cette innovation prend l'allure d'une véritable offensive moralisatrice contre l'amour mondain.

L'apogée aristocratique du trobar se place après ce milieu du siècle. Alors la Cour d'Aragon et la Cour d'Angleterre lui font place. La gloire des poètes rayonne au loin. Bernart de Ventadorn donne du trobar Ièu une expression achevée, cependant qu'une inflexion vers l'ornementation, la préciosité, l'humour en fait le trobar ric (chez Raimbaut d'Orange).

Les vers, qu'on a en un second temps appelés chançons, avaient été interprétés longtemps par des professionnels du chant, les joglars, placés au service des poètes. Mais peu à peu les joglars se mirent à composer, les poètes acceptèrent parfois de s'interpréter eux-mêmes. Les nobles et les bourgeois, les clercs et les laïcs se rencontraient dans le trobar. Les idéaux démocratiques en mouvement enveloppaient cette évolution. Entre 1170 et 1208, les troubadours forment une corporation animée de haines professionnelles, de débats techniques, où la réussite poétique compense souvent la dignité du rang social. C'est l'époque classique où se développe l'amour courtois, comme une forme nouvelle de l'amour chevaleresque, où les poètes protégés par les grands gardent leur liberté de pensée et leur verdeur de langage. Ces poètes voyagent de l'Angleterre à la Castille et au Portugal, de la Palestine à la France, de la Sicile à la Hongrie. Les troubadours occitans sont devenus la voix de l'Europe nouvelle.

Le siècle du combat

LA REDUCTION DE L'OCCITANIE

Par sa durée et par son importance la guerre appelée Croisade albigeoise définit à elle seule tout le XIII^e siècle occitan.

1. — La Croisade de 1202-1204 avait déjà marqué une dégénérescence de l'idéal primitif : détournée de ses buts, elle avait abouti à la destruction de l'Empire chrétien de Constantinople. Celle de 1209 constitue un scandale plus grave encore : elle est prêchée contre un pays qui, bien qu'il protégeât les Cathares et les Vaudois et qu'il développât des tendances anticléricales, se proclamait catholique. Le motif en fut l'assassinat du légat pontifical Pierre de Castelnau le 15 janvier 1208 à Saint-Gilles, assassinat qui répond à l'excommunication de Raymond VI en 1207.

Dès la première campagne, Raymond VI ayant pris place parmi les Croisés et son neveu Raymond Roger Trencavel parmi les résistants, se développa un esprit de conquête féodale qui n'avait rien à voir avec le service de la foi. Le massacre de la population de Béziers le 22 juillet, le siège et la prise de Carcassonne (août) aboutissent à la confiscation du domaine des Trencavel (Raymond Roger meurt en prison) au profit d'un noble d'Île-de-France, Simon de Montfort.

De 1210 à 1212, Simon mène une guerre incessante contre les châteaux et les villes pour asseoir son autorité. Les atrocités se multiplient ; l'esprit occitan de résistance se forge.

2. — En 1213, la guerre de conquête prend un aspect plus net encore. Le roi de France a vu naître l'occasion de se saisir de l'Occitanie centrale. Son fils Louis conduit une Croisade. Cette même année, les Occitans font front. Pierre II d'Aragon et Raymond VI sont ensemble, à la tête d'une grande armée occitane, le 12 septembre sur le champ de bataille de Muret. Pierre II est tué ; les chevaliers français remportent la victoire. En 1215, le prince Louis de France conduit une nouvelle Croisade. En novembre, le concile de Latran décide la spoliation de la maison de Toulouse. Le 10 avril 1216, Simon de Monfort, déjà choisi par le Pape, reçoit du roi de France l'investiture pour le Comté. Raymond VI se retire en Angleterre.

3. — En 1216, l'Occitanie conquise se soulève. Le jeune Raymond Vil débarque à Marseille, il vient mettre le siège sous le château de Beaucaire. Simon de Montfort subit sa première défaite. Il retourne à Toulouse pour mater la révolte urbaine, mais les deux Raymond entrent ensemble dans leur capitale. Simon assiège Toulouse en 1218 : le 25 juin il meurt frappé d'une pierre. A partir de cette date, le pays, regroupé derrière son seigneur, jouit avec enthousiasme d'une indépendance retrouvée. En 1219 le prince Louis, revenu, échoue, et en 1224 Amaury, le fils de Simon, abandonne la partie. Il ramène en France le corps de son père.

Depuis 1222, Raymond VII a succédé à son père. Sa situation politique se détériore : il lui est difficile de résister à la pression de la Papauté, d'autant plus qu'il est excommunié comme son père ; il ne peut plus compter sur les Catalans, engagés dans la reconquête ibérique. En 1226 il accepte une nouvelle Croisade sur ses terres, celle de Louis VIII. En 1229 il signe avec le roi de France le traité de Meaux ; il est flagellé devant l'autel de Notre-dame De Paris. A ce prix, l'Occitanie jouit d'un reste d'indépendance et prépare sa libération.

4. — En 1240 Raymond Trencavel, le fils de Raymond Roger élevé en Catalogne, échoue dans sa tentative pour reprendre Carcassonne. Mais en 1242, Raymond VII a réuni contre le roi de

Provence, et que soutiennent les rois d'Angleterre, d'Aragon, de Navarre, de Castille et l'Empereur Frédéric II. C'est la coalition européenne contre le jeune impérialisme français. Le massacre des Inquisiteurs à Avignonnet par une troupe de chevaliers partis de Montségur donne le signal de la révolte populaire contre les Français. Mais l'armée anglaise débarquée est battue par l'armée française à Taillebourg. La grande alliance se délite. Raymond VII malade se soumet et signe le traité de Lorris. En 1244 Montségur est pris. La dernière forteresse occitane, Quéribus, tombe en 1255.

5. — La fille de Raymond V, Jeanne, doit épouser Alphonse de Poitiers, frère du roi de France. Un autre frère, Charles d'Anjou, épouse l'héritière catalane de Provence, Béatrice. Les Provençaux se révoltent contre la dynastie française en 1250: Charles et Alphonse mènent campagne pour les soumettre jusqu'en 1263.

A partir de 1249, Jeanne et Alphonse dirigent ensemble le Comté de Toulouse ; Alphonse a aussi l'Auvergne en apanage. En 1271 les deux époux meurent sans héritier. Comté de Toulouse et Auvergne sont rattachés à la couronne de France.

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle le panorama politique des terres occitanes est totalement transformé. Cependant que l'Aquitaine occitane reste à l'Angleterre, le centre du domaine est administré par des fonctionnaires français et la fidélité au seigneur y est désormais la fidélité au roi de France. Ces mêmes fonctionnaires français, que les Occitans appellent « forans » = investissent la Provence angevine. Mais de ce côté-là commence une expansion militaire : s'appuyant sur son nouveau domaine, Charles I^{er} d'Anjou fait la conquête du royaume de Naples et de Sicile (1264-1268). Il ne rencontrera l'échec qu'en 1282 (Vêpres siciliennes) et perdra alors la Sicile passée à l'Aragon.

La bataille de Muret en 1213 avait sonné le glas du grand espoir d'union politique catalano-occitane. En fait, elle libérait les Catalans de leur projet occitan et les rendait disponibles pour une expansion ibérique et méditerranéenne, qu'avait ouverte l'année avant la victoire de Las Navas de Tolosa, remportée sur les Arabes. On voit ainsi Jacques le Conquérant se rendre maître de Majorque (1229), de Minorque (1231), de Valence (à partir de 1232). En 1258 au traité de Corbeil, Catalans et Français s'entendent pour fixer leur frontière au pas de Baises. La Catalogne est désormais coupée de l'Occitanie, à une exception près : Montpellier. La ville languedocienne demeura au seigneur qui y était né ; par la suite elle revint à la branche cadette catalane (royaume de Majorque). C'est seulement en 1349 qu'elle fut achetée par le roi de France, après une période d'administration française indirecte, par le canal de l'évêché de Maguelone.

De 1271 au début du XIV^e siècle se place une période de paix relative. Le pays occitan, lassé de tant de massacres et d'une si longue et vaine résistance, s'accoutume à ses nouveaux maîtres, Capétiens ou Angevins. Louis IX d'ailleurs, comme Charles d'Anjou, se préoccupe de panser les plaies de ce pays soumis. L'originalité linguistique de l'Occitanie est respectée.

LA VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE

La guerre interminable a atteint un pays en pleine expansion économique et sociale. Il ne fait pas de doute que les massacres et les destructions aient été importants.

Mais, pendant la Croisade elle-même, certains mouvements bien amorcés précédemment continuèrent. Des bastides furent créées : Cordes en Albigeois (1222) est la plus célèbre et la plus

profiter aux grandes villes : à la fin du siècle Toulouse, Narbonne, Nîmes, Le Puy ont reconstitué leur puissance économique. Après 1270 les échanges commerciaux se multiplient grâce à la paix retrouvée, et l'on assiste à une véritable floraison de foires : si Saint-Gilles décline, voici qu'apparaît Montagnac. Le pou-voir français crée de nouveaux pôles de développement. En 1246 il choisit d'installer un port neuf pour l'Orient à Aigues-Mortes, et, contre Montpellier-Lattes qui est un centre catalan de transactions, il privilégie Nîmes.

Par derrière cet essor urbain renouvelé, les campagnes, qui en définitive ont été moins éprouvées que les villes par la Croisade, continuent à se peupler. Entre 1250-1300 on semble être dans une période nouvelle d'expansion démographique, cette expansion incontrôlée qui provoquera la disette du début du XIV^e siècle.

La classe sociale qui paraît avoir le moins souffert de la Croisade, dans son ensemble c'est la bourgeoisie. Il y a eu des situations contradictoires : si dans des villes comme Nîmes, d'emblée la bourgeoisie consulaire a choisi la prudence et l'occupant, — ce dont elle été bien récompensée —, en d'autres villes comme à Carcassonne, elle a durement et longtemps payé son adhésion à la résistance. Il **en** fut de même à Marseille, qui s'était alliée à Alphonse de Castille, après 1252 contre Charles d'Anjou, et qui fut privée de ses libertés. Mais de façon générale, en Provence comme dans le Comté de Toulouse, les Français surent la gagner à leur cause, en la soutenant contre le pouvoir des Évêques, en lui offrant le maintien des Consulats moyennant un acte d'allégeance.

On voit ainsi la bourgeoisie occitane prendre au long du XIII^e siècle deux partis successifs et contraires. D'abord jusque vers 1260, orgueilleuse de son idéal républicain oligarchique, avec le secours de sa fortune et de ses milices, elle fait en général rempart contre l'envahisseur. Elle fait plus ou moins taire le débat qui l'opposait à la noblesse ; elle se montre patriote et fidèle. Sur le penchant du siècle, elle s'arrange dans la situation nouvelle. Elle s'efforce de sauver ses franchises et ses prérogatives, d'établir un équilibre entre les libertés citadines et l'autorité du sénéchal nommé par le roi.

La mutation est sensible surtout à Toulouse. La bourgeoisie qui, en 1216, avait donné un exemple magnifique de patriotisme, collabore vers 1280 avec l'administration royale, et trouve l'occasion de faire confirmer par des textes un pouvoir oligarchique qui, au temps des comtes, ne reposait que sur des rapports de force. Toulouse est ainsi affermie dans son rôle de métropole occitane : non plus la capitale fière d'une Occitanie en construction, mais la capitale administrative de la France occitane.

Cette évolution s'explique en partie par la disparition dans la bourgeoisie progressiste, sur un demi-siècle, de deux catégories qui laissent la place à d'autres. Les Juifs, visés par la Croisade, dont l'importance est brutalement réduite, en attendant que soit pris contre eux une décision d'expulsion (1306). Les Cathares, traqués, fugitifs.

Mais de ce fait, la bourgeoisie occitane n'est plus progressiste. Elle trouve un équilibre susceptible de soutenir sa prospérité. **Cette** prospérité ne nourrit plus de pensée politique novatrice. Dans une situation qui ressemble beaucoup à une situation moderne coloniale, la société est fossilisée. Les oligarchies confirment leur puissance ; la poussée populaire est inhibée.

La grande perdante de la Croisade est la noblesse occitane. Ce qui d'elle n'avait pas été décimé dans les combats a été contraint de s'exiler en Catalogne. Les conquêtes catalanes ont été faites au cours du XIII^e siècle avec des chevaliers occitans que les Français avaient chassés de chez eux. Le phénomène de substitution d'un seigneur à l'autre qui commence avec le remplacement de Trencavel par Simon de Montfort et s'achève par la spoliation du Comté au profit du roi de

France, a été bien réussi. Pratiquement, à la fin du XIII^e, il n'y a de noblesse qui se sente occitane que quelques familles reléguées en Rouergue, dans les Pyrénées. Les Français qui ont pris possession des châteaux, s'ils sont de bons guerriers et quelquefois d'habiles administrateurs, n'ont plus rien du panache de la noblesse occitane. Paratge a émigré en Catalogne avec les faidits. Les témoignages concordent : la société occitane s'est assombrie ; elle s'est, dans le sens péjoratif du terme, embourgeoisée. Ainsi a-t-elle reconquis une certaine prospérité.

RÉDUCTION SPIRITUELLE

Cet assombrissement est très net au niveau intellectuel et moral. L'Occitanie a subi les effets réducteurs de la grande révolution spirituelle du XIII^e siècle qui ailleurs a été positive.

Face au péril des hérésies, le catholicisme se ressaisissait dans les premières années du XIII^e siècle. L'évangélisme, issu de la période antérieure, poussait un mystique espagnol, Dominique, à emprunter à ses adversaires leurs meilleures armes, la pauvreté absolue et la prédication populaire. Il se révèle au Concile de Montpellier en 1206, et le Pape Innocent III le soutient. Lui et ses amis, envoyés de Liteaux, obtinrent dès 1207 des résultats remarquables. Le déchaînement de la Croisade compromit cette avance.

Dès 1208 Dominique lui-même fut entraîné dans une action répressive très dure ; il pouvait en 1210-1211 se faire entendre en public à Toulouse, mais les dons des Croisés permettaient seuls à ses fondations monastiques de vivre. Il avait pour principal allié l'Évêque de Toulouse, l'ancien troubadour Folquet, et la hiérarchie l'utilisait.

En 1216, comme suite du Concile de Latran, était fondé l'ordre dominicain des Frères Prêcheurs ; dès 1220 il constitue des tribunaux qui jugent, condamnent les hérétiques et les abandonne au bras séculier. Les Dominicains alimentent les bûchers. En 1229 ils s'installent dans la nouvelle institution de l'Université, créée à Toulouse comme filiale de la Sorbonne, et qui d'emblée apparaît comme un outil de réduction spirituelle. En 1233 le Pape consacre les tribunaux en exercice : l'Inquisition est inventée.

Elle a fait régner en Occitanie pendant longtemps une terreur insoutenable. La suspicion qu'elle répandait dans le corps social touchait non seulement à la religion, mais à tous les domaines de la pensée. Les résistances qu'elle rencontra et qui prirent parfois l'allure de révoltes populaires furent toutes brisées. On lui doit, autant qu'à la guerre, la disparition de la vie élégante et courtoise. C'est l'Inquisition qui a pétri les consciences occitanes, par la peur, au point que Toulouse dès la fin du XIII^e siècle est cette ville pieuse et intolérante qu'elle va rester très longtemps.

D'autres ordres monastiques pénétrèrent l'Occitanie et y furent mieux accueillis. Au premier rang, les Frères Mineurs de Saint François, qui étaient à Montpellier dès 1220, à Toulouse dès 1222. Eux aussi prêchaient une pauvreté rigoureuse, mais fidèles à la pensée de leur fondateur, ils ne se laissèrent pas, au début tout au moins, prendre au piège de la répression. S'il arrive qu'un

une communication du franciscanisme et des tendances morales répandues dans la société occitane. A la fin du siècle une littérature occitane franciscaine était en train de se constituer qui se développera au XIV^e. Lorsque le franciscanisme se déchira entre Conventuels, partisans d'une évolution de l'ordre et Spirituels, partisans de la règle primitive, le mouvement des Spirituels (et de leurs sectateurs laïques, les Béguins et les Béguines) prit l'aspect d'un phénomène occitan. A la tête des Spirituels il y eut un occitan, Pierre Olieu, né à Sérignan en 1248, lecteur au couvent de Montpellier en 1288.

En 1295, les habitants de Carcassonne qui se soulevèrent contre les Inquisiteurs trouvèrent un meneur en la personne du franciscain Bernard Délicieux. Il conduisit à Paris des délégations, complotant avec l'infant d'Aragon pour soulever le Languedoc, et fut finalement jeté en prison.

Ces graves incidents sont difficiles à interpréter sociologiquement : on y saisit une permanence des tendances morales occitanes qui a fui le catharisme, à cette date près d'être éteint, et qui vient habiter le franciscanisme ; également une protestation contre l'ordre moral que la bourgeoisie accepte. Ils ne sont pas la preuve d'une importante vie de l'esprit. Pierre Olieu s'est formé à Paris. Dans tous les domaines, y compris le domaine religieux, l'Occitanie est alors provincialisée. Les grands foyers de débat et les foyers créateurs sont à Paris, en Italie, en Catalogne.

Deux carrières, les plus prestigieuses du siècle, prouvent cette provincialisation. L'Italien Thomas d'Aquin est étudiant à Paris dès 1248. Il y revient comme professeur en 1268. C'est dans le cadre de cette université, où depuis 1210 se poursuit une bataille contre Aristote et les averroïstes, qu'il procède à sa foudroyante intégration de l'aristotélisme dans la perspective catholique. Université qui le condamne en 1277, mais université du débat, dont Toulouse ne peut être qu'un pâle reflet scolaire. L'administration tatillonne de l'esprit, voulue par entente du Pape et de Philippe Auguste en 1200, et qui fonde l'Université, à Paris doit compter avec les poussées de la pensée neuve. A Toulouse elle est un couvercle de plomb.

C'est à Paris, à partir de 1297 que Ramon Llull propose une autre méthode intellectuelle, l'Ars magna, synthèse neuve, très méditerranéenne, de syllogistique aristotélicienne, de métaphysique orientale et de kabbale. Ramon Llull est un fils de la civilisation occitane. Il est né à Majorque, récemment conquise sur les Musulmans, en 1233. Il a grandi à la Cour de Jacques I^{er}, au milieu des élégances troubadouresques. Sectateur du trobar ric, il a chanté jusqu'au moment où le franciscanisme l'atteint. Sa retraite à Palma (1265-1274) lui permet l'étude de l'arabe et d'immenses lectures. Il visitera toute l'Europe méridionale, mais c'est à Paris qu'il engagera sa grande lutte.

Dans cette Occitanie appauvrie intellectuellement, il y a pourtant Montpellier. La ville joue le rôle d'un centre universitaire que la Catalogne elle-même n'a pas. Ramon Llull y fait un séjour fructueux. A Montpellier est lié le plus grand humaniste de la fin du siècle, le Valencien Arnau de Vilanova, d'origine juive. Cet homme qui savait l'arabe, l'hébreu et le grec, s'allia par mariage à la famille des Blasi, maîtres de l'école montpelliéraine de médecine. Professeur à Montpellier, médecin et ambassadeur des rois catalans, lui aussi alla à Paris pour exposer son *De adventu Christi* et se faire condamner. Il devait devenir médecin et conseiller de la Papauté avignonnaise.

MUTATION ARTISTIQUE

Dans le domaine des arts plastiques, le XIII^e siècle occitan est de la plus haute importance, et là encore on voit à plein le phénomène de la conquête, de la colonisation, de la modification de l'inspiration autochtone.

L'Occitanie était donc, dès avant la conquête à la recherche d'un art nouveau, l'art gothique. Elle avait innové dans ce domaine. Mais par derrière l'expansion militaire française, il y a l'expansion d'un art gothique pensé au nord, importé comme le signe même de l'esprit français. En 1229 à la cathédrale de Toulouse on copie la rose de Notre-Dame de Paris, réduite aux deux tiers. En 1248, Hugues de la Tour, évêque de Clermont, assiste à la dédicace de la Sainte-Chapelle. Il décide d'abandonner son église romane et commande à Jean des Champs, formé à Amiens, une nouvelle église, flamboyante. Ce même architecte devait édifier les cathédrales de Clermont, Limoges, Narbonne, Rodez et ajouter un nouveau chœur à Toulouse. Son oeuvre fut poursuivie par des maîtres d'œuvres du nord, le plus souvent amenés par les sénéchaux du roi. Le symbole de cette conquête artistique, accompagnant la conquête militaire et spirituelle est Sainte-Cécile d'Albi, commencée en 1277 par l'évêque Bernard de Castanet.

A l'intérieur même du travail de des Champs le tempérament occitan résiste. Le flamboyant ne se développe pas librement. Une certaine sévérité, le goût de la grande salle, l'étroitesse des percées, le refus assez général des arcs-boutants, tout cela modifie le gothique français et crée un gothique occitan qui aura désormais sa ligne de parcours. Grâce aux ordres mendiants il gagne l'Auvergne (Montferrand, Riom, la Chaise-Dieu). Il a son apogée à Toulouse, après 1270, avec l'église des Jacobins.

LE SIÈCLE DU COMBAT

C'est lui qui se répand en Catalogne. La grande période d'expansion culturelle qui s'ouvre au XIII^e siècle au sud de Salses coïncidera avec une très abondante construction d'édifices gothiques.

REPRESSION DE L'AMOUR ET LITTÉRATURE D'OC

La littérature d'oc ne fait évidemment que confirmer cette double évolution du siècle : réduction brutale du fait de la Croisade, adaptation à la situation nouvelle qui permet une survie ethnique occitane.

La Croisade eut cet effet immédiat d'interdire le développement du trobar suivant son dynamisme propre. Dès 1209 le pays est frappé de stupeur, entre le Rhône et Toulouse devant le massacre et l'installation des Français. L'atmosphère de fêtes qui était nécessaire aux troubadours va, dans la décennie qui suit, devenir impossible. Les protecteurs attitrés des poètes sont ou appauvris ou engagés dans la résistance militaire ou *faidits*. La seconde tendance de la société occitane que révélait le XII^e siècle, la tendance évangélique sévère, prend une importance publique qu'elle n'avait pas : elle s'exprime soit dans le catharisme persécuté, soit dans les rangs catholiques. L'Occitanie devient soudain très religieuse.

Deux voies sont alors ouvertes. L'une, celle de la continuation pure et simple du trobar, mais sans réflexion ni innovation, et cela sur-tout dans les terres préservées de la Croisade, en Aquitaine, en Catalogne, en Italie. On verra ainsi le chant des troubadours persévérer dans ses stéréotypes. Il peut arriver que des poètes doués lui donnent encore un grand éclat : l'italien Sordel, le catalan Cerverin. Après 1270, au centre du domaine la provincialisation et l'embour-

geoisement de la culture sont tels qu'un Guiraud Riquier essaie en vain de « sauver l'amour », en le moralisant pathétiquement et en inventant des genres nouveaux. Il a conscience de son échec.

L'autre voie est celle d'une réflexion sur l'amour qui pouvait permettre de lui trouver une nouvelle vocation sociale en le spiritualisant à l'extrême. Cette position apparaît entre 1230 et 1250 chez le toulousain Montanhagòl qui écrit sous la surveillance des Dominicains dé-testés. La logique engage le poète à mêler dangereusement amour pro-fane et amour divin. On est au bord d'une hérésie d'amour que jus-qu'à ce moment l'expérience sociale avait permis de conjurer, de main-tenir au niveau de tendances existentielles. Il y avait eu pourtant à la Cour de Champagne une codification de l'amour troubadouresque : le de Arte honeste amandi d'André, chapelain de Marie. En 1277 cet ouvrage est condamné à Paris. Le trobar rétrospectivement apparaît hérétique. L'amour spirituel ne sera pas pour autant inhibé, mais l'aventure en sera tentée par les Italiens jusqu'à Dante, et par les Catalans, sous l'influence d'ailleurs des Italiens. Nullement par les Occitans.

On comprend dans ces conditions la tentative, autour de 1200, du franciscain de Béziers Matfre Ermengaud pour transformer les données dangereuses de l'amour des poètes, en le réinstallant dans le mariage. Son *Breviari* d'amor est ainsi non seulement une somme importante des connaissances de son temps, mais aussi une défense en retraite de la civilisation occitane.

Ces deux voies sont croisées par le fait de résistance, qui a donné à la littérature occitane une série admirable de sirventés et le grand poème narratif de la Chanson de la Croisade. Pour la qualité, la véhémence, la grandeur morale, cette production écrase tout ce qu'on peut lui comparer en Europe dans son siècle. L'Occitanie, dans la douleur de la conquête, a donné peut-être le meilleur d'elle-même et de son génie. Il s'agit d'une résistance catholique, patriotique et anti-cléricale. Un nom la domine, celui de Pèire Cardenal, poète religieux, une fois qu'il eut abandonné l'amour profane, d'une exigence spirituelle sans faiblesse, mais poète occitan, qui proteste tout au long de sa vie et du siècle (il meurt en 1278) contre la domination étrangère et le règne de l'hypocrisie morale.

Pendant ce siècle, la littérature d'oc poursuit également sa veine narrative. Elle donnera un chef-d'oeuvre inégalé avec le roman courtois de Flamenca. La nòva est cultivée par Arnaud de Carcassès. La chanson d'histoire donne, outre le poème sur la Croisade albigeoise, vers 1276, l'oeuvre importante de Guilhem Anelièr. En Italie est entre-prise la rédaction des Vidas des troubadours ; la prose occitane franchit avec elles un nouveau pas. Le trait dominant de cette production est une nostalgie romanesque : dans la mesure où la grande civilisation courtoise est maintenant détruite en son centre géographique du XII^e siècle, son charme se développe en récits attendris, d'un raffine-ment volontaire. Cette nostalgie romanesque a longtemps masqué un aspect polémique non négligeable.

L'AUTONOMIE CULTURELLE CATALANE ET ITALIENNE

Littérairement, linguistiquement, la grande nouveauté est la séparation lentement consommée et qui n'est pas encore définitive en 1300 de l'expression catalane et de l'expression occitane.

Les traits distinctifs du catalan apparaissent dès les premiers textes de la langue. Ils n'ont pas une gravité telle qu'ils puissent encore faire considérer les parlers du sud des Corbières comme une

Cependant l'existence dans cette région d'un pouvoir distinct les valorise dans l'usage administratif. Le catalan au cours du XII^e siècle devient une langue d'État dont la promotion fulgurante est au XIII^e siècle. Ainsi la koinè régionale des Usatges de Barcelona (1058) qui n'est qu'une koinè parmi les autres qu'administrativement l'Occitanie élabore, se trouve appelée à un sort exceptionnel.

Sous la domination catalane en Provence, elle n'est pas encore sentie originale au point d'interdire une communication sans problèmes dans l'écrit comme dans l'oral, le provençal subissant une influence mineure de quelques usages graphiques barcelonais. Mais la Croisade albigeoise brise cette unité souple. La koinè catalane n'est plus sentie après 1270 comme occitane, mais comme une langue déjà nationale. La chronique de Desclot, achevée entre 1286 et 1288, fonde une grande prose catalane, confirmant les tendances de la Chronique personnelle de Jacques I^e, achevée en 1274. Si Ramon Llull et Arnau de Vilanova sont intellectuellement des Occitans, leur prose s'inscrit linguistiquement sur cette libération du catalan.

Dans le domaine poétique la situation est différente. Les traits catalans sont assez abondants dans une poésie de joglars autochtones, de contenu surtout religieux et de style narratif. On a vu qu'ils ne sont pas absents du Jaufré. Mais la poésie des troubadours eux-mêmes est rigoureusement étrangère à ce naturel linguistique. Dès Alphonse II, les troubadours catalans écrivent avec pureté la koinè poétique occitane. Leur souci de classicisme linguistique est d'autant plus grand que tous, sectateurs du trobar ièu, recherchent une élégance aristocratique codifiée. Ainsi Ponç Saguàrdia, Guillem de Cabestany, Guillem de Berguedà, Ramon de Besalù ne peuvent être isolés linguistiquement de la poésie occitane, à qui ils appartiennent thématiquement. Cerverin, entre 1259 et 1282, ne change rien à cet usage, auquel sacrifia certainement Ramon Llull dans sa production courtoise perdue.

Mais vers 1290, un malaise apparaît. La distance entre une langue aulique •, comme dira Dante, et une langue de la vie, de la prose et de l'État commence à paraître illégitime. A ce problème réfléchit le troubadour ampourdanais Jofre de Foixà, franciscain et bénédictin tour à tour, abbé à Palerme. Dans ses Regles de Trobar, écrites entre 1293 et 1295, il distingue l'usage et l'art dans les questions de langue. L'usage, pour lui, est celui du catalanesc. Il est le premier à employer cet adjectif, et d'un même mouvement il définit le proençalés : langage de Provence, Viennois, Auvergne, Limousin, dont le critère, bien mal compris, est celui de la déclinaison (vers cette époque en occitan comme en catalan et comme en français la déclinaison à deux cas était très atteinte, mais se survivait par tradition dans la langue poétique). Mais cette oeuvre elle-même, comme les Rasons de trobar de Ramon Vidal de Besalù, comme le *Mirall* de trobar du majorquin Berenguer de Nova, comme le Donats proençalés écrit en Italie par Uc Faidit, appartient encore à la littérature occitane, par la fidélité troubadouresque qu'elle révèle. Cette fidélité continuera en plein XIV^e siècle autour de la famille régnante d'Aragon.

Cependant Ramon Llull, abandonnant le trobar amoureux pour une poésie spirituelle, prendra beaucoup plus de liberté avec l'occitan classique. Sans échapper tout à fait à son emprise, il se fiera normalement au catalan de la prose. Ainsi, pendant que se poursuit dans le malaise et assez médiocrement l'emploi en Catalogne de la langue des troubadours, une voie moyenne se dessine,

qui sera parcourue jusqu'au XIV^e siècle : la poésie catalane importante et novatrice est écrite dans un catalan occitanisé discrètement par tradition.

La rupture est beaucoup plus radicale en Italie. Ici, comme en France, en Allemagne, en Castille, au Portugal, dès le début du XIII^e siècle étaient apparus des imitateurs des troubadours dans la langue du pays. Ils se sont groupés géographiquement en École sicilienne et École d'Italie centrale (surtout toscane), celle-ci responsable du *dolce stil nuovo*. Au Nord, l'occitan lui-même s'imposa du fait de la présence des grands troubadours à la Cour de Montferrat, et peut-être aussi à cause de la réalité des parlars, intermédiaires entre l'occitan et l'italien proprement dit. Gênes avec Lanfranc Cigala, Bologne avec M^o gliore degli Abati, Mantoue avec Sordel ont l'occitan comme langue poétique. Cependant une influence française se faisait sentir : une littérature franco-vénitienne s'établissait.

Dante apparaît au croisement de toutes ces influences. Fidèle à la fois du *dolce stil nuovo* et de Sordel, disciple de Brunetto Latini, cet italien passé en France vers 1263 et qui a écrit en français son *Livre du trésor*, à l'aube du XIV^e siècle, Dante fondera l'italien littéraire sur la base du toscan (son *Convivio* a été commencé à Bologne en 1304 ; son *De vulgari Eloquentia* a été écrit en 1305 à Vérone). Avec lui, et malgré l'attention que les Italiens vont porter pendant des siècles au *provenzale* l'expansion de l'occitan en Italie est interdite.

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, la littérature occitane est en train de perdre les terres catalanes ; elle perd son domaine annexé d'Italie. Au moment où chez elle on la réduit et la provincialise, à l'extérieur elle meurt en donnant naissance aux diverses poésies européennes.

Les siècles de décadence

(XIV^e-XV^e)

L'OCCITANIE DECHIREE

LES grands conflits politiques, dynastiques et militaires qui occupent le XIV^e et le XV^e siècles et dont le principal est la guerre de Cent ans entre l'Angleterre et la France ont un caractère occitan bien clair : la possession de l'ensemble géographique qui va des Alpes à l'Océan en est l'objectif essentiel, du point de vue de la couronne française ou de sa filleule, la couronne angevine de Naples, et compte tenu d'autres ambitions qui se satisfont au nord et se développent en Italie. Ces interminables querelles distribuent les Occitans dans les ensembles étatiques divergents ou ennemis. Ils sont le cadre de leur vie quotidienne tout au long de ce temps du malheur. La conscience d'oc est, dans les événements, déchirée, pulvérisée.

1. — A la fin du XIII^e siècle, comme on l'a vu, l'exclusion de la Catalogne des perspectives occitanes est chose faite. On notera cependant que la grande époque nationale et impérialiste catalane est comprise entre deux interventions françaises. La première est en 1284-1285: la couronne d'Aragon étant revendiquée par Charles d'Anjou, son parent le roi de France Philippe le Hardi se déclare en sa faveur. Il meurt à Perpignan. Entre 1462 et 1493, mettant à profit les querelles dynastiques et sociales, la France envoie de nouveau ses armées. L'occupation du nord de la Catalogne fut très dure, et lorsque les Français partirent, ce fut pour laisser la place au pouvoir castillan. La castillanisation de la Catalogne, sa décadence politique, culturelle et

2. — L'ensemble annexé en 1271 (sénéchaussée de Toulouse et d'Albigeois, de Quercy, de Rouergue, d'Auvergne) pendant ces deux siècles reste fidèle au roi de France. La réduction de l'esprit occitan d'indépendance a réussi, ce qui ne signifie pas une absence totale de conflits avec l'autorité royale. Ainsi en 1380, la désignation du duc de Berry comme lieutenant général du roi en Languedoc déclencha une révolte, qui valut au pays l'énorme amende de 800.000 francs d'or, imposée par Charles VI.

Mais en 1420, ce Languedoc qui a soutenu les Bourguignons avec ferveur, au moment où ils sont rejetés dans le parti anglais se rallie

à Charles VII. L'Occitanie centrale soutient l'entreprise de Jeanne d'Arc. Monnayant leur fidélité, les Languedociens ont ainsi pu sauver une façade d'autonomie : un parlement séant à Toulouse est créé en 1420, qui ne put d'ailleurs être installé qu'après une période de confiscation, en 1444. Vers le milieu du XIV^e siècle, on avait pris l'habitude de convoquer à part les États de langue d'oc et ceux de langue d'oïl. Le Parlement toulousain était donc l'héritier d'une bipartition du royaume me suivant la langue, et, au moins nominalement, à la fin du XV^e, l'Occitanie garde le sentiment de son identité ethnique inaliénable.

3. — La Provence est entrée dans l'Empire angevin, dont elle constitue la base historique. Elle en devient bientôt une province

écartée. Préférant toujours Naples à Aix ou Brignoles, les Angevins des deux dynasties successives, sans négliger absolument le Comté, ne lui accordèrent que des séjours plus ou moins longs, La Reine Jeanne n'en fit qu'un, de quelques mois en 1347-1348, pour faire à l'aristocratie provençale des promesses qu'elle viola, aussitôt rentrée à Naples. Seule la défaite infligée par les Aragonais en 1442 à René d'Anjou, valut à la Provence un souverain qui ne s'occupât que d'elle et des terres de Loire : ce prince d'un caractère fort médiocre, de langue et de mœurs seulement françaises, réussit à identifier son

nom, du fait des circonstances, avec un regain de la paix et de l'activité publiques.

Un an après sa mort (1480), survenait celle de son neveu et successeur Charles III, qui légua la Provence au roi de France. Au terme de débats passionnés et des intrigues des envoyés de Louis XI, en 1487 les États votèrent le rattachement du pays à la France selon un statut de type confédératif. Ce statut devait être compromis en

1501 par la création à Aix d'un Parlement; placé entre les mains de fonctionnaires non provençaux.

4. — Le comtat Venaissin, l'ancien marquisat de Provence, était passé en 1271 à la France avec toutes les terres de Toulouse. Dès

1273 Philippe le Hardi le cède au Saint Siège ; en 1290 Avignon en est disjoint et échoit au Comté. C'est à Avignon qu'en 1307 s'installe

le Pape errant Clément V, dans cette ville qu'en 1348 Clément VI achètera à la Reine Jeanne.

Désormais et jusqu'en 1403, à Avignon, il y aura des Papes dont le caractère principal est d'être des Occitans ou d'avoir été formés

par la civilisation occitane : Clément V, de son nom Bertrand de Got, gascon landais, entouré de

ecclésiastique en Provence ; Jacques Fournier, du comté de Foix, un cistercien de Boulbonne, ancien évêque de Pamiers, qui devient Benoît XII en 1334 ; Pierre Roger, un limousin passé par le monastère auvergnat de la Chaise-Dieu, prend le nom de Clément VI ; lui succède sous celui d'Innocent VI, Etienne Aubert, un autre limousin, professeur de droit canon à Toulouse ; Urbain V est Guilhem de Grimoard, un noble gévaudanais, élève des universités de Montpellier, Toulouse et Avignon, abbé de Saint-Victor de Marseille ; Grégoire XI est Pierre Roger de Beaufort, neveu de Clément VI ; Benoît XIII est Pedro de Lena, noble aragonais, élève de Montpellier, protecteur et ami d'Arnau de Vilanova. Seules exceptions : les deux Papes élus à Rome dans l'intervalle du retour au Vatican (1376-1379) : Urbain VI, un italien et Clément VII, genevois.

Après 1403 plus aucun Pape ne résidera à Avignon ; après 1420 la ville est déchue de son rôle de capitale de la chrétienté. Elle reste cependant terre pontificale administrée par un Légat et séparée de la Provence comme de l'Occitanie française. Il ne fait pas de doute que pendant quatre-vingt-quatorze ans la Papauté avignonnaise, à travers bien des intrigues politiques, ait associé ici une pensée occitane à sa mission oecuménique, cette pensée où l'on a vu à l'époque un népotisme et un chauvinisme.

5. — L'Aquitaine occitane avait été confirmée possession des Plantagenêt au traité de 1259. Mais le roi de France, devenu seigneur direct des Occitans entre le Rhône et la Garonne en 1271, entendit bien le devenir un jour des Occitans de l'ouest : il y eut en ce sens en 1303 une intervention militaire de Philippe le Bel. La situation se détériore peu à peu : en 1337 le sénéchal français d'Agenais occupe Puymirol. En 1340, c'est la guerre, la campagne de Henri de Lancaster et de ses soldats gascons, jusqu'au cœur du Quercy, jusqu'en Poitou et en Saintonge.

En **1355** apparaît le fort personnage d'Édouard, prince de Galles, le *Prince Noir*, aventurier de la guerre, mais seigneur de civilisation occitane. A la tête de la principauté d'Aquitaine, qui va du Périgord à la Bigorre, installé dans sa Cour de Bordeaux, il éblouit ses contemporains par son faste.

Il est difficile de discerner dans cette période si l'Aquitaine prend parti pour les Français ou pour les Anglais. Les deux allégeances sont discernables suivant les lieux, les époques, les occasions (un impôt levé par l'un ou l'autre des belligérants entraîne les populations dans le camp opposé ; une flatterie aux villes leur arrache une adhésion). Les atrocités, les pillages sont monotones. Quelques orientations sou-tenues malgré tout : Bordeaux et la ligue des villes garonnaises sont très anti-françaises ; le Rouergue est du parti adverse.

En 1403 s'ouvre une seconde période où le sort de l'Aquitaine se règle au niveau de la grande guerre qui met au péril de disparaître la royauté française. Si celle-ci peut compter alors sur la fidélité du Languedoc, il semble bien qu'en Gascogne et en Guienne, bourgeoisie urbaine et noblesse se replient sur le parti anglais. Mais Dunois est victorieux. Il entre à Bordeaux en 1451.

Alors s'organise la révolte des villes contre l'occupant. Le capitaine anglais Talbot est accueilli en libérateur. En 1453 quatre armées françaises se dirigent sur la Gascogne. C'est la défaite de Castillon, qui termine la guerre de Cent ans, dont ce dernier épisode a un caractère net de résistance occitane. Désormais, la portion occidentale de l'Occitanie est administrée par la France, avec moins de libéralisme qu'en Languedoc.

6. — Il s'était créé au XIII^e siècle un ensemble politique pyrénéen qui comprenait le Comté de Foix et l'Andorre, le Nébouzan, le Béarn, le Marsan, le Gabardan et les Basses-terres d'Albigeois. Les Foix-Béarn étaient dans une position délicate, vassaux à la fois du roi d'Angleterre et du roi de France. Ils choisirent d'abord, dans le conflit, le parti du maître le plus lointain, le parti français, contre les sentiments manifestés par leurs sujets. Gaston II en Agenais combattit parmi les Français contre ses propres sujets béarnais qui étaient dans les rangs gascons-anglais.

Dans ces conditions Gaston III (1343-1390), conçut le projet d'un État pleinement indépendant et neutre. Il réussit à gagner du temps devant l'hostilité du Prince Noir. En 1365, souverain de fait, il inaugura la politique patiente et habile qui devait lui valoir en 1390, au traité de Toulouse, la reconnaissance de son annexion de la Bigorre. Gaston Phébus, — c'est sous ce nom qu'il a été immortalisé — avait préparé les voies d'un État gascon dont le dynamisme devait se révéler dans tous les projets politiques de cette région jusqu'au XVI^e siècle.

La neutralité béarnaise-fuxéenne traverse la guerre de Cent ans. Mais à la fin du XV^e siècle elle a pris la forme d'une union dynastique avec la Navarre. Cette union, distendue par les effets des deux grandes centralisations étatiques qui la bordent, la française et la castillane, va bientôt éclater. Mais c'est un État indépendant qui, ici, aborde le XVI^e siècle.

LE TEMPS DES MISERES

L'achèvement de la Croisade albigeoise avait créé un mieux-être général en Occitanie centrale, dont profite essentiellement la bourgeoisie marchande passée au parti de l'occupant. Toulouse reprend son essor, confirmé par sa situation de ville-frontière et de base de départ pour une politique française aquitaine. La situation de prospérité est notable dans cette Aquitaine aussi. On voit donc le mouvement de création de bastidas occuper toute la fin du XIII^e siècle et déborder largement sur le XIV^e, dans l'un et l'autre domaine : la colonisation s'attaque maintenant au Piémont pyrénéen (Tournay, 1307 ; Bouges, 1357). C'est le moment où le Béarn se désenclave économiquement : les foires nouvelles de Sauveterre et d'Oloron favorisent la commercialisation des cuirs, des draps, des produits d'une métallurgie artisanale.

Par contre la Provence décline : si les rois de Naples favorisent le commerce, si la Cour pontificale d'Avignon entretient un énorme foyer d'affaires, d'autres faits marquent une récession. La perte de la Sicile, l'hostilité de Gênes, l'essor de la piraterie gênent le trafic méditerranéen. La fin de l'aventure palestinienne coupe Provence et bas Languedoc des marchés levantins. L'Occitanie ainsi déplace ses courants d'activités ; elle se déséquilibre au détriment de la zone méditerranéenne. La présence des Français aidant, elle devient plus continentale.

Brutalement, à partir du milieu du XIV^e siècle, s'ouvre la période des plus affreux malheurs sociaux. La surpopulation, née de la paix, créait déjà un état de disette en terres de Toulouse. La misère pousse les victimes de cet état de choses endémique dans le brigandage (los Pastorèls). Mais en 1348 arrive depuis la Sicile la peste noire à Mar-seille. Elle s'étend aussitôt en Provence, en Languedoc, gagne l'Aquitaine. Le fléau est récurrent : il va dominer par ses reculs et ses reprises soudaines tout le XIV^e et tout le XV^e siècles. L'effet, sur toute cette période, en est une modification substantielle de l'occupation du sol : les campagnes, les zones intérieures du pays, de surpeuplées qu'elles étaient, deviennent désertes ; l'agriculture se rétrécit, abandonnant les zones

L'économie de subsistance remplace les exploitations industrielles. On trouve de moins en moins de main-d'oeuvre ouvrière.

Le déchaînement du fléau coïncide avec le début de la grande guerre franco-anglaise. Les affrontements militaires déchirent toute l'Occitanie. La Provence n'en est pas exclue, car elle intéresse le roi de France Charles V. Contre elle, on lance les Grandes Compagnies, bandes de l'Archiprêtre Arnaud de Cervole en 1357-1358, bandes espagnoles en 1361, bandes de Du Guesclin. Ces mêmes troupes de pillards, conduites par des aventuriers sans scrupules, d'une énergie, d'une cruauté, d'une soif de jouissance illimitées (Du Guesclin en est le type le plus célèbre), achèvent de ruiner le Languedoc. L'Auvergne fut considérée comme un territoire d'occupation par le terrible Rodrigue de Villandrando et ses Ecorcheurs.

A ces violences, les populations répondent par d'autres violences désespérées. Les paysans se soulèvent. La révolte des Tuchins, partie de la haute Auvergne, gagne le Languedoc et la Provence. Elle s'attaque aux châteaux, aux villes. Les atrocités se multiplient. Les ressources substantielles sont mobilisées par l'entretien et le renforcement des remparts urbains.

Après une accalmie dans les dernières années du siècle, les malheurs de la guerre reprennent au XV^e. L'insécurité est à son comble : en 1419 la vie toulousaine est totalement paralysée, et l'on n'ose même plus sortir des remparts. En 1463 la ville sera ravagée par un incendie.

Mais le XV^e siècle en même temps amorce une reprise. Cette reprise part de la Provence, qui ne connaît plus les Grandes Compagnies après 1376. Elle saisit le bas Languedoc où la sécurité renaît après 1445. Le pays retrouve son importance méditerranéenne. Dans les années 40, à Montpellier s'installe Jacques Cœur, l'« Argentier », visiteurs des gabelles, Commissaire près des États de Languedoc, exempté d'impôts par les Consuls. Il fait commerce de draps d'Angleterre et de Normandie, de toiles hollandaises, de soieries, d'orfèvrerie, d'épices, de coton d'Orient. C'est le départ d'un commerce méditerranéen par galères, qui va donner à Marseille une nouvelle vocation : Jacques Cœur y transporte ses affaires en 1450. Il vit fastueusement et redonne à la ville le goût d'un grand urbanisme.

Il ne faut pas oublier que, pendant ce siècle et demi d'affreux malheurs, le royaume d'Aragon-Catalogne a poursuivi la courbe ascensionnelle de son pouvoir et de sa prospérité. Cet empire méditerranéen, à travers tous les accidents dynastiques ou militaires qu'il connaît, est à l'apogée de son rayonnement artistique et culturel, lorsqu'en 1462 les troupes de Louis XI forcent le Pas de Salses. L'occupation du Roussillon par les Français, qui dura vingt ans, si elle fut très dure pour les Catalans, contribua à renouveler certains liens avec l'Occitanie.

Il y a donc, dans la seconde moitié du XV^e siècle, une renaissance économique occitane, faite de la paix retrouvée, du nouvel équilibre obtenu par les coupes sombres dans la population, de l'ouverture de nouveaux réseaux commerciaux. Bordeaux retrouve sa prospérité. La colonisation repart des villes. De nouvelles zones de progression et de modernisation économiques apparaissent en basse Auvergne, en bas Quercy, en Rouergue, en Limousin, à l'est de la Provence.

C'est le moment où Toulouse et sa région s'engagent dans l'aventure du pastel. De nouvelles familles, les Lancefoc, les Bernuy, les Cheverry, réassent d'immenses fortunes, s'incrustent dans la société des nantis. Ainsi se prépare l'Occitanie du début du XVI^e siècle : riche et bourgeoise.

LA VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Les malheurs publics pèsent lourdement sur la vie artistique de cette période. Pendant la guerre de Cent ans les villes ont eu les pires difficultés à maintenir un minimum d'urbanisme. Elles pouvaient à peine entretenir leurs remparts. On a plus songé à fortifier les églises qu'à les embellir. Ainsi les grandes périodes de création se placent de part et d'autre de la guerre : avant 1340, après 1550. Entre les deux, une permanence, sur laquelle nous sommes encore mal renseignés, et dont la connaissance est gênée par bien des destructions ultérieures. Il semble que la peinture religieuse qui, à l'époque romane, avait pris son essor des deux côtés des Pyrénées, ait continué sa recherche, parallèlement à ce qui se passait en Catalogne. Il n'y a probablement pas de solution de continuité entre XIII^e et XV^e siècles. Au début du XIV^e, elle trouvait une occasion dans l'achèvement d'un certain nombre de grands chantiers gothiques. C'est en effet à ce moment-là que se dressent définitivement les grands édifices du nouvel art, qu'il s'agisse de gothique occitan, à Toulouse, à Albi, ou de gothique purement français, à Bordeaux, à Clermont. Le grand ensemble avignonnais (Palais, demeures cardinalices, églises) est alors un appel qu'entendent les artistes lointains. Le tombeau de Jean XXII à Notre-Dame-des-Doms paraît dû au ciseau d'un anglais. En 1339 arrive à Avignon le siennois Simone Martini ; il y crée le thème de la Madone de l'Humilité, qu'on allait imiter partout en Europe. L'École siennoise est chargée de décorer les chapelles et les appartements pontificaux. L'atelier de fresquistes de Matteo Giovanelli utilise des Français et des Bourguignons. Benoît XIII fait venir des artistes catalans. Ainsi se constitue en terre pontificale, mais aussi dans la Provence angevine, un nœud de relations artistiques de la plus haute importance : la manière de Van Eyck est reprise par le Maître de l'Annonciation d'Aix, qui la retransmet aux Italiens.

Ainsi quelques foyers préparent le grand moment du milieu du XV^e siècle, lorsque les influences italienne, flamande, bourguignonne se nouent en Occitanie. C'est le grand moment des peintres : les Bréa à Nice, Enguerrand Quarton (le Couronnement de la Vierge) à Avignon, Nicolas Froment, d'Uzès (Le Buisson ardent) à Aix. C'est le moment aussi où l'architecture civile se transforme : la demeure de Jacques Cœur à Montpellier, le château du Roi René à Tarascon, dans un style encore tout gothique présentent les premiers essais d'une nouvelle ouverture des murs. La Renaissance italienne touche l'Occitanie. Le grand incendie de Toulouse va permettre à la nouvelle classe fortunée une reconstruction de la ville, qui lui donnera un autre visage. On est passé, à travers la guerre de Cent ans, d'une prédominance de l'architecture religieuse à une prédominance de l'architecture

civile. Pourtant, dans les dernières années du siècle, l'évêque d'Albi, Louis I^{er} d'Amboise (1473-1502) commande pour la cathédrale une extraordinaire et originale profusion de sculptures. Un certain style est trouvé, fait d'un pathétique appuyé, d'un réalisme des visages, d'un raccourcissement des corps, qu'on retrouve dans les vierges du Rouergue et qui permet d'opposer sûrement encore une sculpture occitane et une sculpture française.

Pendant deux siècles, la vie universitaire a été le signe de la continuité. Les traditions de culture humaniste ont été maintenues et développées par les papes occitans d'Avignon, possesseurs d'une énorme bibliothèque (et donc mécènes de toute une lignée d'enlumineurs). Auprès d'eux

siècle. L'Université de Montpellier reste un grand centre des études de médecine et demeure liée à l'Italie du sud comme à la Catalogne. Toulouse se voit adjoindre en 1366 une Faculté de théologie, qui rayonnera lorsque le catalan Raymond de Sebonde (mort en 1432) y enseignera sa *Théologie naturelle*, que devait traduire Montaigne.

La forme générale de cette vie est naturellement catholique. Elle l'est de façon beaucoup plus rigoureuse qu'en pays d'oïl. L'Inquisition est durement présente en Occitanie centrale. Aussi les ferments anticléricaux, qu'on reconnaît dans la vie intellectuelle française, n'arrivent pas ici à fructifier. C'est à l'intérieur du système de pensée catholique que la contestation sociale elle-même peut s'exprimer, lorsque le catalan Vicenç Ferrer, en 1416, fustige les riches, ou lorsqu'à la fin du XV^e, Olivier Maillard insulte les parlementaires toulousains. Les Frères spirituels continuent à exprimer, en termes d'Église, cette contestation.

PLACE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE D'OC

Pendant les XIV^e et XV^e siècles, partout pénètre le français des chancelleries : aussi bien en Provence et en Aquitaine qu'en pays toulousain. Mais cette pénétration n'atteint que peu l'usage administratif autochtone, qui s'incruste dans les nouvelles institutions parlementaires, qui est le seul connu avec le latin dans les actes notariés, les registres des villes et des particuliers. Une tradition très forte, issue du XIII^e siècle, impose non seulement à l'écrit l'usage local, mais des habitudes graphiques interrégionales, des perspectives occitanes communes. De Nice au fond de la Gascogne (mis à part le Béarn), culturellement l'Occitanie vit dans l'enregistrement des relations humaines. C'est seulement dans les zones frontières, Marche limousine, Dauphiné, ou dans les centres de vie intellectuelle mêlée : Avignon, Aix, Toulouse, Bordeaux, que cette unité est entamée, à des dates diverses, qui s'étalent sur les deux siècles.

Phénomène plus grave peut-être : le français littéraire pénètre. On le trouve à Aix, autour du roi René, prince de langue française ; à Avignon, où les intellectuels du Nord sont nombreux ; en basse Au-vergne, du fait de la liaison politique avec le Berry. Il est même pré-sent auprès de Gaston Phébus comte de Foix. Le séjour de Froissart en 1388 à Orthez sanctionne une mode : le grand seigneur occitan use lui-même du français.

La littérature occitane est inhibée sur son propre territoire. Elle se révèle incapable de profiter des grandes occasions intellectuelles qui peuvent lui être offertes. Aucun des papes d'Avignon n'a protégé un écrivain occitan. Par contre dans cette ville (et aussi à Carpentras, à Montpellier), Pétrarque entre 1312 et 1353, fait passer en italien les leçons des troubadours.

Les XIV^e et XV^e siècles donnent donc l'image d'une décadence qu'on peut suivre à travers un certain nombre de courbes descendantes : courbe de l'expression poétique à Toulouse ; courbe du théâtre religieux qui se folklorise en se localisant ; courbe de la prose qui se fait de plus en plus rare. Dans tous ces domaines, on voit une **volonté** de récréation et d'élargissement qui anime les Occitans avant 1350, faiblir et s'enliser dans une tradition. Mais cette décadence accueille un nombre assez considérable d'œuvres méritoires. L'occitan se trouvera avoir eu, dans cet âge *vulgaire*, une prose religieuse, une prose scientifique que les autres langues romanes, catalan mis à part, n'auront pas eues.

Le XVI^e siècle : Les poussées de renaissance

LES premières années du XVI^e siècle sont pour toute l'Europe occidentale l'époque d'une mutation : des États, des relations entre États, de la vie sociale, de la vie culturelle, des consciences religieuses et morales. La Renaissance, partie d'Italie gagne la France, l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Angleterre. Cette révolution dans la société européenne atteint l'Occitanie et y acquiert un caractère particulièrement dramatique : le heurt du sentiment autochtone et du nouvel esprit français, centralisateur et impérialiste, y crée un débat politique qui ne sera dénoué qu'avec l'accession au trône de France de Henri de Navarre ; les progrès de la langue française rencontrent les patriotismes linguistiques régionaux ; le mouvement de réforme religieuse y est favorablement accueilli cependant que le catholicisme romain active sa propagande et résiste puissamment. Tous ces conflits vont s'exaspérer.

Dans la seconde partie du siècle, l'Occitanie est un pays déchiré, la conscience occitane est de nouveau un fait d'histoire, mais un fait complexe. C'est dans ce cadre de grands débats, d'insécurité intellectuelle autant que sociale, de guerres civiles, qu'aux deux extrémités du domaine, Gascogne et Provence, apparaît une Renaissance littéraire.

L'OCCITANIE DE NOUVEAU EN QUESTION

Depuis 1388, Nice appartient à la maison de Savoie, de langue française, mais dont les petits fonctionnaires sont italiens. Depuis 1305 Avignon et le Comtat Venaissin sont terres papales ; mais à par-tir de 1403 il n'y a plus de Pape avignonnais, le pays est gouverné par un vice-Légat, entouré d'une garde et de fonctionnaires italiens. Le reste de l'Occitanie, théoriquement et pratiquement appartient au roi de France. Au centre du domaine, le Languedoc, directement réuni à la Couronne, sert toujours à présenter le roi de Paris comme roi de tous les Occitans.

Cependant sur deux points, le souvenir des époques antérieures résiste à l'autorité monarchique. En Provence, malgré les abus de pouvoirs des fonctionnaires français, le statut fédéral prévu par l'acte d'Union à la France (1487) reste valable. La Provence se sent et se veut autonome, dans le sentiment de ses élites bourgeoises et parlementaires. Tout le siècle sera occupé par les tentatives parisiennes pour réduire ce sentiment.

En Béarn, un royaume moderne est en train de se constituer, se séparant de l'ensemble français et attirant à lui une part de la Gascogne. Par suite de mariages, les terres d'Armagnac, d'Albret, le Rouergue, le pays de Foix et le Béarn sont réunis sous l'autorité de Henri d'Albret et de sa femme, Marguerite, sœur de François I^{er} de France, en 1527. La tutelle française a été levée en 1521. Henri d'Albret, jeune souverain occitan, entend mener une politique indépendante. Pendant son enfance, la détermination de ses sujets béarnais a écarté la menace de confiscation française, partie du Parlement de Toulouse (1510).

Cette pensée politique passe à Jeanne d'Albret, vigoureuse patriote. C'est sous son règne que le Béarn et le pays de Foix forment ensemble un État très original fondé sur la triple unité du pouvoir, de la langue et de la religion. Les deux enfants de Jeanne et d'Antoine de Bourbon, Henri et Catherine, en hériteront. Cependant pendant toute cette période les autres terres gasconnes et le Rouergue restent objet de contestation entre la maison de Navarre et celle de France, entre le Parlement de Pau et celui de Toulouse. Une unité est trouvée, régionalement, après la Saint-

lieutenant général du roi de France en Guyenne. Il est le chef de tous les Occitans de l'ouest, et l'armée qu'il conduira de victoire en victoire de 1578 à 1591 est presque uniquement occitane.

De cette façon, le sentiment ethnique occitan trouve à s'exprimer, non seulement dans l'attachement au passé mais dans des événements politiques nouveaux. Jusqu'aux dernières années du siècle les Gascons en particulier pourront avoir l'impression qu'ils construisent leur patrie dans un grand mouvement d'histoire.

UN SIECLE D'AVENTURE ECONOMIQUE ET SOCIALE

Ce grand siècle occitan regorge de vitalité à ses débuts. C'est le siècle de la bourgeoisie commerçante. On suit son essor à Marseille, mais nulle part comme à Toulouse elle n'apparaît puissante et active. Entre 1515 et 1540 la culture du pastel se répand du Lauragais à l'Albigeois. On en extrait des pains appelés cocanhas, — le mot devient synonyme de richesse fabuleuse —, et une teinture bleue qui est vendue à travers l'Europe. Un capitalisme jeune et rapace prend en mains industrie et commercialisation du pastel. Il est installé à Toulouse, il met en exploitation la voie fluviale de la Garonne. Toulouse se voit confirmée dans son rôle de foyer directeur de l'Occitanie occidentale. Elle redevient la grande capitale bourgeoise, intellectuelle, artistique qu'elle était au début du XIII^e siècle. Les circuits du commerce la lient à l'Espagne et à l'Europe du Nord. Bordeaux, associée ou rivale de Toulouse, profite de ce mouvement.

Cette grande chance est courue en un cadre économique qui par ailleurs est bien solide. L'Aquitaine présente une structure saine d'industries périphériques et de richesse agricole centrale.

Une même complémentarité de l'agriculture, de l'industrie et de l'artisanat explique la prospérité du Béarn qui, sous la sage direction de ses souverains, se modernise et se police.

Ailleurs, en bas Languedoc et en Provence rhodanienne, l'économie est basée sur l'élevage du mouton et sur l'industrie de la laine. Elle abrite un bien-être populaire, en un premier temps, jusque vers 1520.

Cependant, assez rapidement, les catastrophes s'accumulent. Les unes tiennent à la logique des développements économiques incontrôlés : le mieux-être entraîne une surpopulation et une insuffisance des ressources alimentaires ; la rapacité des propriétaires limite les pacages par des enclosures et des devès. Les autres sont accidentelles : à partir de 1559 la mévente, la concurrence de l'indigo américain et l'étourderie des commerçants toulousains provoquent une ruine spectaculaire du pastel. L'économie régionale ne s'en relèvera pas.

La seconde partie du siècle, à partir de 1560, est sombre : les guerres civiles ravagent le pays, la misère s'installe partout, l'insécurité est constante, le commerce, celui qui n'est pas déjà ruiné, devient difficile. Mais dans cette période troublée, il n'y a pas de phénomène collectif de désespoir. L'esprit d'aventure militaire prend le relais de l'esprit d'aventure économique. Les menaces qui pèsent à tout moment sur la vie des hommes renforcent l'appétit de jouissances immédiates autant que le fanatisme cruel. On vit intensément, si l'on vit peu, en ce temps-là. Cette saveurⁿ rude de la vie imprègne toutes les expériences artistiques.

Cette saveur, deux classes surtout la ressentent, qui profitent également de l'injustice sociale et des désordres. Les nobles gardent encore l'essentiel de leurs prérogatives féodales, mais en tirent un maigre profit, car elles ne concernent pas les sources nouvelles de la richesse, les transactions

de la guerre, souvent pillards, quelquefois protecteurs des populations, brouillons autant que téméraires.

La bourgeoisie occitane traditionnelle est assez vite, au début du siècle, recouverte par une nouvelle bourgeoisie d'affaires. Cela est vrai spécialement à Toulouse où des familles d'aventuriers venus d'Espagne, comme les Bernuy, ou autochtones amassent leurs immenses fortunes. Ils investissent les charges politiques, deviennent Parlementaires. Le krach financier ne les prendra pas absolument au dépourvu, car ils auront eu le temps de transformer leurs capitaux en terres. Grands propriétaires terriens, ils se sont alliés à la noblesse.

Ainsi s'explique le style de la haute société occitane de la fin du siècle, qui s'est répartie dans les deux camps des guerres de Religion : fierté nobiliaire ou fierté de parvenus qui ont hâte de faire oublier leur ascension sociale, de toutes façons orgueil de caste des possédants ; souci de briller par le luxe et le mécénat ; absence de scrupules moraux, goût d'une *virtù* à l'italienne, panache à l'espagnole. Dans ces milieux on pourra trouver de forts caractères, des humanistes, des érudits, des écrivains comme des capitaines.

L'EMBELLISSEMENT URBAIN

Entre deux sièges, deux massacres religieux, deux pillages, cette société goûte avec frénésie le bonheur de vivre dans des cités neuves et belles.

L'Occitanie n'ayant pas à loger de Cour comparable à la Cour de France, n'aura pas de grandes constructions somptuaires semblables au Louvre, à Chambord, aux châteaux de la Loire. Pourtant, à Nérac, le château médiéval est transformé ; de beaux jardins sont dessinés. A Pau se développe la construction, de 1529 à 1535, d'un très bel ensemble royal à la française, destiné à retenir la reine Marguerite.

Mais les villes connaissent la chance de l'époque. En Provence, on achève les constructions religieuses : cathédrale Saint-Sauveur d'Aix où en 1504 Jean Guiramand met en place des portes splendides ; basilique de Saint-Maximin. Les influences italiennes commencent à modifier l'habitat noble ou bourgeois. C'est encore Toulouse, en ce domaine, qui rayonne. Les incendies successifs, dont le plus terrible est en 1551, y font place nette pour une reconstruction. Les magnats du pastel commandent des demeures somptueuses. La création architecturale est dominée par la haute personnalité de Bachelier : on voit s'y croiser des influences italiennes et celle du plateresco espagnol. Mais l'adaptation au matériau régional, la brique, fonde une originalité. Toulouse est une ville, alors, qui force l'admiration.

La Renaissance artistique en Occitanie est ainsi prise en charge surtout par la bourgeoisie. Des hôtels d'un nouveau style sont construits à Bordeaux sur le flanc de Saint-André, à Périgueux sur les bords de l'Isle, à Rodez, à Brive, à Limoges. Un ensemble de grande valeur donne son visage à la ville de Riom, nouvellement tracée en 1484. Partout s'affirme la présence des élites du rang, de la fortune, des fonctions parlementaires.

LA RENAISSANCE INTELLECTUELLE

La mutation est encore plus importante dans le domaine des orientations intellectuelles. En Occitanie comme ailleurs, le XVI^e siècle est celui de l'humanisme : élargissement de la compréhension de l'antiquité classique, italianisme élégant, goût du débat philosophique et

Un foyer de modernisme est à Bordeaux le Collège de Guienne. Deux Principaux de grande activité, André de Gouvéa et Jean de Gélida, des professeurs qui comptent parmi les plus célèbres humanistes de l'époque, l'écossais Buchanan, Marc-Antoine Muret, procurent un large rayonnement à l'institution. Bordeaux va former Michel Eyquem de Montaigne, le penseur politique hardi Etienne de la Boétie, le grand humaniste Elle Vinet. La famille des Scaliger, ces véronais devenus agenais, est liée à Bordeaux. Depuis son pays de Garonne, Joseph Scaliger se fera une réputation européenne de polygraphe érudit, grand latiniste et helléniste.

Plus tardif est le foyer provençal. Aix longtemps paraît sommeiller, et dans la première moitié du siècle c'est autour d'Avignon que s'installe la nouvelle culture. En 1555 Vasquin Philieul y publiera sa traduction des oeuvres italiennes de Pétrarque. Mais vers 1540, le baron d'Oppède, Jean de Maynier, introduit dans les milieux parlementaires de la capitale provençale ses curiosités historiques, philosophiques, littéraires. Enfin en 1577 arrive à Aix Henri d'Angoulême qui apporte l'esprit même de la Cour des Valois. Il ouvre l'ère du mécénat : le jeune Malherbe écrit à Aix à côté de Bellaud de la Bellaudière.

L'influence de l'Italie s'exerce aussi par l'intermédiaire de nombreux évêques italiens titulaires de sièges épiscopaux en pays d'oc. Et pas seulement dans le Comtat Venaissin soumis directement au Pape. L'écrivain italien Matteo Bandello est entre 1550 et 1555 évêque d'Agen, il succède et il précède des prélats italiens.

Se multiplient les fondations de collèges, même dans les villes de médiocre importance. Le cardinal François de Tournon fonde en 1536 le prestigieux collège de Tournon, aux frontières de l'Occitanie ; en 1543 il fonde celui d'Auch. En Auvergne aussi la scolarité se répand, les fondations se multiplient. En 1520 on est près de créer une Université à Issoire. L'évêque de Clermont, dans un souci de modernisme catholique, fait appel aux Jésuites pour renouveler les méthodes d'enseignement : ils s'établissent en 1555 à Billom, leur premier col-lège (ils s'installeront en 1564 à Paris, consécration de leur expérience auvergnate ; ce sera la fondation du Collège de Clermont, aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand). Cet évêque, Guillaume Duprat, est un grand humaniste : il protège un florentin comme Siméoni.

Dans l'espace d'une cinquantaine d'années les Jésuites vont s'assurer pratiquement le contrôle de l'enseignement, soit qu'ils fondent d'autres collèges (Pamiers dès 1558), soit que les évêques leur confient la gestion d'établissements déjà existants. Tournon passe sous leur direction en 1561, Auch en 1590, Le Puy en 1588, etc...

Montpellier possède une grande Université, où l'on accourt de toute l'Europe pour apprendre la médecine. Rabelais y passe son baccalauréat, puis son doctorat et y exerce de 1537 à 1540. Un grand savant, Rondelet y vit. En 1554 on construit un amphithéâtre de dis-section. L'évêque du lieu, l'humaniste Guillaume Pellissier, avait dès 1527 installé une imprimerie pour éditer les grands textes classiques. Il avait réuni une des plus belles bibliothèques d'Europe.

La plus grande Université est cependant celle de Toulouse. Les étudiants y sont groupés en = nations n, comme à Paris (France, Bretagne, Normandie, Limousin, Périgord, Gascogne, Navarre, Espagne, Provence, Allemagne). Un mouvement de modernisation pousse à la création de Collèges, dont le plus célèbre est celui de l'Esquile (1556). Dans l'Hôtel de Bernuy confisqué, les

enseigné à ses débuts avant de partir pour Cahors, Valence et Bourges. Cet enseignement se débarrasse du fatras et gagne en perspective historique. Le plus grand maître est Jean de Boyssonné. Parmi les élèves de Toulouse citons Etienne Dolet, Michel de l'Hospital, Michel Servet, Rabelais, peut-être Montaigne.

Le progrès de la culture scolaire est inséparable de deux mouvements novateurs. D'abord un mouvement de scepticisme religieux parti d'Italie : dès les années 30, Montpellier et Toulouse apparaissent liés par leurs maîtres et élèves à la fameuse École de Padoue, et commence à se constituer un milieu libertin occitan, très érudit. Le second est celui de la Réforme. A partir de 1528-1532 les luthériens sont nombreux en bas Languedoc. Dès ses débuts, le Collège de Guienne favorise la nouvelle pensée religieuse et la répand. La reine Marguerite a accueilli à Nérac les humanistes suspects d'hérésie, Gérard Roussel et Lefèvre d'Étaples. Le secrétaire de la reine est Clément Marot.

Après l'installation définitive de Calvin à Genève (1541), l'Occitanie est parcourue par un vaste mouvement d'évangélisation. De véritables régions protestantes apparaissent : région de Nîmes-Uzès-Alès dessinée entre 1550-1560 ; vallée de l'Hérault ; Rouergue, sauf Rodez, ville épiscopale ; Bordeaux, Montauban enfin, qui fera figure de petite Genève. L'Occitanie s'en trouve diversifiée : en Limousin, en Auvergne les communautés protestantes sont sporadiques. En Provence, la situation est confuse. Le fait essentiel du point de vue de la Réforme est l'érection du calvinisme en religion d'État par Jeanne d'Albret en Béarn. La reine, devenue protestante à la fin de 1560, ira jusqu'à inter-dire la célébration de la messe en 1566.

Manifestement la Réforme rencontre en Occitanie un terrain favorable à son expansion, préparée par un certain anti-cléricalisme et une défiance assez commune à l'égard de Rome. Dans le fouillis des guerres, il arrivera que les cités protestantes reprennent la vieille tradition républicaine communale. De façon générale en Occitanie la Réforme est un phénomène plus populaire, plus rural qu'ailleurs, et très dense.

Avant la fin du siècle les Réformés auront organisé leur propre réseau d'établissements d'enseignement. De nombreuses communautés fondent un collège ; six des huit Académies (Universités) protestantes de France sont installées en pays occitan : Nîmes (1561), Orthez (1566), Orange (1573), Montauban, la plus illustre, Montpellier, et la dernière née, Die (1603).

Mais il faut penser aussi au catholicisme farouche qui en est le contrepoint. Toulouse dès le début du siècle abrite un renouveau mystique d'allure assez espagnole et qui se développe dans l'énorme population monastique de la ville. Les Toulousains sont fanatisés, hostiles aux intellectuels, universitaires ou étudiants. En 1532 Boysonné est condamné à la confiscation de ses biens et à l'abjuration publique. En mai 1562 une bataille de rues s'achève par un épouvantable massacre des Réformés ou des suspects de tiédeur catholique.

A Toulouse la réaction catholique est populaire. En Provence elle commence par les hauts milieux parlementaires, très tôt : en 1540 le Parlement d'Aix décide la destruction des villages vaudois du sud du Lubéron, destruction exécutée en 1545. Elle se généralise et devient populaire après 1572. La Provence sera ligueuse et la tradition communale s'y inscrira dans le parti catholique, sous la forme d'une République marseillaise dominée par le vigoureux personnage du

Aussi bien réactionnaires que novatrices, les consciences occitanes de ce temps marquent à la fois l'essor de l'humanisme et sa chute dans le fanatisme. Le grand pacifique Michel de l'Hospital est un auvergnat, mais le gascon Blaise de Monluc, soldat et soudard, n'est pas moins occitan.

LES GUERRES

Les événements du siècle qui entraînent toute cette société et mettent, à travers ces déchirements, l'Occitanie en question, sont à grouper en plusieurs époques :

1. — De 1524 à 1544, la Provence souffre des effets de la guerre entre la France et l'Empire. En 1524 l'armée de Charles Quint envahit le pays, entre à Aix, investit Marseille. Après quarante jours le siège est levé. François 1^{er} arrive et châtie les Provençaux qui s'étaient soumis, dont le prévôt général de la maréchaussée. En 1527 la guerre se renouvelle sur mer. En 1536 revoici les Impériaux ; devant eux on fait le désert. Charles Quint entre de nouveau à Aix et il est proclamé roi d'Arles. Une nouvelle fois il échoue devant Marseille. En 1543, Nice, qui appartient à la Savoie alliée de l'Empire, est assiégée par les Français et les Turcs conjugués. Un sursaut populaire la sauve.

Pendant cette période l'administration française réduit le statut d'autonomie de la Provence : en 1535 l'édit de Joinville limite l'exercice du pouvoir parlementaire ; le territoire est divisé en sénéchaussées.

Dans le même temps Henri d'Albret modernise le royaume de Navarre, réformant la justice, établissant la conscription militaire.

2. — De 1547 à 1574, c'est l'embrasement des guerres de Religion. L'Occitanie est parcourue en tout sens par les bandes ennemies. A partir de 1560 se dégage le rôle militaire d'un Blaise de Monluc, au service de la cause catholique en Gascogne, au service également de la noblesse contre la révolte paysanne. En Provence, le même rôle est tenu par de Pontevès-Flassans, premier consul d'Aix. La Réforme est écrasée à Toulouse et en Provence.

Mais le parti protestant s'organise militairement sous la direction des - princes =, Condé et Henri de Navarre. Jeanne d'Albret accélère la modernisation du Béarn. La guerre est entre elle et Monluc. La paix d'Amboise (1563) apporte quelques années de calme, pendant lesquelles Catherine de Médicis et Charles IX parcourent l'Occitanie, de la Provence à Bordeaux.

La Saint-Barthélemy (1572) relance la vague de massacres et la guerre. Le protestantisme occitan devient un parti puissant et discipliné, allié aux catholiques • politiques =. Il repaît militairement en Provence.

3. — En 1576 Henri de Navarre, qui s'est enfui de Paris, reprend en mains la situation en Aquitaine, s'installant à Nérac. Il devient une sorte de = roi de Gascogne .. En 1578 il reçoit chez lui son épouse Marguerite et Catherine de Médicis.

La guerre se renouvelle bientôt, et commence la carrière militaire prestigieuse de Henri, • roi des braves . à Cahors (1580), vainqueur à Coutras (1587). Les intrigues se multiplient autour des entreprises de pacification et de contrôle décidées par Paris.

4. — A partir de 1589, le problème politique se transforme. Le roi de Navarre, par la mort du duc d'Anjou, est l'héritier du trône de France. Il rejoint son cousin Henri III pour une campagne commune. Protestants et politiques combattent ensemble dans le camp royaliste. Les Guise sont

celui de la Ligue. La Ligue s'appuie sur Toulouse et sur la Provence où le Parlement lui est acquis. Le duc Charles-Emmanuel de Savoie, courant au secours de la Ligue, essaie de s'emparer de cette Provence, mais il échoue. En Languedoc les Joyeuse font obstacle, les armes à la main, au pouvoir royal légitime. La confusion est extrême. Elle se dénoue cependant assez vite, Henri abjurant le protestantisme, rallie les catholiques et entre à Paris (1593).

En 1595 ne résistent plus que Toulouse, le duc de Joyeuse et la République de Marseille qui, depuis février 1591, sous la direction de

Charles de Casaulx, a fait sécession et appelé les galères espagnoles. Au début de l'année 1596, Casaulx est assassiné, Joyeuse se soumet.

Sous le sceptre d'un roi occitan, l'unité du royaume de France était réalisée. La Navarre lui était adjointe par un lien fédératif.

LA PENETRATION DU FRANÇAIS

Ce dénouement français au chaos politique coïncide avec l'achèvement d'un phénomène culturel qui semble aller dans le même sens : la francisation administrative de l'Occitanie.

Les débuts du phénomène sont au XV^e siècle dans les grandes villes et dans les régions ouvertes à l'influence du Nord. Le Parlement de Toulouse, créé en 1444, a d'emblée ses délibérations en français. En 1470 à Bordeaux, les États de Guienne rédigent dans la langue du roi les actes qui lui sont soumis. En Limousin, en Auvergne l'invasion linguistique a été plus ancienne encore. Elle s'explique par la présence nombreuse des fonctionnaires royaux. En Provence, la dynastie angevine était de langue française et le français administratif était par elle introduit au XV^e siècle. De ce langage, l'Avignon pontificale subit la pression. Cependant partout l'Église, la basoche, les Communes restaient plus ou moins attachées à l'ancienne langue et lui gardaient son visage de pureté, de généralité. En Gascogne en particulier les textes occitans, toujours nombreux, continuaient à refuser l'essentiel des traits gascons. Ainsi, à l'aube du XVI^e siècle, un conflit linguistique, lent et embrouillé dans son développement, entre tradition d'oc et nouveauté française, apparaissait lié à tout acte administratif.

A partir de 1539, François 1^{er} peut penser avoir résolu ce conflit. Par un article de l'Édit de Villers-Cotterêts, qui régleme la justice en France, il promulgue que tous les actes dans le Royaume seront rédigés en « nul autre langage que le vulgaire françois ». Dès lors, en quelques décades, les textes administratifs occitans disparaîtront avec les textes latins, par des étapes d'hybridation. Quelques îlots d'usage autochtone survivront seuls (l'extrême Est provençal, Saint-Pons en Languedoc) jusqu'à la fin du XVI^e ou le début du XVII^e.

En même temps à Nice l'occitan administratif subit l'influence de l'italien. En 1561 Emmanuel-Philibert de Savoie consacre l'usage de ce dernier. Cette décision met fin à une période d'incertitude où intervenait également le français.

Cette liquidation progressive d'un usage multiséculaire a, dans le domaine littéraire des conséquences importantes. Elle explique le visage de l'occitan qui sera désormais écrit :

— Jusque vers 1560 les Occitans cultivés, ceux surtout qui appartiennent au monde parlementaire ou aux administrations communales, ont à pratiquer l'occitan administratif quand ils lisent d'anciennes pièces. De ce langage ils peuvent avoir la nostalgie. La norme orthographique

en plus rare. Seront en présence un occitan oral et un français écrit. L'ancienne norme ne sera plus comprise. Des graphies d'origine française seront appliquées à l'occitan.

Le recul de la conscience normative ramène la langue à son état de nature, totalement dialectal. Les écrivains généraliseront leur parler natal, pour rencontrer un public, suivant des critères tâtonnants. Aucun n'aura une perspective pan-occitane : tout ce qu'ils peuvent concevoir, c'est une langue provençale ou une langue gasconne ou une langue toulousaine.

Il faut mettre à part la tentative solitaire de Pey de Garros qui, sur la base d'un respect des usages graphiques anciens, libère son gascon de l'emprise phonétique et morphologique de l'occitan central et fabrique un gascon commun moderne.

Cette dernière tentative est adossée à la permanence et au pro-grès de l'usage administratif béarnais. En Béarn en effet, on écrit un occitan très particulier, fidèle à la réalité dialectale, que l'État navarrais entend utiliser. Le Parlement de Pau résiste à toute intrusion du français. Catherine et Henri écriront en béarnais à leurs sujets de Pau et de Foix. Le béarnais recouvre administrativement au nord des Pyrénées le domaine du basque.

Cette grande évolution est sanctionnée par le progrès de l'imprimerie. Des presses sont installées à La Réole en 1503, à Bordeaux en 1517, à Clermont peut-être dès 1518, à Montauban en 1526. Entre 1477 et 1550 on relève à Toulouse le nom de 22 imprimeurs et de 78 libraires. On imprime surtout en français : à Avignon dès 1499. Cependant l'impression peut servir l'occitan. C'est le cas à Toulouse, pour des raisons de propagande catholique dans le peuple, entre 1500 et 1550. La dynastie des Colomiers se fera une spécialité de l'édition littéraire occitane, par la suite. Cependant Lyon reste le grand centre d'impressions en France : il pourra faire une place à la langue du Sud.

Le cas le plus curieux est celui de Marseille : Casaulx y installe une imprimerie officielle en faisant venir Mascaron d'Avignon. Le seul livre imprimé par lui fut l'édition posthume de Bellaud de la Bellaudière (1595).

En Béarn les souverains installèrent des imprimeries pour l'édition d'ouvrages d'importance nationale comme *Los Fors e Costumas de Bearn* ⁽¹⁾ et *Lo Stil de la justicia deu pais de Bearn* ⁽²⁾. Ils eurent recours aux presses protestantes de La Rochelle, à celles de Limoges aussi, pour l'impression d'ouvrages littéraires et religieux.

(1) Les statuts et coutumes de Béarn.

(2) Le style de la Justice du pays de Béarn.

LA FRANCISATION LITTÉRAIRE

La francisation de la société occitane n'est pas seulement administrative, mais littéraire. Entre une littérature d'oc qui se traînait depuis si longtemps et une littérature française en plein essor, animée dès les premières années du siècle par un jeune nationalisme, la lutte était par trop inégale. La seconde se répand sur le territoire d'oc et l'occupe sans entrave véritable. De cette conquête, les étapes sont claires :

1. — L'influence française est antérieure au siècle en certains milieux. Des gascons écrivent en français au XV^e siècle. Jehan Marot, Normand établi comme chapelier à Cahors, se fait poète

...car une matinée

N'ayant *dix ans*, en *France* fus meiné ; Là où depuis me suis tant pourmeiné

Que j'oubliay ma langue maternelle,

Et grassement *aprints* la paternelle

Langue Françoise ès grands courts estimée... (Enfer).

La question d'écrire en occitan ne se posera jamais pour lui.

2. — De 1530 à 1550, des foyers de diffusion de la littérature française existent partout où il y a modernisation de la vie culturelle. A Bordeaux et dans la vallée de la Garonne, autour du Collège de Guienne, des Scaliger, puis de Jacques Peletier du Mans. A Toulouse, où le Consistoire du Gai-Savoir devient Collège de la Science et Art de *Rhétorique*, qui se réclame de la Rhétorique nouvelle de Molinet (1493), seulement française. A Pau et à Nérac, où la reine de Navarre, écrivain français, protège Bonaventure des Periers et Clément Marot. En 1551 le béarnais B. du Poey publie en français *ses Odes du Gave*. La Réforme favorise cette évolution : les missionnaires de Genève ne parlent, ne lisent et n'écrivent que le français. Les Psaumes de Marot sont popularisés dans toute l'Aquitaine. En Provence, autour du Président de Maynier, premier traducteur en français des Triomphes de Pétrarque (1538), c'est en français que s'exprime la mode italianisante. En Auvergne, le français règne dans l'entourage de Duprat.

3. — De 1550 à 1596, le rayonnement de la Pléiade accélère ce mouvement. En 1550 Ronsard a fait un voyage en Gascogne. Toulouse essaie de se laver de l'accusation d'archaïsme provincial portée par du Bellay (« puis me laisse toutes ces vieilles Poésies Françoyse aux Jeuz de Thoulouze », Deffence et *Illustration*, 1549). Le Collège de Rhéthorique essaie d'attirer Ronsard comme lauréat en 1554 et Baïf en 1586-87. A Aix en 1572 la présence de Henri d'Angoulême et du jeune Malherbe détermine une mise à l'heure française des intelligences provençales.

La naissance d'une nouvelle littérature d'oc est donc contemporaine d'un essor des lettres françaises en Occitanie. Les deux phénomènes sont emmêlés, les écrivains des deux expressions se connaissant, s'estimant, participant d'une même culture humaniste. Ils sont, plus profondément, liés : la connaissance des ambitions de la Pléiade engage les Gascons à servir leur propre langue d'un même enthousiasme patriotique ; la lecture de Marot et de Ronsard va créer un courant marotique et un courant ronsardien en langue d'oc ; la mode pétrarquisante qui s'exprime en français va ramener d'Italie le souvenir des Troubadours, ces maîtres de Pétrarque.

Ainsi la conscience occitane, historiquement déchirée, suscite cet affrontement à la fin du siècle des Occitans qui écrivent français : la Boétie, Monluc, Pibrac, Brantôme, Montaigne et de ceux qui sont restés fidèles à leur langue reconquise : Pey de Garros, A. de Saiette, Bellaud de la Bellaudière, Pierre Paul, Michel Tronc, Robert Ruffi, Auger Gaillard. Affrontement d'ailleurs sans polémique. Un même écrivain, comme Salluste du Bartas, peut écrire une œuvre énorme en français et proclamer la prééminence de son gascon de famille ! C'est sur cette contradiction souterraine que sera bâtie la vie intellectuelle au Sud de la Loire au XVII^e siècle et que vers 1560 prend son envol une grande littérature d'oc renaissante après trois siècles d'appauvrissement progressif.

SI l'accession au trône de France de Henri de Navarre semble avoir résolu le problème de la dépendance dynastique de l'ensemble occitan (mis à part Nice et le Comtat Venaissin), les tendances autonomistes n'ont pas disparu pour autant dans l'aristocratie chevaleresque ou dans les milieux parlementaires. Après la mort de Henri IV, l'entreprise centralisatrice de Richelieu et de Mazarin, heur-tant une société jeune et orgueilleuse, — et non pas, comme on le dit trop souvent, une féodalité résiduelle, réveille ces tendances. Les guerres religieuses renaissent. L'instabilité économique et sociale est très grande.

Dans ces soixante premières années du XVII^e siècle se poursuivent également les expériences artistiques du siècle précédent et par-courent leur erre les deux grands phénomènes contradictoires de la francisation culturelle et de la Renaissance d'oc. C'est là une très grande époque occitane, où l'on retrouve la saveur de l'époque précédente portée à une plus haute signification esthétique. Elle constitue un chapitre particulièrement riche de l'histoire de l'Europe baroque.

L'OCCITANIE TOUJOURS EN QUESTION

Le processus événementiel, entre 1596 et 1665, passe par des périodes diverses, qu'on peut schématiser ainsi :

a) jusqu'en 1610, Henri IV régnant, la paix s'est installée dans le royaume. Une sage politique d'équilibre entre les partis religieux et un souci de la promotion économique (souci qui est devenu une tradition dans la famille de Navarre) éteignent les désordres. La haute société occitane profite de la paix comme elle a profité de la guerre. Une partie a suivi le roi à Paris et investit les charges du jeune État. On parle beaucoup occitan au Louvre. Et même lorsqu'ils parlent normalement et écrivent en français, les hauts dignitaires de la Cour continuent à se sentir liés par tradition familiale et par leurs commandements provinciaux à l'Occitanie : c'est le cas d'Adrien de Monluc, petit-fils du maréchal, lieutenant général au pays de Foix, du duc d'Épernon, colonel général de l'Infanterie française, d'Antoine de Roquelaure, maréchal et lieutenant général pour la Guienne, du duc de Bellegarde, • Monsieur le Grand =. La plus importante de ces familles est celle des Montmorency-Damville : possédant le gouvernement du Languedoc, elle s'occitanise dans les dernières années du XVI^e siècle ; s'appuyant, dans sa lutte contre le chef catholique Anne de Joyeuse, successivement sur les Protestants et les Modérés, elle sort gagnante des guerres de Religion et confirme son pouvoir. Au début du XVII^e siècle, les Montmorency prennent en Languedoc l'allure de véritables souverains. Cependant toute cette société est royaliste française et la conspiration limousine de Turenne en 1602 est sans lendemains.

b) Tout change après la mort de Henri IV. L'Occitanie entre dans une période de convulsions politiques. Le grand débat sur le protestantisme des États-Généraux de 1614 inquiète les Français du Sud : il sert même à poser la question de l'autonomie béarnaise. Le jeune Louis XIII doit en 1619 faire face à la révolte du Béarn ; il occupe lui-même Pau à la fin de 1620. Mais alors le Languedoc s'embrace : une révolte protestante est partie de Privas en 1621. A la tête du soulèvement il y a Henri de Rohan, gendre de Sully. Le roi conduit en personne les opérations militaires contre Montauban, Saint-Antonin, Layrac, Nérac, Casteljaloux, et enfin Montpellier (1622). La guerre ne se terminera qu'en 1629 avec la paix d'Alès. Entre temps Richelieu a pris en mains la

fonctionnaires du pouvoir central, même en Béarn, et par le démantèlement systématique des forteresses, de la Provence à l'Auvergne et au Limousin, dans toute la Gascogne et le Languedoc.

c) En 1630 l'Édit des *Élus*, décision centralisatrice radicale, retire aux États, aux agents du Pays et des Communautés la répartition et la perception des impôts. Il heurte de front les prérogatives acquises des milieux parlementaires. Or la peste, la famine, la hausse des prix créent un formidable mécontentement populaire. Au cours des années 1630 et 1631 on assiste à une nouvelle révolte dans toute l'Occitanie : en Provence où un président du Parlement, Laurent de Coriolis, prend la direction de la Résistance (révolte des *cascavèus*) ⁽¹⁾ ; en Limousin et dans la Marche ; en Gascogne. En Languedoc, Montmorency entre dans la conspiration de Gaston d'Orléans contre le roi. Il se place du même coup à la tête du mouvement qui associe la bourgeoisie et les masses rurales, — mais les Protestants ne suivent pas. Finalement la petite armée de Montmorency est battue à Castelnaudary le ^{ter} septembre 1632. Le duc lui-même est pris, couvert de blessures. Il est décapité dans la cour du Capitole de Toulouse le 30 octobre. Les États rebelles sont châtiés ; les châteaux qui avaient été précédemment épargnés sont rasés.

(1) . grelots -.

d) Nouveau soulèvement en 1645, contre la fiscalité royale. Cette année-là l'émeute populaire est maîtresse à Montpellier pendant trois jours. Le mouvement s'élargit. Entre 1648 et 1650, pour réduire les ci-tés insurgées, une armée royale dévaste la Gascogne. La révolte se lie normalement à cette résistance des pouvoirs provinciaux qu'on appelle la Fronde parlementaire et à l'équipée noble de la Fronde des Princes. La confusion est extrême pendant dix ans de la Provence au Limousin. Marseille renouvelle alors l'épisode de Casaulx : sous la direction de Gaspard de Glandevès-Niozelles, elle fait une nouvelle sécession. Louis XIV vient en personne la châtier, en mars 1660, entrant par une brèche du rempart. Cette période s'achève un peu partout par la suppression des libertés communales et par la limitation des prérogatives parlementaires. La noblesse frondeuse ne retrouvera plus jamais son importance sociale. D'octobre 1665 à janvier 1666 un tribunal royal vient siéger à Clermont, — ce sont les Grands Jours d'Auvergne — et mate la noblesse, à la grande joie d'ailleurs du peuple.

Ces immenses désordres aboutissent de cette façon à une liquidation des catégories sociales qui au début du siècle occupaient le sommet de la société occitane. Leur grande époque va jusqu'à 1632. Si l'on prend comme référence la province du Languedoc, la plus centrale et la plus animée, on peut parler d'une époque Montmorency. Elle a un certain style extérieur, qui est la pompe cossue des fêtes citadines, l'éclat de la vie dans les châteaux, les entrées solennelles des grands dans les villes. Un style intérieur : le mécénat dont profitent les artistes et les écrivains, la liberté des mœurs et le libertinage religieux protégé. On ne saurait mésestimer le rôle d'Adrien de Monluc, élégant parmi les élégants, à Toulouse comme à Paris, écrivain doué et esprit d'une grande liberté. Mais après 1632 le Languedoc est dirigé par le lieutenant général Schomberg, un soldat rigoureux qui a soumis durement le Roussillon et qui demeure étranger à la région, pris d'ailleurs dans la lutte contre toute les rébellions. En 1637 Adrien de Monluc est emprisonné par Richelieu.

La Cour qu'un peu plus tard, à partir de 1653, le prince de Conti installe à Pézenas, renouvelle un peu les habitudes du temps de Montmorency. Elle substitue cependant à une protection des écrivains occitans une présence des écrivains parisiens : Sarasin, Molière, Guilleragues. Il y a là un nouveau grand moment intellectuel, mais par rapport à lui la culture d'oc n'est plus que marginale.

Après 1657 la conversion de Conti sacrifiera cette vie intellectuelle. Le moralisme se répandra sur tout le pays, vraiment provincialisé. C'est ce Languedoc que Racine connaît à Uzès. Il n'en conserve pas moins son originalité d'ensemble : usage de l'occitan oral dans toutes les classes de la société, politesse des mœurs populaires qui étonne le Parisien, sentiment d'identité historique qui fait dire - aller en France - pour . aller à Paris

LE STYLE HUMAIN DU SIECLE

Ainsi voit-on s'exprimer dans la première moitié du siècle un certain idéal noble, guerrier, chevaleresque, un idéal de pureté orgueilleuse que Guillaume Ader présente comme « gascon •, au moment où on le sent constitué. Et il ne fait pas de doute qu'à la version cornélienne de cet idéal corresponde une version méridionale, incarnée avec beaucoup de panache par Montmorency et par les combattants de la Fronde.

Mais cet idéal conquiert agressivement Paris avec les soldats de Henri IV. En même temps que Malherbe, revenu de Provence, entreprend de = dégasconner la ' Cour . et s'appuie sur le parler authentiquement français des parisiens du peuple (les = Crocheteurs du Port au Foin =), les Français du Nord commencent à s'irriter de la présence des Méridionaux, de leur jactance, de leur rudesse, de leur orgueil. Le = gascon = succède au matamos castillan comme personnage grotesque. Le protestant d'oïl Agrippa d'Aubigné, qui a fait la guerre parmi les soldats gascons, donne de l'affrontement ethnique une image d'archétype avec les Aventures du Baron de Faeneste (1617-1620). Il met en scène un gascon de noblesse douteuse, très grossier, insupportable de vantardise et pleutre. Il l'oppose à l'homme d'oïl, plein de sagesse, comme on oppose = le paraître ^v à . l'être

Du même coup il rend ridicule le langage des gens du Sud. La plaisanterie parisienne va désormais se développer aux dépens de l'occitanité. Fruit du croisement des littératures, il peut même arriver (chez Godolin, dans le théâtre de Béziers) que la production occitane fasse une place au gascon comique.

Vers 1660 un moment de la mentalité occitane est ainsi achevé.

CONFIRMATION DU REGNE DU FRANÇAIS ET FRONT LINGUISTIQUE

Ce moment présente, plus encore que le précédent, la coexistence de ces progressions contradictoires que sont l'envahissement culturel du français et le développement d'une littérature autochtone.

Malherbe donc mène l'attaque à Paris contre l'invasion de la langue du Sud, qu'il appelle = pays d'Adiousias =, et à l'intérieur du français lutte contre le régionalisme, surtout contre les occitanismes. Il est mis fin vers cette époque à une doctrine de la langue française ouverte à ses propres dialectes et aux occitans qu'avaient professée Peletier du Mans, Henri Estienne et de nombreux autres, dont Montaigne. Un avignonnais arrivé à Paris immédiatement après Malherbe,

C'est alors qu'en Occitanie même ce souci de pureté de la langue du royaume se répand et se consolide. On le trouve dans les milieux intellectuels les plus actifs, à Riom qui est vraiment désoccitanisé, à Marseille autour de Du Vair, à Toulouse autour du Collège de Rhétorique, et plus tard naturellement auprès de Conti, qui n'a rien d'un homme du lieu, mais déjà auparavant auprès de Montmorency. On voit ainsi le pays d'oc fournir la littérature française de noms importants. Un grand poète écrit à Aix, Jean de la Cépède ; il est conseiller au Parlement au début du siècle. Après de lui César de Nostredame se consacre à l'épopée, avec quelques autres provençaux. On suit la francisation d'Honoré Meynier, qui n'écrira plus en oc après son *Bouquet* bigarré (1608).

Toulouse a un poète très en vue en la personne de Mainard, disciple de Malherbe. L'occitan Théophile de Viau, mêlé à l'essentiel de la vie du pays, n'a jamais écrit en oc. C'est en français qu'il donne en 1617 son chef-d'œuvre théâtral, *Pyrame et Thisbé*.

Le conflit oc-français du XVI^e siècle prend dans ces conditions un aspect plus dramatique. Les écrivains des deux expressions continuent à se côtoyer en amitié, mais le ton polémique apparaît parfois ; on évalue des rapports de forces ; du côté des Occitans les forces sont des oeuvres nouvelles.

A Toulouse avant 1610 un jeune gascon, Bertrand Larade, essaie d'imposer sa langue au concours de mai. Il n'y parvient pas. Son oeuvre tourne court, qui comportait une défense vigoureuse du gascon face à l'intrusion du français. Cette défense, Godolin la reprendra, une fois qu'il aura en français rendu comme jadis Garros, ses devoirs à Clémence Isaure. Sur la base du toulousain, du mondin, il entamera une très haute carrière, ne faiblissant pas malgré l'exemple de Mainard et les sollicitations de la Cour, fidèle à sa langue et à sa cité. Sa célébrité et son rang social feront que les fêtes annuelles, sinon les concours, laisseront une place à l'occitan. Cette constance sera récompensée après sa mort (1649). Grégoire de Barutel est couronné pour sa poésie occitane en 1651. Les trois imprimeurs Pech, Boude et Colomiers soutiennent cette production floralesque. Mais à cette date les beaux esprits de Toulouse ont trouvé un autre lieu de rassemblement : fuyant le Consistoire, ils se réunissent depuis 1640 à l'Académie libre des Lanternistes.

Il y a un front linguistique - sinueux et qui se durcit par moment. Lorsqu'en 1633 Schomberg entre à Montpellier, Despuech lui propose un spectacle renouvelé de du Bartas : une défense du pays et de sa langue dans un nouveau dialogue des Nymphes. L'expression littéraire d'oc reste un phénomène de conscience lucide.

Il faut ajouter l'aide que l'Église catholique apporte à cette conscience en revenant pour sa propagande populaire à l'emploi de l'occitan, en produisant une littérature occitane particulière. L'éloquence religieuse occitane se développe. Et Godeau, le familier de Rambouillet, le - nain de Julie •, à Grasse où il est évêque, prêche en provençal.

ERUDITION OCCITANE,

HAUTE CULTURE MODERNE, PIETISME

Si la conscience d'oc est difficile à cerner dans les événements politiques et militaires où les poussées de l'autonomisme croisent les motifs religieux, les intérêts des classes sociales et les intrigues cour-tisanes, il n'en est pas de même chez les intellectuels. La littérature d'oc de cette époque est complétée par un mouvement érudit qui, recherchant les = antiquités de la Province

Parlement, achète à César de Nostredame le manuscrit de son oncle. Il dresse l'inventaire du fonds occitan du château de Sault. Il conçoit le projet d'éditer les troubadours, fait recopier leurs oeuvres en Italie. Sa bibliothèque s'enrichit. Malheureusement il meurt en 1637 sans avoir réalisé son projet.

Auprès de lui des historiens provençaux sont au travail Chasteuil-Galaup, Haitze. Mais Toulouse a alors un grand historien en la personne de Guillaume Catel, conseiller au Parlement (1560-1626) qui soumet la tradition pseudo-historique à une critique sévère et qui affirme que « les mensonges font perdre les vraies marques d'une antiquité vénérable, comme le fard au lieu d'embellir un visage en efface bien souvent les plus beaux traits ». Catel s'intéressait lui-même aux troubadours : il possédait le chansonnier qui avait appartenu à Henri d'Albret.

Cette exigence de rigueur scientifique, qui profite à la conscience historique est un des traits marquants de cette nouvelle période. Dans les familles parlementaires, un idéal de haute culture est maintenant bien installé ; il porte ses fruits. L'Auvergne donnera Blaise Pascal et la Gascogne toulousaine Pierre de Fermat.

L'animation intellectuelle est d'autant plus grande que le débat religieux gagne en profondeur. La renaissance catholique du début du siècle trouve en plusieurs régions d'Occitanie un terrain favorable. En Limousin les Jésuites se font les auxiliaires des évêques et prennent en mains l'enseignement à qui ils donnent une allure moderne. En Provence, en Auvergne, les ordres conventuels se multiplient. Ils atteignent un degré de concentration inouï à Toulouse. La piété catholique prend dès le début du siècle un tour nouveau : elle est plus ardente, s'accompagne d'un débordement de charité où les femmes jouent un grand rôle. Vincent de Paul n'y est pas étranger, ce gascon landais qui séjourne à Toulouse entre 1598 et 1601, qui devient en Provence aumônier des galères. Un autre grand moment est celui de Charles de Montchal, évêque de Toulouse de 1628 à 1651. S'y joint Gabriel de Ciron, l'Intendant des affaires du bon Dieu • C'est précisément le moment de la floraison d'une expression religieuse occitane.

Cet approfondissement de la foi s'accompagne des progrès de la Compagnie du Saint-Sacrement qui, vers 1640, s'est insinuée dans toute la haute société occitane. Mais le jansénisme progresse en même temps, protégé par la hiérarchie toulousaine. Ainsi le protestantisme occitan, phénomène toujours dense et populaire, se double d'un catholicisme sombre et exigeant.

En face le libertinage. Les libertins sont présents partout dans les cercles intellectuels. Les Occitans sont toujours en liaison avec Padoue, tel Peiresc. Le grand épicurien du XVII^e siècle, Gassendi (1592-1635) est un provençal alpin. A Toulouse, un esprit hardi, le napolitain Lucile Vanini, a laissé le souvenir d'un athéisme qui résiste aux supplices. Il fut jugé et exécuté en 1619. Adrien de Monluc était son ami.

Ce climat passionné donne toute leur force aux oeuvres qui y furent conçues et qui en abritent les vifs contrastes, de la religiosité de Godolin vieillissant à l'indifférence libertine de Despuech.

RICHESSSE ET ACTUALITE ARTISTIQUE

La vie artistique n'est pas moindre que la vie religieuse et philosophique. C'est la seconde période de l'art baroque occitan. Si l'architecture ne renouvelle pas ses inventions foisonnantes du siècle précédent, il y a cependant des oeuvres de grande beauté, comme la cour Henri IV du

met à part l'extraordinaire réalisme des artistes de Saint-Sernin. Le grand centre de Toulouse donne alors une école de peinture inattendue. Hilaire Pader apporte de Rome un classicisme que brise son tempérament tumultueux. Vers 1640 l'augustin Ambroise Frédeau introduit l'art espagnol. Bientôt le caravagisme inspirera sa violence à Nicolas Tournier. Ces artistes ne sont pas tous occitans, mais ils font de l'Occitanie qui les accueille un creuset d'influences européennes.

Cette même perméabilité aux influences explique l'avance, parfois, de la littérature occitane sur la française. Les modèles de la *Commedia dell'arte* insufflent une vie nouvelle au théâtre provençal et au théâtre de Béziers. La burlesque apparaît chez Godolin dès avant 1621. Il fructifie au point que Jean de Valès publie son *Énéide* burlesque en 1648, l'année même du *Virgile* travesti de Scarron.

Sans rien de provincial alors, — au sens restrictif et moderne du terme —, l'Occitanie participe par ses auteurs • l'actualité littéraire française. A Béziers on trouve le sujet de l'illusion comique de Corneille dans la *Fausse Magie découverte* (1635), et les thèmes de la pastorale dans la grande époque de Racan et de Mairet. Béziers fait évoluer la pastorale vers le réalisme social en 1647 et 1650, en même temps que Paris, et Cortète de Prades écrit un théâtre strictement de mode, encore que très inventif. Despuech-Sage se mêle à la poésie satyrique et pousse une charge contre la préciosité des bergeries.

Ce pays où les Parisiens commencent à placer le ridicule dès 1600 environ, est jusqu'en 1660 une région de grande vie intellectuelle, qui conserve toutes ses chances, dont la plus grande est une littérature occitane généreuse qui tend à occuper maintenant tout son domaine. Cependant, signe que la centralisation intellectuelle française a commencé, les meilleurs esprits vont vivre à Paris. Ils n'y perdent pas tous le souvenir de leurs origines, Adrien de Monluc, petit-fils du maréchal aimait en prison se faire lire les oeuvres de Godolin. Mais l'Occitanie est menacée d'un vide intellectuel qui grandira brutalement après 1660.

VERS UNE MUTATION ECONOMIQUE

Le pays a beaucoup souffert, finalement, des guerres de Religion et les nouveaux désordres compromettront ses relevailles. Mais à travers bien des difficultés, de nouvelles ressources apparaissent. La vigne se répand en bas Languedoc et Béziers à partir de 1600 remplace le commerce traditionnel du blé par celui du vin. Autour de 1635, c'est l'invasion du millet, qui va servir de nourriture au paysan aquitain. En Provence le Hollandais Van Ens conduit à bien de 1642 à 1649 le dessèchement des marais d'Arles et de Tarascon.

Ces transformations annoncent une économie future. Pour l'instant, elles ne changent rien d'important à la disette chronique en monde rural, aggravée par la repopulation. De là cette situation sociale explosive qui culmine en 1632 et en 1645.

Entre 1600 et 1660 la vie occitane est vraiment, à tous égards, dramatique.

La vie provinciale

(1660-1789)

CENTRALISATION MONARCHIQUE ET GUERRES CIVILES

L'Occitanie, de la Fronde à la Révolution française, paraît n'avoir vécu que de la vie nationale, si

sur cette longue période cette unité soit jamais remise en question. Mais elle sert de cadre à deux types d'oppositions : celle du pouvoir central et des pouvoirs parlementaires ; celle des populations provinciales malheureuses et des impératifs d'une grande politique royale, financièrement écrasante. La réalité occitane apparaît dans ce double conflit. Elle s'exprime aussi dans le conflit religieux, qui prendra autour de 1700 des allures de guerre civile.

Ajoutant aux événements politiques les événements administratifs et un tableau de la situation économique, on reconstitue ainsi ce que fut la vie des Occitans dans cette période finale de l'Ancien Régime :

1. — La minorité de Louis XIV est marquée par la guerre civile, comme celle de son père. La Fronde parlementaire et la Fronde des princes se développent en terre d'oc. A la tête du mouvement d'avril 1648 à octobre 1649 sont la ville et le Parlement de Bordeaux. A la fin de 1651 Condé est à la tête de la Guienne révoltée, où les opérations militaires se déroulent pendant trois années. Bordeaux ne se soumet que dans l'été 1653 et Périgueux à l'automne.

En Provence, les années 1649-1650 sont confuses : Mazarin sou-tient le Parlement contre le comte d'Alais, le gouverneur et son ennemi. En 1651 la lutte est violente entre les Sabreurs, du parti des Princes, et les Ganivets ⁽¹⁾, royalistes et en partie parlementaires. Mar-seille, sous la direction de Niozelles, renouvelle la sécession du temps de Casaulx. Le 2 mars 1660, Louis XIV entre dans la ville par une brèche faite aux remparts et supprime le consulat.

(1) canifs.

Un peu partout la noblesse s'était soulevée. La répression est sévère. Le symbole en est les *Grands Jours* d'Auvergne, session spéciale de justice qui d'octobre 1665 à janvier 1666 châtie à Clermont les coupables d'exactions : • les Auvergnats n'ont jamais si bien connu qu'ils ont un roi écrit leur Président à Colbert.

Les débuts du règne personnel de Louis XIV coïncident avec une crise économique grave. Le monde de la terre, c'est-à-dire à la fois la petite noblesse et la paysannerie, est dans le marasme. Les prix des céréales sont bas. La crise de mortalité de 1648-1651, les désordres de la Fronde ont affecté la vie campagnarde. Une nouvelle crise se produit en 1660-1662. Les terres les moins fertiles sont abandonnées. C'est la récession, qui a des aspects de misère et de famine. Situation favorable à la révolte provinciale. Colbert en 1663 la suscite en Gascogne, en introduisant la gabelle. Il oblige les gens des Landes à s'approvisionner au grenier à sel de Dax. La = guerre du sel r est menée du côté du pouvoir par l'Intendant de Guienne, Claude Pellet, cousin de Colbert par alliance, haut commis de l'État, homme du Nord ; du côté des Gascons par un gentilhomme pauvre, Bernard d'Audijos, assisté de ses • invisibles =, soutenu par les populations rurales et une partie de la bourgeoisie urbaine. Elle est très dure : les dragons occupent le pays, mais Bernard d'Audijos leur échappe toujours. Il revient d'Espagne en 1678 et Louis XIV doit l'absoudre.

3. — Ce moment, 1675, voit le sommet du conflit. La mise au pas des Parlements par les lettres patentes de 1673 aboutit à l'éveil des parlementaires bordelais. La misère est grande dans toutes les campagnes du Royaume. La révolte est générale en Bretagne (révolte du papier timbré ou des - Bonnets Rouges =). Mais elle touche toute l'Aquitaine. La majeure partie de l'armée

Depuis des années, la répression est organisée contre les Protestants, privés de leurs droits civiques depuis 1664. Dans les régions où les Réformés tenaient en mains une partie de l'économie, cette exclusion des charges (et même des corporations) a des effets très graves. Le bas Languedoc commence, dès 1669, à perdre des populations, qui émigrent vers l'Europe du Nord. En 1685 le nouvel Intendant du Languedoc, Basville, fort de la Révocation de l'Édit de Nantes, lance les dragonnades contre les Protestants. La terreur règne dans les Cévennes. L'émigration franchit une nouvelle étape.

4. — Le règne du Roi Soleil s'assombrit encore, à la fin du siècle : échecs militaires et perte de prestige, renforcement de la fiscalité, mauvaises récoltes et famines de 1693-1694 et 1698. C'est alors que le protestantisme devient l'asile à la fois du sentiment populaire et de la résistance au Pouvoir. La guerre des Camisards est le fait de populations qui ont une longue habitude des atrocités de la troupe et du . maquis Elle est menée par des jeunes gens intransigeants, qui ont vu souvent l'apostasie de leurs parents terrifiés en 1685, par des hommes du peuple, l'émigration ayant largement écrémé la Réforme de sa bourgeoisie. Elle est mystique, animée par des prophètes populaires, et cruelle : le temps de la résistance passive est révolu. Elle a ses grands moments d'enthousiasme : lorsque le maréchal de Broglie est battu en 1703 au mas de Bane par Cavalier. Elle a ses aspects internationaux : elle est contemporaine de la révolte catalane contre le pouvoir castillan, lui-même soutenu par l'armée française ; et les Camisards, ne voyant plus dans la France qu'une . ennemie s'abouchent avec l'Angleterre. On décide alors la destruction totale des villages cévenols et le transfert des populations.

La guerre se termine vers 1710, par l'effet de ces cruautés, par quelques douceurs politiques aussi, par les dissensions des chefs camisards. Elle n'a que peu affecté les bourgeoisies protestantes urbaines, qui ont désavoué la révolte populaire et ont laissé passer l'orage, dans la mesure où elles ne se sont pas exilées.

POUVOIR ROYAL

ET MISE EN VALEUR DE L'OCCITANIE

1. — La conjonction du centralisme et de la tyrannie catholique expliquent une opposition populaire au Roi, qui culmine en Béarn. En 1692, les États finissent, sous la pression de l'Intendant, par élever à Louis XIV une statue à Pau ; mais ils font écrire sur le socle : *Ací qu'ei l'arrèhilh de noste gran Enric* (!).

Cependant, à certains égards, le règne apporte des modifications heureuses et prépare des structures économiques qui se trouveront plus tard profitables. Ce sont des initiatives du pouvoir central. Le creusement du canal du Midi est décidé par l'accord donné par Colbert à Paul Riquet, fermier des gabelles. Il est entrepris contre l'avis réactionnaire des États (1666). Ce travail coûte quatorze millions, dont sept fournis par le roi, cinq par la Province, deux par Riquet (qui y épuisa sa vie et ses ressources). Il se complète par la construction du port de Sète, où les premiers navires génois viennent charger du vin en 1671.

En Provence, la royauté entreprend pour Marseille une nouvelle promotion. Dès 1666 y est aménagé le Parc de l'Arsenal des galères, développé en 1686. Les remparts sont démolis, la ville agrandie suivant un beau plan d'urbanisme. Vauban fait, après 1680, de Toulon un grand port et

une belle ville. La prospérité est liée là aussi aux galères, et la guerre des Camisards lui fournira le malheureux personnel dont elle a besoin.

Par contre Bordeaux ne se relève pas de la crise de trafic qui date de la Fronde, que confirment les hostilités avec les Anglais. De façon générale le règne de Louis XIV déplace le pôle de l'économie occitane vers la Méditerranée, Colbert favorise l'industrie subcévenole de la draperie : de vastes fabriques sont construites, dont la plus belle est à Villeneuve, près de Clermont-l'Hérault.

(1) voici le petit-fils de notre grand Henri.

2. — Le XVIII^e siècle sera la grande époque de l'Occitanie. Le pays dans son ensemble profite d'une reprise des affaires qui est européenne, et qui a des aspects français particuliers, par l'effet d'une paix sociale enfin réalisée.

Dès 1720 le passage du capitalisme français à un type expansionniste plus moderne (dont le signe = malheureux = est l'affaire Law) fournit à la classe bourgeoise une occasion importante. Le commerce avec les Antilles (esclaves, sucre) soudain ouvre à Bordeaux une ère nouvelle de prospérité. En 1726 la livre est stabilisée, et il n'y aura plus de mutation monétaire jusqu'en 1789. L'afflux de l'or brésilien (dont les premiers effets se font sentir dès 1680 en Méditerranée, favorisant le commerce levantin des Marseillais) augmente le volume des affaires.

Dans ces conditions l'intervention étatique est moins nécessaire. C'est l'âge d'or de la libre entreprise, dont profitent les bourgeoisies bordelaise, montpelliéraine, nîmoise, marseillaise, qu'elles soient protestantes ou catholiques.

Surtout, les campagnes semblent sortir de leur misère. Les quelques crises du règne de Louis XV n'entraîneront pas de famines catastrophiques. La longévité s'accroît même dans les pays montagnards les plus pauvres. Si le domaine suburbain s'étend, entérinant une aliénation des sols au profit d'une bourgeoisie rapace, si cette bourgeoisie bâtit une agriculture de rapport dans les plaines (le port de Sète est à l'origine du vignoble bas languedocien), le petit paysan polyculteur vit mieux qu'avant. Dans les Cévennes, dans les Alpes du Sud, dans toute la zone méditerranéenne, les cultures patientes en terrasses remontent les pentes : les châtaigneraies, les oliveraies modifient le paysage. Les plantations de mûriers se développent. Entre 1750 et 1770, une véritable « révolution » a réussi, qui fait de beaucoup de régions occitanes des modèles de prospérité pour l'Europe.

L'industrialisation épaula ce mouvement : en Languedoc la production drapière double entre 1744 et 1763. Nîmes modernise sa production de cotonnades et de soieries. Derrière elle, les Cévennes se peuplent de filatures. Les fabriques absorbent sur place les excédents de main-d'œuvre agricole. Les bassins miniers s'organisent, à Alès, à Carmaux, où les verreries conquièrent le marché européen. Le Languedoc spécialement, vers 1770, est devenu une des régions les plus modernes d'Europe, les plus peuplées et les plus prospères, relié par de nouveaux réseaux de commerce avec les pays d'économie nouvelle, l'Angleterre, l'Allemagne.

3. — Il ne fait pas de doute que les Intendants se soient associés à ce mouvement et l'aient puissamment favorisé. Au XVIII^e siècle le Pouvoir central, grâce à eux, n'est plus l'ennemi

physiocratique après 1750, ont à leur compte de grandes réalisations. A Bordeaux, Dupré de Saint-Maur, de 1776 à 1785 assainit les Landes, améliore la navigation fluviale, spécialise l'Agenais dans la culture du tabac. A Montauban, Lescalopier, de 1744 à 1765, trace des routes, ouvre des filatures pour les draps, les toiles et la soie. De Gourgues (1761-1773) encourage la culture de la garance, introduit la pomme de terre, ouvre des faïenceries. En Auvergne, de 1758 à 1767, Ballainvilliers transforme volontairement l'économie du pays, achève la mise en valeur de la Limagne, modernise la production des fromages. Montyon (1768-1773) continua ce travail. Il créa, pour résorber le chômage, des ateliers de charité, ouverts aux femmes et aux enfants comme aux hommes. Cette même idée apparaît en Limousin sous le gouvernement de Turgot (1761-1774), qui a de nombreux autres aspects positifs : perception plus équitable des impôts, suppression de la corvée, installation d'une école vétérinaire, introduction du mouton mérinos, prospection des ressources minières, ouverture de manufactures textiles, etc.

Le pays de 1770, désenclavé par des routes nouvelles, semble donc désormais se tourner vers le pouvoir central avec confiance, s'ouvrir en somme à un esprit national français. Le conflit, cependant n'est pas aboli entre ce pouvoir et les pouvoirs provinciaux. S'il y a des cas nombreux de collaboration des Intendants et des États ou Parlements, il y a aussi une hostilité larvée. Lorsque les Ministres sont faibles, l'autorité des Intendants diminue et les Parlements les battent en brèche. C'est ce qui arriva surtout sous Choiseul et Louis XVI. Alors trouvèrent à s'exprimer les idées mûries depuis le début du siècle d'autonomie locale aux mains des élites provinciales : c'est là l'idéal, à l'anglaise, propre au parlementaire bordelais Montesquieu. Sous Necker, la Royauté essaya de réaliser un timide fédéralisme, en instituant en 1778 des Assemblées *provinciales* à pouvoir consultatif et administratif. Cet essai fut repris en 1787.

Mais ces modernisations se heurtaient aux vieilles instances et aux nantis de la province. Dans la crise finale de l'Ancien Régime, le despotisme éclairé échoue. Les États-Généraux vont avoir à repenser la « nation française », au nom des = nations provinciales . alors moribondes.

VIE ARTISTIQUE ET INTELLECTUELLE; LA FRANCISATION

Les XVII^e et les XVIII^e siècles ont en pays d'oc relancé la vie urbaine. Le grand art de cette période est l'architecture. Les fortunes parlementaires continuent à soutenir la construction d'hôtels somptueux, et l'art toulousain de la demeure se confirme en s'adaptant à de nouveaux goûts, en éteignant la fantaisie baroque. Il en est de même à Aix, à Montpellier. Mais voici que l'urbanisme envisage le plan des villes.

Cela commence avec Colbert : ses transformations utilitaires ont toujours un caractère de beauté. A Marseille, on ajoute un quartier bien tracé, parcouru par l'avenue appelée Canebière parce qu'elle traverse un ancien terrain à chanvre. Les bâtiments des galères présentent une harmonieuse régularité. Le XVIII^e siècle va renouveler l'entreprise. Les Intendants sont de très grands bâtisseurs. On voit ainsi achevé en 1775 à Montpellier l'ensemble du Peyrou. A Nîmes en 1744, Maréchal dessine les jardins de La Fontaine. De 1750 à 1760 toute une partie de Toulouse est reconstruite : Place Royale, quais et boulevards. Turgot modernise Limoges. Ballainvilliers abat les remparts de Clermont et construit la Halle aux blés. Boucher (1720-1743), puis Tourny (1743-1747) font de Bordeaux une ville neuve, régulière et somptueuse. La campagne de construction,

qui y occupe la majeure partie du siècle est couronnée par l'édification du grand théâtre de 1773 à 1778, chef-d'œuvre de l'art classique français.

Car tout est à la française : boulevards, allées, jardins, places, maisons. Les modèles parisiens et versaillais règnent. L'Occitanie n'apparaît plus que par l'usage du matériau régional ou l'inclinaison méditerranéenne des toits. Les habitants des provinces apprennent à vivre selon les normes du grand siècle français. Partout où l'on ouvre une belle place, elle est « Place royale ». Le Peyrou de Montpellier est un hymne de pierre à la grandeur du Roi Soleil.

En même temps que s'élèvent ces villes, la situation de la vie intellectuelle se transforme beaucoup. Un fait nouveau : le progrès d'une instruction élémentaire en milieu populaire, et même rural. C'est le fait des régents. Ils se multiplient après 1580 dans les régions plus ouvertes du bas Languedoc. En conséquence, le long du XVIII^e siècle augmente le nombre des personnes sachant lire et écrire. Bien sûr, ce progrès est inégal géographiquement, il n'intéresse que les hommes, et culminera dans les zones les plus favorisées autour de 50 % de la population masculine en 1789. Mais c'est une mutation : il n'y en aura pas d'autre aussi importante avant la seconde partie du XIX^e siècle et l'instruction obligatoire. A noter que la scolarisation est favorisée en pays protestant : par la diffusion de la lecture de la Bible, par la campagne de conversion de l'Église catholique.

A cette éducation de base, très archaïque dans ses méthodes, s'ajoute maintenant un enseignement moderne que recherche la bourgeoisie. Il s'agit d'abord de l'enseignement des Jésuites, ouvert aux garçons, pendant que les filles continuent à être éduquées par les religieuses. Leurs établissements sont nombreux et bien fréquentés jusque vers 1750. Expulsés en 1764, ils sont remplacés par des professeurs laïcs, et ainsi prennent naissance les Collèges Royaux, dont celui de Toulouse aura jusqu'à 1.500 élèves. D'autres ordres ont leur politique de l'enseignement, très éclairée.

Le contenu de cet enseignement est nouveau : les humanités classiques commencent à céder un peu de place aux sciences. La pédagogie se transforme. Une des tentatives pédagogiques les plus en vue dans le royaume est celle de Sorèze, où le Collège des Bénédictins de Saint-Maur, transformé en École^a militaire = a des sections sans grec ni latin, s'intéresse aux langues vivantes, aux mathématiques, à l'éducation physique.

Ainsi se forme une élite provinciale très moderniste, nullement en retard sur l'évolution parisienne des esprits. Elle peuple les Académies : à Aix, à Clermont, à Bordeaux, à Montauban, à Nîmes, etc., où l'on tente des expériences scientifiques, où l'on a un goût de plus en plus sûr en littérature. L'esprit de l'Encyclopédie y règne au XVIII^e siècle : les Encyclopédistes aquitains et languedociens sont en correspondance avec toute l'Europe des lumières, cosmopolites enracinés, très au fait de l'actualité et pourtant attachés à leur pays, base de leur fortune, cadre de leur studieuse oisiveté.

Tout cet appareil intellectuel, scolaire et académique, est naturellement français dans la mesure où il est moderne. Les Académies locales ont toutes nommément pour tâche de répandre le meilleur langage, en luttant contre les idiomes provinciaux, sentis comme barbares. La langue d'oc n'intervient jamais dans les collèges et aucun régent ne pense à enseigner les rudiments dans le langage du pays. Les régions protestantes sont ainsi les plus francisées intellectuellement.

La politique linguistique du catholicisme est plus complexe. Il y a eu au XVII^e siècle, à la suite du Concile de Trente, un effort d'évangélisation du peuple en occitan, pour des raisons pratiques : Godeau, évêque de Vence et écrivain français précieux, avait recommandé d'user du provençal en chaire : Montchal, archevêque de Toulouse, Caulet, évêque de Pamiers, font imprimer des textes occitans pour soutenir la vie religieuse. Mais cet effort d'adaptation de l'Église à la réalité linguistique semble faiblir au XVIII^e siècle.

Ainsi on peut dire qu'à la veille de la Révolution la vie intellectuelle au sud du Royaume est totalement francisée : la langue de Paris a été imposée aux consciences avec une rigueur sans défaut.

PLACE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET DE LA LITTÉRATURE OCCITANE

Cette francisation apparaît comme un combat à Toulouse spécialement. Au Collège de Rhétorique, la gloire posthume de Godolin était telle qu'elle fait céder le barrage réglementaire du concours qui interdisait l'occitan. Ainsi Grégoire de Barutel est couronné en 1651 pour une oeuvre en oc, et de nombreux auteurs, s'ils ne sont pas couronnés, sont invités à lire leurs poésies occitanes lors des fêtes de mai. Il se crée une poésie floralesque occitane, soutenue par les imprimeurs. Mais cette poussée est dans le cadre d'une institution vieillie. Les « bons esprits » modernes ont commencé à se rassembler dans les *Conférences académiques* (les « Lanternistes »). En 1692 leur secrétaire perpétuel attaque le Collège de Rhétorique en demandant l'établissement d'une Académie de belles-lettres dans la ville de Toulouse. En 1694 Louis XIV transforma le Collège en Académie des Jeux *Floraux*, sur la demande d'un Lanterniste devenu Maître ès-Jeux. Le concours fut rénové, et désormais il ne se déroulera plus qu'en français. Quant aux Lanternistes, ils furent transformés en 1729 en une « Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres ».

La littérature française avait eu depuis le XVII^e siècle non seulement une solide implantation en Occitanie, mais encore de grands noms. Désormais, elle y régnera. Mais cette littérature est devenue celle du Roi, littérature courtesane incapable de donner une image directe des conflits qui agitent le Royaume, et naturellement étrangère à toute revendication provinciale. Les Occitans qui écrivent sont intégrés à une littérature parisienne et versaillaise. On assiste à une floraison assez extraordinaire en Aquitaine qui au XVIII^e siècle apporte aux lettres françaises Montesquieu, Lefranc de Pompignan, La Mothe-Fénelon, La Calprenède, etc. Cette intégration ne va pas sans distorsions. L'aliénation occitane entraîne à des surestimations. La plus célèbre est celle de Rivarol, occitan de Bagnols, petit-fils d'un génois, qui publie en 1784 son *Discours sur l'universalité de la langue française*. Il entérine l'unification du royaume par la liquidation de l'occitan : « La France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *Picard* et le Provençal. Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poèmes du temps. Du côté du midi florissaient les *Troubadours*, et du côté du nord les *Trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues... Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put

C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominant aujourd'hui dans la langue française a.

La littérature d'oc est donc condamnée à demeurer marginale d'un mouvement qui dévore toujours plus son domaine. Elle subsiste, fidèle à ses modèles, Bellaud en Provence, Godolin un peu partout, mais en s'étiolant : si son public progresse, comme en fait foi l'activité des imprimeurs (en particulier, après la Révocation de l'Édit de Nantes, des éditeurs de Hollande), cette augmentation est liée à l'accroissement général du nombre des personnes qui lisent. On ne trouvera plus d'explosion créatrice comme autour de Godolin. Mais des écrivains tendent à interpréter en genres leur marginalisme culturel. Prédominance du burlesque : ces hommes de culture officielle, éduqués en français, se penchent sur la langue du peuple pour y trouver la vigueur expressive qui manque aux lettres de Paris. Il peut leur arriver, dans une intention pédagogique, de *traduire* les oeuvres françaises pour les amener jusqu'aux illettrés. De façon générale, ils pourrissent l'occitan de gallicismes pour lui donner une élégance à la française.

Mais, à l'intérieur même de la francisation, une chance nouvelle naissait pour la conscience occitane. La tradition des travaux d'érudition historique du début du XVII^e siècle va jusqu'au XVIII^e, et les Académies lui font place. L'esprit des lumières est attiré par la Croisade albigeoise, que Voltaire et les Encyclopédistes n'ignorent pas et qu'ils stigmatisent. Dans des milieux encore étroits, au sein d'une vie sociale intolérante (cf. les affaires Calas et Sirven à Toulouse) et à travers une expression pleinement française, des « Méridionaux = commencent à concevoir une dignité perdue par leur pays. Un renfort va bientôt être apporté par la mode française et italienne. La connaissance des troubadours est renouvelée par la *Crusca provenzale* (1724) du catalan italianisé Antonio Bastero. En Provence Pierre de Gallaup-Chasteuil (1644-1727) s'efforce de tracer un destin littéraire occitan. Le président Joseph Thomassin de Mazaugues (1684-1743) va à Florence copier les manuscrits des troubadours. L'érudit Séguier en fait de même pour les *Vidas*. Lacurne de Sainte-Palaye (1697-1781) recueille plus de quatre mille pièces des troubadours. Procédant de cette recherche, l'abbé Millet publie les trois volumes de son Histoire littéraire des *troubadours* (1774). Paris met alors à la mode le Moyen-Age occitan, encore fort mal compris. L'« époque troubadour • s'ouvre dans les salons.

Cette recherche s'accompagne d'une recherche lexicologique sur les parlers vivants que dirige un moment Lacurne de Sainte-Palaye. La réflexion naît, d'un sort injuste fait à la langue, et à la surenchère sur la condamnation historique d'un Rivarol, s'oppose la protestation de l'abbé Joseph Séguier, la curiosité d'un abbé de Sauvages.(i, tr t >

Le terrain est préparé pour une Renaissance qui prend son élan, à ce moment-même, dans la personne d'un Fabre d'Olivet. La dé-cadence de la littérature d'oc n'aura guère occupé qu'un siècle.

La littérature occitane qui va de 1660 à 1789 renouvelle les aspects mêlés de décadence et de maintenance qui caractérisaient les XIV^e et XV^e siècles, avec une gravité nouvelle qui tient à la rigueur de la centralisation intellectuelle française et aux premiers effets de l'aliénation culturelle :

1. — Une fois achevée la poussée purement toulousaine de l'occitan à l'intérieur de la vieille institution floralesque, on ne trouve plus que des amateurs dispersés, encore qu'assez nombreux, de l'expression autochtone. Chaque poète (car il ne s'agit guère plus que de poésie) est le maillon

jamais démentie d'un public, nos écrivains ne font qu'utiliser des occasions littéraires. Ces occasions peuvent être importantes (autour du succès de l'Opéra de *Frontignan* ou de Despourrins se regroupe toute une « province » ; *Daphnis et Alcimaduro* est représenté devant la Cour) ; elles ne font pas une vie collective véritable.

2. — La vie intellectuelle, dans la mesure où elle n'a pas fui vers Paris, s'exprime en français dans tout le pays d'oc. La poésie d'oc est donc adossée, chez elle, à une grande aventure de l'esprit, qui la maintient marginale. Sociologiquement, elle est le fait d'intellectuels sortis du peuple, qui gardent avec le peuple des relations linguistiques solides, mais qui, formés à la langue française, sont dans la situation difficile de devoir apporter à leurs protecteurs un divertissement populaire, ou charmant ou déprécié. Pour l'immense majorité d'entre eux, ce sont des ecclésiastiques pauvres. Il leur arrive d'ex-primer pathétiquement leur situation de malaise et le malheur de leur langue, mais sans revendication. Ils ne mettent pas en question directement la royauté du français.

3. — Dans ces conditions, sont appelées à fructifier non les tendances conquérantes qui étaient apparues au début du XVII^e siècle, mais celles qui dessinent une littérature-réflexe, dont le domaine se définit dialectiquement selon l'avance de la littérature officielle. Une remarquable spécialisation des goûts occitans va jusqu'à la Révolution et la dépassera même. La littérature d'oc se contient dans la propagande religieuse catholique populaire, folklorisante et moralisatrice ; dans le burlesque ; dans la comédie de mœurs souvent grossière ; dans le Noël. Elle fuit le plus souvent les grands débats, et ne se place plus jamais à la pointe avancée d'une controverse. Le jansénisme, si profondément implanté en Occitanie, le protestantisme, l'encyclopédisme languedocien extraordinairement brillant ne s'expriment jamais en oc par l'écrit. Le fait même d'écrire en oc enferme l'auteur dans une résistance à la nouveauté : c'est de cette façon, encore réflexe, que s'explique l'œuvre de Fabre, polémique par exception. Cette distorsion entre l'usage de la langue du lieu et la vie intellectuelle en progrès est une des preuves les plus nettes du traumatisme imposé aux populations occitanes par l'apogée culturelle française.

4. — Cependant tout n'est pas négatif dans cette situation. Dans la mesure où le dynamisme occitan reste assez grand pour susciter un peu partout des écrivains, ceux-ci présentent des qualités, plus ou moins libérées, qu'on chercherait en vain chez leurs contemporains français : sentiment vrai de la nature, connaissance de la condition paysanne, truculence populaire.

Après 1730, un lent mouvement se fait, très intérieur. La curiosité scientifique pour les parlers d'oc, le premier retour aux troubadours sont précédés par une réactivation, en Provence, des thèmes patriotiques hérités de Nostredame. Et l'expression occitane prend du nerf sur ses divers registres. La voie est préparée à une renaissance qui, avec Fabre d'Olivet ou Rancher, sera vraiment fille du XVIII^e siècle.

Le dix-neuvième siècle occitan

L'OCCITANIE ET LA VIE FRANÇAISE

EN 1789 s'achève l'Ancien Régime et du même coup l'existence provinciale de l'Occitanie intégrée à la France par les conquêtes et les acquisitions successives des rois. L'intégration va franchir une nouvelle étape : le territoire français devient administrativement homo-gène ; les •

Le seul débat régional possible porte désormais sur une centralisation plus ou moins grande, une homogénéité plus ou moins parfaite. Il est indispensable de voir quels ont été successivement, tout au long des 125 années qui ont fait la France contemporaine, les éléments de ce débat et quel rôle y ont joué les gens d'oc. On mettra ainsi en lumière cette aliénation occitane qui nous est apparue fonctionnant déjà au XVIII^e siècle, mais à qui la France post-révolutionnaire va donner ses dimensions définitives.

1. — Le souci de l'autonomie provinciale apparaît encore dans les mois qui précèdent la convocation des États Généraux de 1789. Il est enregistré un peu partout dans les Cahiers de doléances. Les Languedociens entendent maintenir le Parlement de Toulouse et élargir ses prérogatives. En Limousin, on réclame le rétablissement des États provinciaux et le retour à l'unité historique de la province, alors ré-partie en plusieurs sénéchaussées. La Provence apparaît animée d'un patriotisme encore plus grand qui s'exprime par la voix de Mirabeau. Mais la départementalisation du territoire va rapidement rendre ce sentiment désuet. Les discussions que provoque ce découpage, et qui font apparaître les tensions internes des provinces, les chauvinismes locaux, les ambitions des villes, occupent très vite les consciences. Au début de l'année 1790 les départements sont mis en place, cependant que l'anniversaire du 14 juillet, cette année-là, est l'occasion de la Fête de la Fédération, qui met fin aux tendances centrifuges manifestées un peu partout. Le mot de Fédération est alors synonyme de rassemblement du corps national, et non de tempérament apporté à l'unité.

Désormais les Provinces ne seront plus que des références historiques. Les Français vivront dans un cadre départemental universellement accepté, au point qu'en 1859 Mistral datera *Mireille* de « Maillane, Bouches-du-Rhône ».

2. — Sur la base de ce découpage départemental, l'affrontement des Girondins et des Jacobins pose le problème des libertés locales. Cet affrontement traverse l'Occitanie. C'est alors que le fédéralisme prend le visage d'une résistance à l'évolution révolutionnaire. Dans le cadre même de la lutte contre les aristocrates, Bordeaux avait en 1790 pris des initiatives, conclu des pactes d'assistance avec Toulouse, Langon, Bergerac. A la Convention, les députés de la Gironde, dont Vergniaud, sont les défenseurs éloquents de ce sentiment de responsabilité régionale. Des troubles graves aboutissent à la révolte armée des Girondins, et à leur écrasement. A l'autre bout de l'Occitanie, entre Nîmes et le Dauphiné, l'insurrection fédéraliste a été encore plus grave. Elle a permis un moment de concevoir = une république fédérative qui s'étendrait de Lyon à Bordeaux ^à. Mais elle a été vaincue par les troupes de la Convention.

Parmi les Montagnards et les responsables de la Terreur, il y a aussi des Occitans. La pensée d'une unité nationale absolue est soutenue pendant toute la période révolutionnaire par le bigourdan Bertrand Barère de Vieuzac. Au sein du Comité de Salut Public, il y a un Auvergnat, Couthon. Sur place, les Montagnards ont des hommes énergiques, fanatiques de la Nation : les Toulousains Marc-Antoine Jullien et Lacombe, Dupuy, les Limousins Pierrous, Robertous, Lanot la Hyène, etc...

La Terreur a suspendu, aussitôt promulguée, la constitution de Robespierre, qui donnait du

responsables à tous les étages de la vie nationale. Dès lors, le centralisme révolutionnaire tend inéluctablement à être confondu avec la centralisation administrative, tendance d'Ancien Régime que la Révolution fait sienne. Le regain de nationalisme expansionniste qui apparaît avec les guerres de la République sanctionne cette évolution. La réaction thermidorienne est centraliste et nationaliste. Le Consulat et l'Empire parachèvent le mouvement. A ce moment naît la France moderne, qui rend illégitime et bientôt impossible toute nostalgie des libertés provinciales, et qu'anime en contre-partie une surestimation délirante de la culture française.

3. — Dans cette période révolutionnaire, plusieurs fragments encore détachés de l'ethnie occitane prennent place en France. En Béarn une minorité dynamique, conduite par Mouret, réussit en octobre 1789, contre l'avis des privilégiés, à obtenir le consensus populaire sur l'union avec la France. Les Fors et les États disparaurent. Dans le Comtat Venaissin, le débat fut très vif, et les cités prirent des options divergentes. La lutte fut sanglante entre - papistes et « patriotes ». Le 12 juin 1790 Avignon se réunit à la France ; le 18 août 1791, les représentants du Comtat, par 70 voix contre 19, se rangent à la même décision. La contestation avait pris l'aspect d'une guerre civile qui embarrassait fort l'Assemblée Constituante. Ainsi furent créés les départements des Basses-Pyrénées et du Vaucluse (celui-ci seulement en juin 1793, Avignon et le Comtat ayant d'abord été réunis aux Bouches-du-Rhône). Les Béarnais et les anciens sujets du Pape devaient très rapidement perdre le souvenir de leur autonomie et fournir des combattants à tous les camps de la vie française.

Nice et son Comté restèrent d'abord, avec la Savoie, incorporés au royaume de Piémont-Sardaigne. Le département du Var s'arrêtait sur le fleuve qui lui donnait son nom et qui formait une frontière d'États. Mais en 1792, les armées de la République franchissent le Var sur le chemin de l'Italie. Jusqu'en 1815 le pays niçois sera français. Le département des Alpes-Maritimes est créé et le département du Var (où le Var ne coule plus) recule. Les Niçois, qui subissaient par la maison de Savoie la pression de la culture française, entrent dans la Nation sans résistance. L'écrivain Rancher est un élève des écoles françaises.

Retourné au Piémont-Sardaigne en 1815, le Comté de Nice garde le sentiment de cette appartenance française. C'est par un vote massif de ses habitants qu'en 1860 il retournera à la France. A cette occasion Cavour fait pression sur le Parlement de Turin en soulignant l'occitanité de Nice. La France semblait avoir la vocation d'accueillir tous les Occitans.

4. — A partir de ces incorporations et des années révolutionnaires, il y aura certes beaucoup d'événements d'importance historique en Occitanie, mais on peut difficilement les dire occitans : ce sont des aspects particuliers des grandes crises qui agitent la France. Leur coloration spécifique vient de la structure de la société au sud de la Loire, et c'est de cette façon que nous les considérerons. La Restauration, la Monarchie de Juillet ne toucheront pas à la départementalisation et à la centralisation administrative, si commode aux pouvoirs successifs. Le moule unitaire de la vie française est acquis. Il ne sera mis en question que par des intellectuels parisiens ou provinciaux. De cette façon, il manquera toujours à la Renaissance occitane l'appui d'une conscience populaire d'autonomie, même crépusculaire. Les moments de chauvinisme unitariste maximal coïncideront avec le Second Empire et le règne de la bourgeoisie affairiste, avec la

A ces moments-là le centralisme et l'expansionnisme français seront soutenus par un nombre remarquable d'hommes politiques d'origine occitane.

LES MALHEURS ECONOMIQUES ET SOCIAUX DE L'OCCITANIE

1. — Les événements politiques de la Révolution française soulignent dans leur déroulement un peu partout la structure sociale occitane, telle que l'Ancien Régime l'avait établie, et où se mêlent les déterminations purement économiques et les déterminations religieuses qui renouvellent alors leur acuité.

La majeure partie du pays vit de façon archaïque, sur la base d'une paysannerie très pauvre et d'une noblesse d'épée ou de robe qui entend la maintenir dans sa clientèle. Très vite les nobles réformistes et physiocrates changent leurs vues, passent à la contre-révolution, émigrent ou organisent la résistance armée dans les régions de pénétration difficile. Le peuple paysan entre d'abord dans l'événement avec une violence qu'exaspère dans l'Occitanie du Nord la • grande peur =. En Limousin et en Périgord la jacquerie se développe, les châteaux flambent : en 1791 il faut une véritable expédition militaire pour réduire la Souterraine, dont s'est emparée une révolution populaire.

Mais partout où il existe une bourgeoisie d'affaires, à Bordeaux, à Animes, à Marseille, cette bourgeoisie prend le parti de la Révolution, de la Nation, de l'abolition des privilèges nobiliaires et de ceux du clergé. Elle organise à son service la garde nationale. A Nîmes, cette bourgeoisie est protestante, s'affirme comme telle en consolidant son pouvoir sur le prolétariat catholique des cebets (¹). Bordeaux et Nîmes jouent ainsi un rôle d'abord moteur, ensuite de frein dans la Révolution. Il ne fait pas de doute que cette bourgeoisie s'exprime par le girondinisme. Le protestantisme nîmois, qui joue un rôle très important dans cette période, se bat à droite, contre clergé et noblesse catholiques jusqu'en 1792, puis à gauche contre le prolétariat urbain et les paysans. Ainsi s'explique que l'Émigration ait pu disposer en Occitanie de troupes populaires à cause du retard idéologique des zones montagneuses catholiques, mais aussi du fait d'une résistance paysanne à la Révolution bourgeoise. Le Vivarais est considéré par elle, depuis Turin, comme une autre Vendée : le camp de Jalès, réuni en 1790, ne sera réduit qu'en 1792 par les troupes du Jacobin de Toulouse Dupuy.

Par contre, dans d'autres villes où la bourgeoisie libérale doit compter à la fois avec une aristocratie terrienne qui n'a pas désarmé et un peuple hostile, elle s'arrange avec les classes moyennes et les artisans qui soutiennent la Convention. Avignon française est montagnarde et Toulouse, en abandonnant les Girondins, empêche la jonction de leurs deux grandes places occitanes, Bordeaux et Nîmes.

2. — La société occitane est donc déchirée par la Révolution, et son déchirement antérieur pour des motifs religieux n'est pas aboli. Le souvenir des brutalités, des massacres vivra très longtemps. Très longtemps, jusque vers 1870, la vie au sud de la Loire devra tenir compte d'une masse rurale réactionnaire en majorité, d'une bourgeoisie libérale, d'une petite bourgeoisie et d'un milieu artisanal qui fait du jacobinisme une tradition. Le = Midi - est blanc, mais il a ses bleus, et ses ^R rouges =. Par ailleurs la prolétarianisation, qui était en cours dans les villes à l'aube du XIX^e siècle, va être arrêtée par les accidents économiques ou déplacée par la Révolution industrielle.

Le Consulat apporte une sorte de pacification sociale. L'Empire est bien accueilli. Cependant la saignée imposée par ses guerres à la population des campagnes suscite la résistance : l'Occitanie organise de véritables maquis de déserteurs. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle la Restauration s'installe. Les émigrés rentrent, n'admettant rien de l'évolution, reprenant leur puissance agraire là où ils l'avaient laissée. Deux bastions de pouvoir sont en place entre 1815 et 1848: le bastion noble, appuyé sur une fortune foncière immobilisée ; le bastion bourgeois (surtout protestant en bas Languedoc), appuyé d'abord sur l'industrie. De façon significative, l'Occitanie donne deux grands hommes politiques français : le comte de Villèle, maire de Toulouse, porte-parole de la noblesse terrienne, à la tête du gouvernement de 1822 à 1828 ; François Guizot, protestant nîmois, porte-parole d'une oligarchie, grand homme de la Monarchie de Juillet, qui gouverne la France de 1840 à 1848, et qui se révèle incapable de pré-voir l'explosion révolutionnaire du milieu du siècle.

3. — Cependant, dès les premières décennies de ce siècle, commence à se dessiner une crise grave qui va déstructurer l'Occitanie économiquement en détruisant les secteurs avancés de cette économie.

Le XVIII^e siècle finissant offrait, comme on l'a vu, des chances substantielles à l'ensemble du pays. L'esprit d'entreprise pouvait se développer. A Toulouse un Boyer-Fonfrède inaugure une grande industrie de cotonnades. L'Empire et le blocus continental favorisent le Languedoc : on essaie de nouvelles cultures industrielles pour pallier l'absence d'importations et l'on revient même au pastel. Mais cet effort ne dépassera pas 1815. Le haut Languedoc et l'Aquitaine ne parviennent pas à s'industrialiser.

Plus solide est l'ensemble sub-cévenol et sub-alpin. Il y a là une chaîne d'industries textiles (soie, coton, draperies) compétitive sur un plan européen. Signe de cette promotion : le réseau urbain. En 1789 Nîmes avait 40.000 habitants (autant que Toulouse), Montpellier 30.000, Marseille 100.000. Cette prospérité dure jusqu'à 1840. La foire de Beaucaire joue encore son rôle international. Mais en 1840, les importations ruinent l'industrie de la soie (morte à Nîmes en 1867). La draperie s'écroule un peu plus tard, par l'effet de la concurrence du Nord. Les industries textiles ne survivront plus jusqu'à la fin du siècle que dans les petites villes de la bordure montagnarde, encore prospères.

Devant la crise, la bourgeoisie occitane, rendue incapable par le centralisme français de concevoir l'intérêt régional, réagit fort mal. Ou bien elle continue le mouvement d'exportation des capitaux commencé au XVIII^e siècle, ou bien elle fossilise ces capitaux dans le vignoble languedocien. La plaine littorale, à partir de 1818, se transforme en usine à vin, ce qui accentue la prospérité générale, mais rend l'économie extrêmement fragile, du fait de la surproduction révélée d'emblée, qu'on combattra par des efforts de plus en plus désespérés d'exportation.

Dans ce même moment l'assise économique de l'Ouest craque. Elle était fondée sur le blé, production noble, qui assurait aux grands propriétaires des revenus solides, et sur le maïs, qui servait de nourriture aux métayers et aux ouvriers agricoles. Mais le pays, fossilisé dans ses traditions de culture non renouvelées, dans sa tradition sociale qui créait de multiples sous-classes

domiciliés à la ville alourdissait la machine. Une crise, typique des cycles agricoles anciens, se développe. Après 1819, dans un pays qui a désormais trop de bouches à nourrir, les prix du blé s'effondrent. Les Occitans sont condamnés à la désertion des campagnes. Toulouse grandit, mais ne peut offrir les emplois exigibles. A la même époque Auvergne et Limousin commencent à se déverser vers Paris et le Nord de la France. A la fin de la Monarchie de Juillet, une disette entraîne la cherté de la vie, la hausse des prix, l'épuisement des réserves et des désordres locaux.

La révolution de 1848 intervient au milieu de cette crise. Elle n'éveille que peu d'intérêt en Occitanie, en dehors des cercles intellectuels citadins. Deux ans plus tard les Occitans, en proie au malaise, s'abandonnent au pouvoir fort qui leur promet l'équilibre économique, ou même l'expansion.

4. — Pendant que s'améliore, après 1853, la situation économique en pays de polyculture (du fait même de l'allègement de la population campagnarde, qui permet aux agriculteurs restants de bâtir une nouvelle assise d'exploitations moyennes), l'Occitanie connaît en certains points de nouvelles implantations industrielles. En 1842, l'américain Haviland s'installe à Limoges et fait passer la production de la porcelaine à un autre niveau : il y aura 4.000 ouvriers en 1850. En 1855 l'industrie auvergnate des semoules est à son apogée, remplaçant l'industrie du sucre qui périclité. L'industrie de la houille et la métallurgie créent des îlots d'économie moderniste. Le groupe d'Alès est créé en 1821. Entre 1834 et 1838 les hauts fourneaux de Tamaris et Bessèges tiennent le second rang en France, après le Creusot. Un autre complexe se construit à Carmaux. Enfin, en Rouergue, la Salle, en 1826, devient Decazeville, sous l'impulsion du duc Decazes. Vers 1840 le centre métallurgique y fournit 10 à 12.000 tonnes de rails par an.

Ainsi allaient être créés des points d'agitation ouvrière fort importants. Mais du point de vue de l'intérêt régional, il ne faut pas s'abuser sur ces créations. Faute d'une bourgeoisie de pensée occitane, le capital extérieur s'investit et la région entre dans une phase de dépendance coloniale. Le Second Empire, âge d'or du capitalisme industriel français, est le moment du grand investissement colonisateur. Le capital de la = Compagnie des mines, fonderies et forges d'Alès = est en grande partie extra-régional. En 1868, Schneider et le Creusot se rendent maîtres de Decazeville. La seule réussite authentiquement régionale est celle de Mazamet, où la bourgeoisie protestante entreprend le délainage des peaux importées : elle emploie 10.000 ouvriers en 1870.

La construction des chemins de fer est la grande affaire de ce moment. Mais elle tend inéluctablement à déstructurer l'Occitanie : l'axe pionnier est celui de Paris à Marseille ; il met la Provence rhodanienne dans la mouvance directe de Paris, y favorise un passage de l'agriculture traditionnelle à l'agriculture d'exportations (légumes et fruits) auquel assiste le jeune Mistral. Un autre axe, Beaucaire-La Grand'Combe, d'intérêt industriel, est dessiné. Une bataille se livre entre la Compagnie des chemins de fer de Péreire à l'ouest et le P.L.M. de Talabot à l'est. Le résultat est que la jonction transversale Bordeaux-Marseille est fort mal faite et tardivement. La gare de Toulouse n'est inaugurée qu'en 1856. Elle n'est reliée à Montpellier qu'en 1862, et à Paris en 1867 par une ligne sinueuse qui obéit aux déterminations industrielles. La promotion ferroviaire de Nîmes et Béziers sacrifie Montpellier, capitale régionale qui entre en décadence. Les chemins de fer atteignent aussi tard le Limousin ; inaugurés au moment où la dépopulation s'accroît, orientés

On doit tenir compte de cette anarchie d'un réseau de communications qui, à l'heure de la renaissance occitane, interdit les contacts faciles entre les diverses régions, favorise la relation avec Paris pour certaines, en enfonce d'autres (Gévaudan, Pyrénées, Provence alpine) dans l'isolement. Il faut penser aussi que l'essor rapide de Marseille est lié à une fonction coloniale, animé en partie par un capitalisme extra-régional et ne soutient en rien la conscience provençale.

5. — La fin du siècle ne fait que confirmer cette évolution. De nouvelles crises se déchaînent.

Le point culminant se place entre 1870 et 1890. Il y a d'abord la crise viticole due au phylloxéra. La maladie parasitaire de la vigne apparaît dans le Gard en 1869. Puis elle avance vers l'ouest. En 1874 le vignoble languedocien est quasi ruiné. Les remèdes trouvés, la submersion des vignes, le greffage des plants français sur les plants américains entraînent une modification importante du vignoble : il se dé-place vers les plaines littorales, il exige des mises de fonds plus considérables. La viticulture devient davantage capitaliste, elle fait une place de choix aux investissements extra-régionaux, elle décourage les petits propriétaires, dont un bon nombre est allé planter le vignoble de la Mitidja, qui sera bientôt le concurrent direct du vignoble occitan. La situation coloniale du Languedoc apparaît dans la conversion du port de Sète, qui de port exportateur de vin, devient port importateur.

En haut Languedoc et en Aquitaine, la progression de la moyenne propriété et la concurrence, sur le marché du blé, du Nord de la France enfonce les campagnes dans une polyculture de subsistance très pénible. Cette polyculture règne en Limousin, en Auvergne. La paysannerie occitane est en train de manquer le rendez-vous de la modernisation. Elle va devenir de plus en plus archaïque. Un processus de désindustrialisation s'accélère : avant 1880 l'industrie textile du Nord réussit à détruire sa concurrente limousine, condamne à l'étiollement la chaîne sub-cévenole. Une crise sévère frappe les fabrications de porcelaine de Limoges entre 1881 et 1886. Le conflit social éclate à Decazeville : en 1886 c'est la grève, l'émeute ; des milliers d'ouvriers iront vivre en Californie ; en 1899, la dépossession régionale s'accroît sous la forme d'une fusion avec Commeny.

De toutes les façons, la fin de siècle est chargée de menaces. L'Occitanie tout entière est dans l'angoisse, d'autant plus gravement que l'aliénation des consciences est totale, et qu'on ne peut jamais percevoir quelles raisons profondes expliquent ce déclin dont on souffre.

6. — Dans cette période cependant les opinions politiques se sont transformées. On a vu en 1871 une poussée révolutionnaire parcourir l'Occitanie. Des Communes se constituent à Toulouse, à Narbonne ; la plus célèbre est la Commune de Marseille. A cette occasion des tendances fédéralistes se déclarent. Mais le phénomène est sporadique, limité aux cités, et vite écrasé.

Le phénomène essentiel est un glissement vers la gauche de l'ensemble de l'opinion, campagnes comprises. Le Midi se fait républicain, donnant une préférence de plus en plus marquée pour les partis qui se réclament de la tradition jacobine. Le « Midi rouge » comporte la Provence centrale, le Gard, l'Hérault, l'Aude, la Haute-Garonne. Il faut y ajouter une partie du Limousin, bientôt. Il s'agit là le plus souvent d'une implantation des partis, qui répond à l'esprit de clientèle d'une société dans le désarroi. La note dominante en est un anticléricalisme qui va trouver à s'exprimer dans le temps de l'affaire Dreyfus.

Cette affaire, qui, comme on l'a dit, fait la France moderne, rassemble d'un côté les partisans de la tradition nationale, que le clergé dirige : on y trouve les aristocrates campagnards et des populations paysannes encore dépendantes de cette aristocratie. De l'autre côté les Dreyfusards, républicains de toutes obédiences, et beaucoup de protestants. A cette époque, grâce à Barrès, au jeune Maurras, les idées de décentralisation s'inscrivent à droite. C'est-à-dire que la Renaissance occitane semble trouver un secours. Cela, pour une brève période. Mais ce choix durera longtemps dans le XX^e siècle.

7. — Pourtant, dans les premières années de ce siècle, c'est plutôt par une contestation fondamentale et violente de « l'ordre ^u capitaliste que l'Occitanie se signale.

En 1892 la grève a éclaté à Carmaux : le maire mineur, Calvignac, a été réintégré dans ses fonctions, le féodal local, le marquis de Solages, a démissionné de la Chambre et Jaurès a été élu à sa place.

Mais Jaurès sera battu aux élections de 1898, aux termes d'une lutte contre un autre féodal, Ressaygues, patron des verreries. Carmaux répond à Alès, à Marseille, qui a envoyé à la Chambre l'ex-communard Clovis Hugues, premier député du Parti ouvrier français.

En 1907, réduits à la misère par la concurrence que leur fait le vin frelaté du grand commerce et par la concurrence algérienne, les viticulteurs provençaux, roussillonnais et languedociens se révoltent. Révolte romantique, à qui Marcellin Albert donne un sens plébéien (- la Révolte des gueux «) et le D^f ferroul, maire de Narbonne, un sens occitan. Mais, devant la détermination de Clémenceau, et malgré la désertion du XVII^e de ligne, malgré la démission collective des maires, le refus d'obéir au pouvoir central, cette épopée populaire tourne court. C'est donc dans une situation de protestation maladroite, ambiguë, que ce Midi, qui a bougé, attend l'échéance de la grande guerre.

LA VIE PROVINCIALE

Au processus de centralisation administrative et politique le XIX^e siècle ajoute un processus de centralisation intellectuelle qui étiole la vie provinciale. Il faut, à ce sujet, distinguer deux périodes qui s'articulent sur les années 50 et le début du Second Empire :

1. — Après le grand ébranlement de la Révolution et de l'Empire, un certain regain de vie intellectuelle apparaît dans les provinces éloignées du Centre. Les émigrés rentrent, et avec eux revient un souci d'existence élégante, de rayonnement intellectuel. Ces aristocrates rencontrent la bourgeoisie libérale des villes, finement éduquée, dans les Académies locales. Le type le plus clair en est l'Académie de Nîmes, qui en équilibrant sa composition entre les Catholiques et les Protestants, marie deux nuances culturelles. Vivent toujours les • beaux esprits • qui avaient fleuri au XVIII^e siècle en Province. Si les débats intellectuels n'ont pas l'ampleur et la vigueur qu'ils ont à Paris, ils ne sont pas totalement décrochés de l'actualité littéraire et scientifique. C'est encore le temps des . amateurs = éclairés, dont les bibliothèques sont riches et les collections abondantes. Un essor singulier de l'histoire, de l'archéologie (qui abrite les premiers pas de la préhistoire), des sciences naturelles se produit. De nouvelles sociétés savantes sont créées sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, dont la Société archéologique de Béziers (1834). La Renaissance occitane fera ses premiers pas dans ces milieux érudits, qui se mettent à concevoir l'originalité culturelle du

pays à travers l'étude de son passé. L'Académie des Jeux Floraux a repris ses concours, dont le rayonnement se fait largement français.

A côté de ces cercles distingués, il en est d'autres, faits des anciens révolutionnaires qui, dans les *Clubs*, ont pris l'habitude de lire la presse, de discuter de la politique nationale. Eux non plus ne sont pas étrangers à la nouveauté intellectuelle.

Mais après 1830, sous l'influence des idées ouvriéristes et du Romantisme littéraire, on se met à croire en Occitanie comme dans toute l'Europe à la spontanéité des talents populaires, à leur générosité. On exalte le peuple, ses vertus, sa noblesse. Les poètes ouvriers se mettent à écrire. Ils sont nombreux en pays d'oc, réunis par une même inspiration moralisatrice, divisés par leurs options politiques, car chanter le peuple, c'est pour certains célébrer une tradition chrétienne située à droite, pour d'autres s'engager sur la voie de la Révolution. Paris protège cette naissance : Charles Nodier et Sainte-Beuve assurent à Jasmin une gloire immense ; Jean Reboul, à Nîmes (1796-1864), sans quitter sa boulangerie, devient un auteur à succès à qui Chateaubriand rend visite ; Lamartine est attentif à cette production populaire, soutient l'œuvre de la couturière provençale Reine-Garde, et rencontre à Marseille (1847) une foule de poètes qui l'acclament. C'est à Marseille précisément que cette poussée d'expression s'est le mieux organisée la société de l'Athénée *ouvrier* y a été créée en 1845.

Mais ce climat foisonnant est avant tout citadin. Il ne touche les campagnes que du fait de l'imbrication du monde rural et du monde des villes caractéristique de la vie occitane d'alors. Il n'y a pas de poète-paysan, mais seulement des artisans et des ouvriers que l'acculturation moderne a éveillés et qui vivent au contact du monde bourgeois (Jasmin ne peut se passer de la = bonne société . qui finance son oeuvre philanthropique). Cette situation d'éveil n'est importante que dans la zone la plus urbanisée d'Occitanie, celle d'une vie économique et sociale ouverte, la chaîne littorale qui va de Narbonne à Marseille. Le reste du pays reste enfoncé dans la vie traditionnelle : il est pour le voyageur parisien un pays encore = sauvage très peu scolarisé, de mœurs folkloriques. La période 1830-1848 est la période d'élection des estampes et gravures qui nous permettent de comprendre quel dépaysement pouvait sentir le voyageur du Nord de la France en s'enfonçant en Rouergue, en Gévaudan, dans les Alpes, dans les Pyrénées.

2. — Cette situation double se transforme sous le Second Empire du fait des progrès sporadiques de l'industrialisation, des premières liaisons par rail et de la centralisation française.

De 1852 à la fin du siècle, lentement les campagnes s'ouvriront à la pénétration de la civilisation moderne, la vie villageoise perdra de son autarcie traditionnelle. L'exil des populations paysannes limousines, auvergnates créera des liens entre Paris, Bordeaux, Lyon et les lieux d'origines. La scolarisation accélérera ce désenclavement : la lecture des journaux se répand beaucoup après 1890.

Mais les foyers et les milieux intellectuels provinciaux perdent concurremment de leur importance. La création culturelle française tend à se concentrer à Paris, qui monopolise presque absolument l'édition. Les travaux des savants régionaux sont de moins en moins publiés chez eux. Les Académies locales s'enfoncent peu ou prou dans la médiocrité. Les poètes ouvriers se raréfient. Les organisations de culture populaire s'étiolent : l'Almanach de Provence d'Alexandre

Gueydon ne vit que de 1856 à 1876. De plus en plus les Occitans, éduqués par l'École française, vont participer d'une culture nationale homogénéisée, pensée, dirigée depuis Paris seulement.

Il est facile de voir comment la Renaissance d'oc poursuit sa carrière selon cette évolution du siècle. Elle est avant 1848 un éveil occitan de la zone comprise entre Béziers et Marseille, mis à part rage-nais Jasmin. Dans cette zone elle concentre ses activités, et surtout près du sillon rhodanien, axe d'ouverture intellectuelle et de modernisme. Elle est avant tout urbaine. Ses initiateurs viennent à la fois de la bourgeoisie éduquée par l'Ancien Régime et des milieux ouvriers. Elle profite de cette poussée culturelle générale, où elle n'a aucune peine à s'inscrire, le préjugé provincial ne pesant pas encore sur le cadre de son essor. Idéologiquement, elle emprunte à l'époque sa mystique populaire ; esthétiquement, à son époque elle doit le goût du pittoresque folklorique.

Avec les prémices de l'école d'Avignon, nous assistons à un déplacement de la visée créatrice : les Provençaux qui vivent à Paris poussent à une prise de conscience supplémentaire, une littérature moderne se constitue sur les bords du Rhône, qui regarde vers Paris autant que vers la Provence et à qui les Parisiens font très attention. Le triomphe parisien de *Mireille* (1859) est le nœud de cet événement. En même temps, le déchirement entre une vie culturelle parisiennisée et la culture traditionnelle occitane enfermée dans le folklore, donne naissance à un renfort de pittoresque, à un = exotisme intérieur Les félibres tiennent à peindre un Provence humainement distante de la France parisienne. Leur création subit une distorsion, et cette distorsion est rapidement utilisée par les écrivains français, Alphonse Daudet, Paul Arène qui assurent leur succès parisien en soulignant le pittoresque provençal, en faisant entrer dans ce pittoresque les félibres eux-mêmes. Le tourisme littéraire dévore la spontanéité.

A partir de 1870, le Félibrige part à la conquête de l'ensemble du territoire occitan. Les écrivains d'oc se font nombreux de la Provence orientale au Limousin. Cette progression accompagne le désenclavement de ces régions. Elle se fait en rencontrant la situation provinciale la plus épaisse, d'où cette dualité qu'elle exprime : authenticité populaire plus grande qu'en Provence, sur la base d'une vie occitane traditionnelle mieux conservée, observable au moment où elle se brise, et soumission à des modes littéraires désuètes, ignorance de l'actualité parisienne. Cette littérature se développe jusqu'en 1914 et donne ses oeuvres capitales dans et malgré cette situation de malaise.

LE DRAME DE LA LANGUE

Le pire aspect du malaise est la décadence provoquée de la langue orale, qui accompagne la Renaissance rigoureusement comme son négatif, et la transforme en une protestation continue et dramatique :

1. — Pendant la Révolution et l'Empire, rien ne change dans l'usage populaire de l'occitan. Si des milieux bilingues existent dans les cités, si la bourgeoisie éduque ses enfants en français, on peut dire qu'il est impossible encore de vivre en Occitanie en ignorant sa langue. Il faut bien s'adresser en occitan à la masse majoritaire des monolingues : paysans, mais aussi artisans et domestiques des villes. Les fils de bourgeois apprennent l'occitan en nourrice.

Le préjugé de . patois ⁿ pèse bien sur l'usage, mais il ne produit pas de ravages encore, et il se heurte aux nécessités pratiques : la Convention elle-même, à ses débuts, doit utiliser les « patois =

pour la diffusion de ses textes, et la période révolutionnaire s'ouvre par une indécision quant à la politique linguistique de la République.

Mais la Convention va élaborer cette politique, sous l'impulsion d'un occitan, Bertrand Barère de Vieuzac, qui déclare : « Citoyens, vous détestez le fédéralisme politique. Abjurez celui du langage. La langue doit être une comme la République ». Cette condamnation implicite de l'occitan par les Jacobins, mise en forme par l'abbé Grégoire, correspond trop bien à la tradition dominante de la fin de l'Ancien Régime pour ne pas être inscrite dans le rebondissement du centralisme et du nationalisme français. Elle est inopérante dans la mesure où l'on ne pourra de longtemps organiser l'École unitariste (faute en particulier de maîtres parlant français), mais elle reste comme un principe.

2. — Rien d'essentiel ne change non plus entre 1815 et 1870, les progrès de l'École n'étant pas tels qu'ils puissent bouleverser l'usage linguistique des Occitans.

Le conflit est évidemment ouvert, à l'intérieur de la société provinciale, entre les écrivains d'oc et les bourgeois qui méprisent le « patois ». En 1837, à l'Académie d'Agen, le député Sylvain Dumont dit à propos de Jasmin : « Cette langue doit-elle vivre ?... Je ne l'espère pas. » Jasmin répond avec éloquence. *Mireille*, écrite dans

notre langue méprisée, sera accueillie par le mot célèbre de M. de Pontmartin : « Quel dommage que ce chef-d'œuvre soit écrit dans la langue de nos domestiques ! ». Le français progresse dans la bourgeoisie, un peu dans les milieux ouvriers, mais le rapport des forces est loin d'être inversé. Et les intellectuels parisiens peuvent avec Charles Nodier déplorer cette « Saint-Barthélemy d'innocents et gracieux idiomes » : le massacre n'est pas encore accompli.

Les triomphes publics de Jasmin ne sont possibles, sur toute l'Occitanie, que parce que d'immenses auditoires peuvent être réunis, possédant parfaitement la langue d'oc. Ses succès dans les salons parisiens ne sont permis que par une acceptation sans problème de cette langue (les auditeurs faisaient comme Sainte-Beuve : ils suivaient la récitation en lisant une traduction française). Jasmin s'aperçoit même que son « patois » peut être compris à la Cour de France.

L'explosion d'expression occitane autour de 1848 s'explique parce que la mission des intellectuels auprès du peuple et la promotion de ce peuple à la création littéraire ne peuvent se faire que dans la langue de ce peuple. Alors se multiplient les feuilles volantes, les publications en fascicules plus ou moins périodiques qui utilisent l'occitan. Une production abondante de chansons, des poèmes à réciter, une tentative d'enregistrement de l'actualité en provençal (celle de Désanat) montrent la réalité de la base sociale de la Renaissance. L'envers de la médaille est l'impossibilité à dépasser pratiquement le stade dialectal et même localiste : on ne peut s'adresser à un public illettré ou quasi illettré qu'en lui parlant exactement son langage. La réussite de Jasmin, généralisant son agenais et se faisant entendre ainsi jus-qu'en Provence, ne paraît pas avoir éclairé la conscience.

Le Félibrige utilise cette situation. L'Armana Prouvençau prend la suite des publications des *Troubaires*. Il greffe un projet de réhabilitation du provençal rhodanien sur une tradition, acquise alors, de littérature populaire. Les Félibres peuvent très longtemps s'appuyer sur la solidité d'usage

dans la Marseille que le capitalisme transforme, il est sur un front linguistique comme sur un front social. Jusque vers 1870, ils ne songent pas au problème de l'enseignement. Économiquement, l'Armana *Prouvençau* vit bien, et progresse.

3. — Tout va changer entre 1870 et 1914. L'occitan est en 1875-1880 en train de perdre ses bastions urbains et les campagnes elles-mêmes sont atteintes. Les premiers cris d'alarme sont poussés. En 1875, à Montpellier, Mistral enregistre les effets d'une guerre in-consciente, mais cependant quotidienne, et à la fin mortelle. Timidement en 1877, à Avignon, il souhaite « une organisation de l'instruction publique conformément à nos usages, à nos besoins, à notre nature En 1888 enfin, donnant des exemples d'une désertion de l'occitan à Saint-Rémy même, il demande l'enseignement de sa langue.

Mais cette langue va subir une offensive renforcée avec l'organisation de l'Instruction publique obligatoire. Désormais, tous les Français sont éduqués suivant les mythes du nationalisme historique, et la chasse aux patois = est minutieusement organisée. Les instituteurs, par les procédés punitifs dont le plus célèbre est celui du = signal . (objet que se passent de mains en mains les élèves qui parlent

patois = à l'école), interdisent l'occitan chez les enfants, et en conséquence jusque dans les familles. Cela, au moment où la Renaissance littéraire s'est considérablement élargie, et dans un aveuglement complet. Beaucoup de félibres commencent à penser que leur langue est condamnée. Aucun adoucissement n'est apporté à cette campagne punitive jusqu'en 1914. A cette date, les monolingues occitans n'existent plus qu'en milieu rural et parmi les personnes déjà âgées. Dans les villes le rapport des usages est en train de. s'inverser.

Les usagers réels ou possibles, éventuels ou totaux, sont encore assez denses pour donner l'image d'une société occitanophone, qui continue à se nourrir d'une littérature populaire, mais cette société **est** menacée. Surtout, les progrès du Félibrige n'ont pu combattre efficacement le préjugé de « patois », universellement répandu, — même dans le public qui lit l'occitan. et que journellement on entretient à l'école.

LA PENSÉE DE LA RENAISSANCE : LE SENTIMENT HISTORIQUE

Comme toutes les Renaissances ethniques du XIX^e siècle, l'occitane est le fait d'une élite intellectuelle qui a pris conscience de l'originalité culturelle d'un peuple et qui s'efforce d'amener ce peuple à la même conscience. Mais l'extrême difficulté de la situation sociale, culturelle, linguistique, dans le Midi de la France explique une progression particulièrement sinieuse :

1. — Le fait initial de remontée de la conscience est la résurrection des troubadours. Elle ne fait que prolonger le mouvement de curiosité érudite amorcée avant la Révolution. Paris poursuit la mode : de 1799 à 1801 fonctionne un « Théâtre des troubadours », fondé par l'auteur-acteur Léger, qui n'accueille évidemment qu'un médiévisme vague. En 1782 paraît le *Portefeuille* des Troubadours, de Béranger. On en arrive à des études plus sérieuses sous l'Empire : Guinguené parle des troubadours dans son *Histoire littéraire de l'Italie* (1811-1819), et en 1811 Sismonde de Sismondi en disserte dans son cours de Genève (publié dans l'*Histoire de la littérature du Midi de l'Europe*). La thèse soutenue par Madame de Staël sur les littératures du Nord et du Midi (De la

qu'un occitan, Fabre d'Olivet, qui a écrit comme tant d'autres un = roman troubadour . (Azalaïs *et le gentil Aimar*, 1803), se livre à une supercherie imitée d'Ossian : Le Troubadour, poésies occitaniques *du XIII^e siècle*. Il renouvelle par son texte français la vogue des mensonges de Nostredame, mais par ses poèmes occitans inclus et par ses réflexions sur la langue, il ex-traite le phénomène d'oc de la vie littéraire française et annonce la Renaissance du parler moderne.

Après le temps de l'abbé Millet et du Président de Mazaugues, après celui de Guinguené et du jeune Fabre d'Olivet, une troisième vague est celle des érudits éditeurs. Un albigeois, Rochegude, publie en 1819 son Parnasse occitanien ; un provençal de Brignoles, Raynouard, qui a fait carrière dans le « théâtre troubadour » (*Les Templiers*, 1805) publie entre 1816 et 1821 les six volumes de son *Choix des poésies originales des troubadours*. Cette dernière oeuvre, saluée par Charles Nodier et les frères Schlegel, a un profond retentissement en Occitanie. Les écrivains d'oc de cette époque ont tous au bout de la plume les preuves de la dignité de leur langue qu'ils empruntent à

Rochegude, Raynouard et à Fauriel, qui enseigne à Paris. En 1836, Alfred Moquin-Tandon, professeur de botanique à Montpellier, écrit un faux en ancien occitan, *Carya Magalonensis* (a le noyer de Maguelone -).

Sous la Monarchie de Juillet le mouvement troubadour devient international. En 1843 les universités belges créent un concours = sur la langue et la poésie provençales =. En 1841, l'anglais A. Bruce Whyte publie trois volumes en français d'Histoire des troubadours et *de leur* littérature, *de leurs origines* jusqu'au *XIV^e siècle*. Les Académies locales sont en Occitanie des relais de la mode, et de 1841 à 1844, Gatién-Arnould éditera pour le compte de l'Académie des Jeux Floraux, les Monuments de la littérature romane, procurant ainsi la première édition des *Leys* d'amors. Pendant ce temps, les poètes les plus populaires du pays d'oc se mettent au goût de leur temps : les patoisants de Provence vont s'intituler Troubaires.

Les félibres prennent la relève de ce mouvement, ayant dans l'esprit d'être les . nouveaux troubadours =. Mistral lit les anciens poètes en tire des citations pour la Grenade Entrouverte d'Aubanel (1860). Mais avec lui s'opère une division fondamentale. Une connaissance immobilisée sur les clichés de Nostredame, qu'a repris Fabre d'Olivet, nourrit une utilisation littéraire du souvenir des troubadours, qu'on trouve dans *Mireille*, dans Roumanin (1860), dans Calendal, jusque dans les derniers poèmes, et dont le signe est la reconduction du thème des « Cours d'Amour ». Il s'agit là d'une utilisation pour la poésie, qui ne prétend pas à la vérité archéologique, et de la création volontaire d'un mirage de passé, propre à donner aux Occitans l'orgueil de leur destin culturel. A côté de Mistral, se poursuit l'étude scientifique des troubadours ; en France elle va être dominée par la haute figure de Paul Meyer, lui-même félibre et ami de Mistral (qu'il accompagne en Catalogne en 1868), en Allemagne par Diez. Félibrige et études romanes se rencontreront en 1869 lorsque sera fondée à Montpellier la Société pour l'Étude des langues romanes ; à partir de 1870 la Revue des langues romanes, dirigée par C. Chabaneau associera systématiquement la publication de textes anciens et de textes modernes d'oc.

La connaissance des troubadours est complétée par celle des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. A partir de 1849, le toulousain J.-B. Noulet publie son Essai sur l'histoire des patois *du Midi* de la France. Les félibres sont en possession d'une connaissance toute neuve de l'en-semble du devenir

2. — La reconstitution de la dignité historique est mêlée à celle de la dignité littéraire. Fabre d'Olivet, Raynouard, Rochemont, sont des élèves des Philosophes qui frémissent d'indignation au souvenir de la Croisade albigeoise. Leur indignation est naturellement d'autant plus grande qu'ils se sentent occitans.

Mais de leur temps même des historiens de métier apportent à ce sentiment un grand renfort d'arguments. Le premier est Augustin Thierry qui dans ses *Lettres sur l'Histoire de France* (1820), démontre que la nation française repose sur un affrontement des Francs, racistes et impérialistes, et du monde gallo-roman. Il voit l'affrontement décisif des deux races dans la Croisade albigeoise. Il ne manque pas de souligner la survie provinciale des « nations » dans la France d'Ancien Régime et cite le *Discours aux États de Provence* de Mirabeau. A. Thierry avait une passion pour le Midi et presque aveugle, en 1826 il accompagne son disciple Fauriel en Languedoc et Provence.

Fauriel, romantique, grand européen, hellénisant, ami du celtisant Laënnec, est en 1831 chargé du cours de littérature étrangère à la Sorbonne : il le consacre à l'Occitanie, où il voit la source des chan-sons de geste française et même du cycle du Graal. Il stigmatise « la monstrueuse guerre des Albigeois ». En 1836 il publie une *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, et procure en 1837 une édition de la *Chanson de la Croisade*. Un montalbanais, ami de Nodier, Mary-Lafon achève ce travail de reconstitution historique par sa monumentale *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France depuis les temps les plus reculés jus-qu'à nos jours* (1842).

Dans les années 50 ce mouvement touche la réalité vivante de la Renaissance populaire. Mary-Lafon en 53 accepte la présidence de *l'Athénée ouvrier*, s'excuse en termes chaleureux de ne pas être présent au Congrès d'Aix ; en 54 il préface les oeuvres de Pierre Bellot. Un provençal convaincu par Fauriel, Hippolyte Fortoul, devenu Ministre de l'Instruction publique, charge en 1855 Adolphe Dumas d'aller recueillir des chants populaires en Provence.

Cette pensée historique a formé les félibres. Tous les arguments provençaux de Mistral sont pris à A. Thierry, à Fauriel, à Mary-Lafon. Résonnant sur le libéralisme politique du jeune auteur, ils donnent naissance à un nationalisme qui s'exprime dans *Calendal*. Dès lors les félibres apparaissent chargés d'une mission historique : le réveil de la nation intégrée à la France. Cependant les références prises aux historiens sont triples : elles concernent l'Occitanie toulousaine vaincue dans la Croisade, ou la Provence indépendante d'avant le XVI^e siècle, ou les nations provinciales d'Ancien Régime, jouissant encore d'un semblant d'autonomie. De là une ambiguïté : dès *Calendal*, Mistral procède à la superposition des nostalgies. A cette époque ses choix politiques lui font désigner, en transparence des siècles, l'époque des troubadours comme la haute et grande période. Plus tard, il mettra plutôt l'accent sur le statut provincial d'avant 1789.

3. — La mode des troubadours avait atteint la Catalogne comme l'Occitanie. Dès le XVIII^e siècle, des érudits comme Dom Bastero (que connaît et utilise Fabre d'Olivet) y avait restauré le souvenir de la littérature médiévale commune aux deux versants des Pyrénées. Jonction était faite entre le mouvement érudit et une expression romantique en catalan (appelé alors • Ilemosi •). Après le succès d'un poème de hasard, *l'Oda a la Pàtria* (1833) de Bonaventura Caries Aribau, un

poésies du Geysier *DEL Llobregat* (1841) ⁽¹⁾. Rubiô y Ors avait l'âge de Roumanille et la même volonté d'organiser la Renaissance. Il réussit à convaincre son contemporain Manuel Milà i Fontanals, d'abord très sceptique sur l'usage littéraire du catalan. Le travail des deux hommes aboutit à la restauration en 1859 des Jeux Floraux de Barcelone.

Les deux Renaissances étaient destinées à se comprendre avec d'autant plus de facilité que les Catalans et les Occitans se réclamaient d'un même passé, et pensaient alors que leur langue était la même. L'idée d'une grande nation abolie, de Limoges à Elche, et qui pouvait être restaurée culturellement, les hantait.

La jonction se fait après 1859 et prend la forme d'une amitié entre quelques hommes. Un ingénieur catalan, Damàs Calvet, poète amateur, lauréat aux Jeux Floraux de 1859, assistait par curiosité touristique aux fêtes de la Tarasque de 1861. Il rencontra Mistral, Aubanel, Roumanille, Bonaparte-Wyse. L'émotion de Mistral lui fait écrire cet été-là l'ode *I Troubaire Catalan* ⁽²⁾. Damàs Calvet servira de premier trait d'union entre les deux Renaissances sœurs.

En 1866, le député de Barcelone, Victor Balaguer, apporte à Mistral son livre *Esperansas y recorts* (9). Mistral répond en écrivant *La Comtesse*. Balaguer avait invité les félibres aux Jeux Floraux de 1867. Mais il est chassé de son pays par l'événement politique. Il ne rentrera qu'en septembre 1867. Pendant presque une année il aura comme port d'attache Avignon, s'initiera au provençal, participera aux rencontres félibréennes. En signe d'amitié historique entre les deux peuples, il suscite en Catalogne une souscription publique pour offrir aux Provençaux la fameuse coupe. Lui-même la remet à Mistral en août 1867. D'où le *Chant de la Coupe* de ce dernier.

En avril et mai 1868, Mistral, Roumieux, Paul Meyer et Bonaparte-Wyse vont assister aux Jeux Floraux de Barcelone. Mistral peut saluer le futur poète national de la Catalogne, le jeune Verdaguer. En septembre dix Catalans, dont Balaguer et Quintana rendent aux félibres, à Saint-Rémy, leur visite, en présence de représentants de la presse parisienne.

Ce double voyage triomphal marque une apogée. Les rapports occitano-catalans vont ensuite se développer, s'organiser. Mais il rencontreront bien vite des difficultés politiques : Balaguer, avec son protecteur Prim est engagé dans l'affaire du trône d'Espagne, origine de la guerre de 1870 ; Mistral est enveloppé par le nationalisme français blessé ; mais en 1871, il passe à droite, et en 1873 salue Doha Blanca de Bourbon, la grande ennemie du libéralisme catalan ; une mésentente s'installe, sur laquelle on ne reviendra jamais vraiment. Difficultés de = préséance = les Occitans ont atteint, grâce surtout à Mistral, une importance littéraire que n'ont pas les Catalans ; en revanche ceux-ci peuvent se targuer de l'appui de l'opinion publique, leur Renaissance est beaucoup plus mûre historiquement. Difficultés qui viennent du catalanisme lui-même : à cette époque une nouvelle génération apparaît, celle de Valenti Almirall, beaucoup moins romantique, plus réaliste que la précédente. En 1876, l'organisation du Félibrige doit intégrer 21 = majoraux ° catalans. Les personnalités contactées par Quintana appartiennent aux anciens amis, situés plutôt à la droite du catalanisme, et au milieu jeune clérical. Pourtant beaucoup se refusent. Rubià i Ors, Pelagi Briz (traducteur de *Mireille*) et surtout Valenti Almirall font campagne contre l'union.

(1) Le cornemuseux du *Llobregat*.

(2) Aux poètes catalans.

Désormais l'attention portée au catalanisme sera une constante de la vie félibréenne ; dans cette vie la présence des Catalans sera toujours assurée. Mais la Renaissance catalane suit son chemin, sans plus s'embarrasser de l'occitane. De plus en plus est abandonnée l'idée de la langue et de la culture communes. La génération de 1890, celle d'Enric Prat de la Riba, fonde le nationalisme catalan sans aucune référence aux pays d'Oc. Si plus tard Prat de la Riba devait saluer l'Occitanie, si le thème de l'unité devait être repris en 1904 par Maragall dans sa fameuse Glosa (s'acosta *et dia* que serem tots uns...) (1), Maragall qui adresse en 1907 aux vigneron occitans son poème *Els focs d'aquest Sant Joan* (2), il n'y a plus de rapports suivis. En 1893, le capoulier Félix Gras a négocié la démission collective des majoraux catalans. Il faudra attendre l'occitanisme du XX^e siècle pour que les relations véritables soient renouées.

Le point de maturité historique de la Renaissance occitane apparaît donc fixé en 1867 : à ce moment-là le sentiment ^a national d'oc a reçu ses formulations et ses preuves, la dignité de la culture est assurée ; la participation des Catalans lui donne des perspectives amples, européennes. Mais c'est le moment où l'aliénation occitane est en train de brûler ses étapes, dans une France affairiste, orgueilleuse de son Empire et parisianisée (la *Vie Parisienne* est de 1866 ; en 1867 s'ouvre l'Exposition universelle). A l'intérieur même du Félibrige, seul Mistral a une conscience historique pleinement éclairée. Cette solitude, La Comtesse l'exprime :

Ah ! se me sabien entendre

Ah ! se me voulien segui ! (3)

(1) Il approche le jour où nous serons tous réunis..

(2) Les feux de cette Saint Jean.

(3) Ah ! si l'on savait m'entendre ! / Ah ! si l'on voulait me suivre !

(4)

LA PENSÉE DE LA RENAISSANCE : LA POLITIQUE FELIBREENNE

La charnière dans l'histoire de la Renaissance est le passage d'un foisonnement d'œuvres très individuelles à un cadre d'organisation, le Félibrige. Ce passage semble assuré en 1876. Mais il se fait après bien des tâtonnements, des querelles, des déchirements. Et les déchirements suivront cette création, secoueront le Félibrige. Ils ont des causes diverses. La principale est que le projet renaissantiste doit tenir compte du climat de la vie politique française. Si bien qu'il est légitime d'examiner ensemble l'histoire du Félibrige et l'évolution politique des félibres. On retrouve d'ailleurs ainsi le climat intellectuel et moral dans lequel ils ont vécu, la vie provinciale

1. — Jusqu'en 1848 il ne semble pas qu'il y ait de problème grave à la vie en commun des écrivains d'oc. Jasmin est un isolé, qui ne cherche pas à fonder une école. Dans cette société de la Restauration et de la Monarchie de Juillet la littérature occitane est dominée par des personnalités, nobles ou bourgeois amènes, académiciens provinciaux comme le respectable et respecté Docteur d'Astros d'Aix-en-Provence, comme le charitable La Fare-Alais, comme le doux Gabriel Azais. Le

moralisme. L'abondant et fade Pierre Bellot, lui aussi respecté, n'est pas un révolutionnaire. Bien au contraire !

Il y a cependant Victor Gelu. Ce tempérament tempétueux s'est exprimé de façon scandaleuse par la première édition de ses chansons (1840). Même si, dans sa *Préface*, il a pris ses précautions (« Et qu'on n'aille pas me prendre pour un septembriseur, au moins !... Ami de la paix et de l'ordre établi... »), la truculence de son oeuvre et les propos ardents de ses personnages le désignent comme l'exception de toute cette littérature qui ne risque rien.

2. — C'est dans cette atmosphère que commencent à jouer leur rôle le républicain Mistral et le royaliste Roumanille, mêlés aux événements de 1848. Cette opposition n'ira pourtant pas jusqu'à la rupture, mais un état de tension est créé, qui ne s'éteindra jamais. Plus profondément qu'un choix partisan, il y a un choix moral et esthétique. Roumanille conçoit la poésie provençale comme un culte des vertus domestiques, une célébration du bon peuple et un service populaire de la religion catholique. Les jeunes gens, comme Aubanel et Mistral, sous l'influence de leurs lectures françaises, se déclarent pour une littérature colorée, vivante ; le romantisme les touche, le réalisme les tente ; ils sont inéluctablement attirés (surtout Mistral) par la haute stature poétique de Gelu.

Il y a ainsi, dans l'École d'Avignon, avant même qu'elle se condense, une • gauche = et une = droite = esthétiques et morales.

La constitution de cette École est précédée par des rassemblements divers. C'est ainsi que le cabaretier chansonnier de Tarascon, Joseph Désanat, libéral et ami comme Gelu de Béranger, publie pendant les années 1841, 1844, 1845 et 1846 quelques numéros de son journal *Lou Bouï-Abaisso* (¹). Il y accueille quiconque écrit alors en occitan. C'est par *Lou Bouï-Abaisso* que Roumanille entre dans la poésie provençale. Bellot, après 1849, essaiera de publier un périodique très anti-révolutionnaire, *Lou Descaladaire* (²), qui en restera au numéro 1.

En 1850, 1851, Roumanille pense que le moment est venu, sinon d'une association, au moins d'une anthologie commune. Il se met donc au travail avec Crousillat et au début de 1852, les *Provençales* sortent des presses : c'est une oeuvre très orientée, conçue à la propre gloire de Roumanille : son portrait est en tête du volume, sa contribution est abondante. Elle diminue l'importance des Troubaïres (Gelu n'a presque pas de place) au bénéfice des amis directs : Mistral, Aubanel, Paul Giéra, Anselme Mathieu, Crousillat. Le ton = galéjade - est à peu près exclu. Une préface de Saint-René Taillandier exalte le jeune Mistral et Roumanille lui-même.

Les rassemblements des années 52 et 53 sont, du point de vue de Roumanille, un véritable recul. Le Congrès d'Arles (29 août 1852) est assez désordonné : Gelu s'y taille un grand succès. Le Congrès d'Aix (21 août 1853), organisé par le *Troubaire J.-B. Gaut* est encore plus tumultueux : le sentiment ouvrier domine, l'Athénée *ouvrier* est là, si Roumanille n'est pas venu ; le triomphateur de la journée est le maçon de La Grand'Combe, Mathieu Lacroix.

Le ressentiment de Roumanille pèse sur Mistral, mais l'année suivante celui-ci est entré dans la coterie qui se préparait à Avignon. Chez les frères Giéra, épiciers enrichis, bien pensants, hôtes de l'association d'action catholique la *Société de la Foi*, un petit groupe se réunissait, où Roumanille, alors connu surtout dans la ville comme le pamphlétaire royaliste des Clubs (³), rencontrait Théodore Aubanel, fils d'un imprimeur du Pape. Le 21 mai 1854, pour fêter le départ à l'armée du

repas associe Mistral et Mathieu à Paul Giéra, Roumanille et Aubanel. Le dessein du Félibrige, groupe amical plutôt qu'association, apparaît alors. Ce dessein est précisé dans une importante réunion du 22 juillet. Le premier Armana sort avec l'année 1855, édité par les frères Aubanel, Charles et Théodore.

3. — Dans le climat de l'Empire à ses débuts et dans cette France rurale, la tension interne de l'École d'Avignon ne se manifeste encore que peu. Cependant Gelu essuie les plâtres de la justice impériale : en 1855 la seconde édition de ses Chansons est condamnée pour obscénité.

- (1) La Bouillabaisse.
- (2) L'arracheur de pavés.
- (3) Clubs.
- (4)

Sans doute Mistral et Roumanille se rendent-ils compte que *Mireille* va faire difficulté aux yeux des cléricaux de Provence. Ils vont chercher des garanties morales auprès des catholiques de Nîmes dès le début de mars 1859 : ils sont reçus avec Aubanel par Jean Reboul et la Société de Saint-Vincent-de-Paul à la mairie et au col-lège de l'Assomption. Cela n'empêchera pas la censure cléricale de jouer contre le poème que Paris célèbre : il est mis à l'index par la *Revue des Bibliothèques paroissiales*. L'opération se renouvelle en 1860 contre La Grenade entrouverte d'Aubanel, avec plus de sévérité. Cette fois, c'est une cabale des dévots ; Roumanille n'y est pas étranger.

Mais les amitiés parisiennes, artistes de Mistral et d'Aubanel, la venue en Provence d'écrivains comme Bonaparte-Wyse, des Essarts, Mallarmé, à qui les querelles provinciales de morale religieuse sont incompréhensibles, corrigent cette étroitesse. Mistral et Aubanel peu-vent s'abandonner à leur culte parnassien de la beauté. La littérature provençale, avec l'École d'Avignon, se déprovincialise.

A ce moment-là, Aubanel est acquis aux idées libérales. Mistral reste républicain. Il se penche même sur les écrivains ouvriers. Ce sont essentiellement les Compagnons : le Livre du compagnonnage d'Agricol Perdiguier (1839), lancé naguère par George Sand, lui sert à préparer un chant de *Calendal*. Mais il faut tenir compte du rôle que joue alors l'idéal compagnon, dénoncé par les socialistes et toléré avec une certaine bienveillance par le gouvernement impérial. Calendal, pétri de mystique corporatiste et d'esprit compagnon, parait l'année où se constitue à Marseille une section de l'Internationale. Mistral lit aussi Proudhon. Il en parle à ses amis. Mais plus qu'un penseur révolutionnaire, il y voit un théoricien du fédéralisme qui apporterait au girondinisme une caution moderne. Ces réflexions permettent de dessiner les limites du progressisme de Mistral. Ce républicain n'est pas plus armé que les Jacobins français du moment pour comprendre le grand ébranlement de 1871.

4. — Le revirement politique mistralien de 1870-1871 est de la plus grande importance pour l'avenir du Félibrige. Devant le sursaut patriotique et l'offensive de l'armée de la Loire, qu'approuve Aubanel, Mistral n'a que des paroles d'acceptation française, de contrition. Il désigne l'esprit de progrès, l'abandon de la foi chrétienne et de la tradition familiale comme les grands responsables de la défaite. Son changement d'opinions, amorcé probablement par des déceptions

fédéralisme proudhonien. Dans *Lou Roucas de Sisife* ⁽¹⁾, la Commune est dénoncée sans nuances et encore une fois l'anathème est jeté sur l'idée de progrès.

Dans cette période de République conservatrice et pourtant menacée, ce Mistral royaliste et amer, qui s'est définitivement rapproché de Roumanille, pense à organiser véritablement le Félibrige en association. Il élabore le statut adopté en 1876.

(1) Le Rocher de *Sisyphé*.

Mais à peine organisé, ce Félibrige va connaître une crise d'une rare violence. La tension intérieure de l'école d'Avignon s'est durcie. Aubanel apparaît maintenant comme le maître d'une tendance à la fois libérale et artiste, anti-provinciale, qui est celle des Jeunes félibres de Paris. En Provence même, à Marseille, autour d'Auguste Marin, une autre tendance apparaît, 'rouge =, anti-cléricale, fédéraliste et socialisante. L'Escolo de la Mar ⁽¹⁾, fondée en 1877, en est l'expression. Mais l'albigéisme de *Calendal* connaît de nouveaux développements en Languedoc : un pasteur pyrénéen, Napoléon Peyrat, lui a donné une formulation pathétique dans sa grande et romantique *Histoire des Albigeois* ; un poète parisien, fondateur du Parnasse et ancien Communard, Louis-Xavier de Ricard, est venu s'installer à Montpellier, a publié *Le Fédéralisme*, et s'est associé le jeune poète de Castelnaudary, Auguste Fourès. Montpellier répond à Marseille par un occitanisme farouchement anticlérical. Les Languedociens, qui publient l'*Almanach de la Lauseto* ⁽²⁾, viennent d'adhérer au Félibrige après quelques hésitations. Les contradictions internes de l'organisme vont éclater en 1878-1879, dans la crise félibréenne.

Cette crise a pour cadre général une orientation nouvelle, qui touche à la politique nationale et internationale : l'idée latine. En Juillet 1874, profitant des fêtes en l'honneur de Pétrarque, les félibres ont participé à de grandes manifestations franco-italiennes, cela au moment d'une tension grave entre la France et l'Italie. La Société et la Revue des Langues romanes, de Montpellier, donnent une suite à cette activité, en créant un concours du Latin. En 1878, ce concours permettra de couronner le poète national de la Roumanie, Vasile Alecsandri. Dans le Félibrige tout le monde est ^a latin «, à ce moment-là, même Fourès et L.-X. de Ricard ; les Catalans, passant par dessus la déception de 1873 et leurs réticences de 1876, se disent latins, même Valenti Almirall. Mais il faut tenir compte du climat français : au moment où l'anticatholique Bismarck lance son *Kulturkampf*, l'idée latine semble bien être une machine de guerre catholique et royaliste. Tel est le sens, en ce qui les concerne, que Mistral, Roumanille et le dévoué L. de Berluc-Pérussis, certains montpelliérains aussi donnent à l'opération.

Les Fêtes latines de Montpellier connaissent un succès énorme en 1878, mais ce succès est le cadre d'une véritable explosion. Il n'y a pas eu rassemblement des tendances, et les gens de La Lauseto ont tenu leur banquet à part. Une représentation du drame d'Aubanel, le *Pain du Péché*, a été l'occasion d'une cabale des bien-pensants, qui se développe dans la presse. Au banquet final un toast à Victor Hugo est l'occasion d'un incident révélateur du choc des opinions.

(1) L'École de la *Mer*.

(2) L'alouette.

(3)

Ces opinions sont très complexes du fait du mélange de la poli-tique française et de la pensée d'une Renaissance occitane. Contre le moralisme réactionnaire d'un Roumanille, Aubanel et ses amis se trou-vent les alliés du républicanisme français. Mais les Républicains de Paris sont jacobins, et ne peuvent admettre l'idée de décentralisation, à plus forte raison le fédéralisme. Par contre la droite française sou-tient le Félibrige, mais évidemment en diminuant ses perspectives et en l'enfermant dans le provincialisme. Aussitôt après les Fêtes de Montpellier la presse parisienne de gauche lance une offensive contre le séparatisme de Mistral, qui se trouve fort secoué. En octobre 1878, le banquet de la société . La Cigale = à Paris, fournit à Aubanel l'occasion de laver le Félibrige de l'accusation de séparatisme ; il le fait dans un mouvement de patriotisme français et de républicanisme, puisque le banquet s'achève par la *Marseillaise*. Il s'inscrit en faux en même temps contre la légende dorée des origines du Félibrige, qui tend alors à se répandre en occultant la filiation avec les poètes ouvriers de 1848. Mistral attaque Aubanel dans l'*Armana* de 1879. En décembre, à Arles, Aubanel a rencontré les invectives de Roumanille, qu'approuve silencieusement Mistral.

Ce dernier réussit en 1879 à sauver administrativement le Félibrige, mais la déception d'Aubanel est irrémédiable. Désormais, il n'y a plus qu'un Félibrige écorné de ses ambitions littéraires supérieures. La crise de 1878 est d'autant plus grave qu'elle s'inscrit dans l'époque des angoisses économiques et sociales occitanes les plus lourdes.

5. — Dans la période qui suit, rien de nouveau ne se produit. Mistral confirme son adhésion à la droite catholique, donne au Félibrige une doctrine mineure d'attachement au terroir, parle de plus en plus d'• illusion =, enferme son plus grand projet dans le mythe antihistorique. Roumanille administre le Félibrige. Certains félibres continuent à défendre l'idée latine : Charles de Tourtoulon dans la *Revue du Monde latin* (1883-1886) ; Roque-Ferrier dans *Occitania* (1887), puis dans *Le Félibrige latin* (1890). L'opposition félibréenne s'exprime à Montpellier dans l'*lou de Pascas* ⁽¹⁾ (1881). La Lausetto ne dépasse pas l'année 1885.

Un nouveau moment apparaît avec une nouvelle génération. Après la mort de Roumanille, le capoulier du Félibrige est son beau-frère Félix Gras, républicain anticlérical, albigéiste formé par La Lausetto, mais dont le nationalisme occitan reste idéal : en politique concrète. Gras est un félibre minimaliste, jacobin français. Contre lui se dressent les jeunes, soutenus en sous-main par Mistral, Amouretti, Maurras, André, qui lisent en février 1892 à Paris, et en mai à la Sainte-Estelle des Baux un manifeste fédéraliste appelé à un grand retentissement. Il semble que la Renaissance va en revenir à des affirmations susceptibles d'atteindre l'opinion publique. Ce manifeste est lancé à un moment de trouble de l'opinion française (l'affaire de Panama est de 1891).

(1) L'oeuf de Pâques.

Mistral crée l'*Aiòli* en lui donnant une coloration fédéraliste prudente. Mais l'explosion est sans lendemain. Cette génération se disperse : Charles Maurras se lance dans la politique française, fonde l'*Action française*. L'affaire Dreyfus occupe toutes les consciences françaises. Mistral adhère à la *Ligue de la patrie française*. Par le fait de Maurras et de Barrès, l'idée de décentralisation n'apparaît plus que comme une idée de droite. En 1899, Mistral met fin à l'*Aiòli*,

qui n'avait vécu que par lui. Le Félibrige, sous le capouliéat de Félix Gras avait vu son activité diminuer, ses effectifs s'appauvrir.

6. — A la mort de Félix Gras (1901), l'association est confiée à Pierre Dévoluy, formé par sa collaboration à l'Aiòli, le . Capoulier des jeunes •. Le Félibrige va alors prouver son incapacité à se réformer et à aborder le nouveau siècle.

Dans ces années de luttes politiques françaises très vives, où cléricalisme et anticléricalisme s'affrontent, le Félibrige ne peut être que déchiré. Dévoluy, officier républicain et protestant, aura contre lui une droite catholique menée pendant des années par le Comte de Villeneuve et Mariéton. Il ne peut compter, pour ce motif politique, sur tous les hommes de sa génération.

Il a contre lui également la vieille garde félibréenne, attachée à des cérémonies désuètes. C'est précisément le moment où un • Félibrige minimum •, folklorisé, sans perspectives renaissantistes véritables, se prépare à célébrer le cinquantenaire de l'association et le cinquantenaire de *Mireille*.

Dévoluy mène la bataille pour le rajeunissement des statuts de 1876 ; Il veut l'ouverture des cadres, supprimer les ^a Maintenances - pour faire place aux groupements locaux réellement vivants, les Écoles. Dans cette lutte épuisante et médiocre, il va échouer.

De cet échec, Mistral semble responsable. Il avait lui-même appelé Dévoluy au capouliéat. Mais le dynamisme du jeune organisateur heurte, dans le vieillard, la tendance à ramener la cause à des perspectives peu dangereuses, à éviter les conflits internes, à idéaliser le passé. L'action de Dévoluy est contredite par tout ce qu'écrit alors Mistral, et spécialement par le grand poème d'abandon historique, *Lou Parangoun* (1906) (1). En 1907, Dévoluy ne réussit pas à décider Mistral à se joindre à la révolte des vigneron. La déception qu'il exprime (son mot : = j'ai vu *Calendal* renié par son père =, est rapporté) ne lui sera pas pardonnée. En 1909, à propos d'élections félibréennes, Mistral l'abandonne. Mis en difficultés à la Sainte-Estelle de Saint-Gilles, il doit démissionner du capouliéat en août. Jusqu'en 1914, il continuera à défendre ses idées dans son journal *Vivo Prouvènço !* (2), puis abandonnera la partie.

(1) L'archétype.

(2) *Vive la Provence*

(3)

Le Félibrige, qui avait connu des tiraillements dès ses origines, s'était révélé inapte à contenir une Renaissance, qui le débordait à chaque fois qu'elle affirmait des ambitions véritables. Son existence n'a pas que peu contribué à enfermer un grand projet historique dans la médiocrité provinciale. Mais évidemment pèse sur le Félibrige la difficulté de la Renaissance elle-même, bloquée dans son développement par le centralisme français et l'adhésion massive des Occitans à ce centralisme. A l'époque même où le Félibrige périclité définitivement, la Renaissance catalane réussit.

LA PENSEE DE LA RENAISSANCE : LA QUESTION DE LA LANGUE

Aucune renaissance ethnique ne peut éviter le problème de la langue commune, constituée à partir d'une réalité dialectale. La Re-naissance d'oc moins qu'une autre, qui se développe sur une nostalgie du classicisme, linguistique aussi bien que littéraire, des troubadours. Mais la résolution de ce problème est toujours difficile : les localismes lui sont un obstacle. A tous les déchirements

1. — Les écrivains de la période 1789-1848 ont à leur disposition une tradition de littérature dialectale et d'orthographe francisée. Lorsqu'ils lisent les troubadours, s'ils y reconnaissent leur langue, ils sont en général incapables d'adapter la vieille norme, qu'ils comprennent mal, à leur parler vivant. Dans le meilleur des cas, ils feront ce qu'ont fait leurs prédécesseurs les plus éclairés : régularisant discrètement la graphie, élargissant le vocabulaire de base. Ainsi procède Lafare-Alais, qui a Godolin pour modèle, et surtout Jasmin. Un cas particulier est celui de Fabre d'Olivet : la langue qu'il écrit est le parler de Ganges, mais ses lectures occitanes, de Godolin et des troubadours, l'enrichissent. Il comprend l'essentiel des graphies médiévales, graphies autochtones, et les utilise en partie. Son système est cohérent et n'évite pas les difficultés : il note ainsi *ö* le résultat du *o* fermé, qui est *ou* à la française. Les idées que Fabre d'Olivet avait sur l'occitan, qui mêlent des vues singulièrement profondes à une fantaisie étymologique débridée, ont été enfermées dans l'ouvrage monumental, *La Langue d'oc rétablie dans ses principes constitutifs*. Malheureusement cet ouvrage est resté manuscrit jusqu'à nos jours. [Édité depuis].

Les conséquences qu'il aurait pu avoir ont été remplacées par une anarchie graphique qui culmine en Provence vers 1848. Soucieux avant tout d'être lus par le peuple, les *Troubaires* écrivent pleinement à la française (y compris les diphtongues *aou*, *eou*, *ouu*, etc...) un parler étroit, et ne font pas barrage à l'envahissement du lexique par le français. Gelu affirme cette tendance, lui qui aime dans son provençal une langue à l'état sauvage, et n'admettra jamais aucune norme écrite.

2. — Vers 1840 un savant de grande valeur reprend en Provence la question de la langue. Le D^r Honorat, de Digne, mûrissant sa première intention (apprendre le français à ses compatriotes), s'étant fait romaniste à Paris, profitant des travaux des médiévistes, lance cette année-là son *Projet d'un dictionnaire provençal-français*, ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne. L'ouvrage paraîtra en 1846 et 1847.

On y trouve une proposition d'unification relative : Honorat enregistre • la langue, telle qu'elle doit être, en comprenant tous les dialectes, mais en n'admettant, comme mot fondamental, que celui qui dérive le plus directement de la langue mère =. Graphiquement, il restaure les usages occitans : *r* de l'infinitif, graphies *tz*, *lh*, *nh*, *o*, etc...

Le *Dictionnaire* d'Honorat, subventionné par le Ministre Villemain, fait une grosse impression, en particulier sur Roumanille, qui écrit dans la Gazette du bas Languedoc : • il a heureusement achevé ce que, avant lui, d'autres n'avaient pu qu'ébaucher faiblement

C'est que Roumanille, qui a écrit jusqu'alors son provençal comme un troubaire, commence à se poser le problème d'une norme. Pour-tant il ne se ralliera pas pratiquement au système d'Honorat. Dans les années qui suivent, il élabore son propre système, qui consiste à nettoyer simplement la graphie française des troubaires de quelques notations trop lourdes (la graphie des diphtongues). Il s'achemine vers un localisme intégral, en supprimant *s* du pluriel que les troubaires généralement écrivent. Cette orthographe sera exposée dans le texte liminaire de la *Part de Diéu* (1853). Elle variera peu par la suite.

Roumanille se trouve alors se battre sur deux fronts. Contre les « étymologistes », qui, sans se rallier absolument à Honorat, maintiennent *-r* de l'infinitif, *-t* des participes, *-s* du pluriel (toutes consonnes qui tombent en provençal rhodanien moderne) : parmi eux Crousillat. Contre les

Dans les Provençales, Roumanille soumet tout le monde à son orthographe, mais il doit admettre que Crousillat, dans le lexique qu'il a composé, écrive : *cantar*. Pris entre Crousillat et Roumanille, Mistral choisit Crousillat dès la parution des Provençales ; en 1853 il s'enchantait d'Honorat, qu'il vient d'acheter. Il essaie pourtant de trouver un terrain d'arbitrage, au fur et à mesure qu'il écrit *Mireille*. En 1853, le Congrès d'Aix est une sorte de refus opposé aux prétentions de Roumanille à régenter la langue : « Nous voulons nous réunir pour chanter et non pour égrener le chapelet des épilucheurs de mots », (cette déclaration de Gaut a été signée par Crousillat, Aubanel et Mistral).

Finalement, à Font-Ségugne moyennant quelques concessions, Mistral se rangera au système de Roumanille. Désormais il va se faire le défenseur, le théoricien de la nouvelle orthographe, dite félibréenne. Toute sa vie il corrigera en ce sens les manuscrits de ses amis et disciples.

3. — L'orthographe félibréenne s'impose sans trop de peine en Provence. La dernière polémique soutenue avec les étymologistes est celle qui oppose entre 1865 et 1868 l'Armana Prouvençau et le folkloriste Damase Arbaud. Les troubadours résistent, Gelu en tête, mais cette opposition devient de plus en plus marginale.

Les divers sous-dialectes de Provence tendent à emprunter au Félibrige ses principes graphiques. Mais le choix fait par l'École du rhodanien d'Arles et d'Avignon, le soutien majoritaire de l'Armana inaugurent la promotion de cette forme linguistique : les étrangers, Bonaparte-Wyse, Balaguer, lorsqu'ils se mettent à écrire en oc, le choisissent. Quand le nîmois Louis Roumieux adhère au Félibrige, il abandonne la graphie et les dialectalismes de rive droite qu'il partageait avec Bigot. Mistral, tout au long de sa vie, en tirera la conséquence : le *Tresor d'òu Felibrige* présentera d'abord la forme provençale rhodanienne des mots occitans et l'Aiòli sera écrit en rhodanien. Décision qui n'est pas sans susciter des réactions chauvines sur la côte et dans les Alpes.

Mais, une fois franchi le Rhône, le Félibrige n'apporte pas de solution. Les écrivains languedociens, rouergats, gascons, limousins, etc. doivent résoudre individuellement le problème de la langue écrite. Ils le font avec plus ou moins de bonheur, et tous sur la base d'un dialectalisme jamais remis en question. Il y a donc des graphies, des langues plus ou moins cultivées. L'anarchie est totale, et jusqu'au XX^e siècle, à ses incapacités historiques déjà signalées, le Félibrige ajoutera celle de n'avoir abordé le problème de la norme écrite qu'en Provence. La seule réponse donnée en écho à la Provence, l'est par l'Escole Gastou Fèbus, qui en Béarn établit une koinè régionale sur la base du dialecte du Gave : le bigourdan Camélat, en cours de carrière, abandonnera son parler pour cette langue.

4. — Pourtant la leçon d'Honorat n'était pas perdue. Elle est reprise en Limousin par Joseph Roux, qui codifie dans sa Grammaire limousine (1895) et par ses oeuvres une graphie traditionnelle mitigée. Conséquence de cette réforme : la maintenance de Limousin est enfermée dans la sécession.

C'est autour de 1900 qu'une solution beaucoup plus catégorique est avancée. Les deux instituteurs félibres, Prosper Estieu et Antonin Perbosc, l'un lauraguais, l'autre quercynois, tirent de leurs lectures médiévales, et surtout des Leys d'Amors un système de restitution de la norme

système dans le bulletin *Montségur* et le font adopter par l'Escòla Occitana, fondée en 1919. La langue qu'ils écrivent ne fuit pas toujours l'artifice : l'archaïsme y fleurit, que compensent chez Perbosc les résultats d'une enquête permanente de lexicographie en milieu populaire.

L'évolution fait que l'occitanisme graphique se heurte à un mistralisme renforcé, celui de Dévoluy. Ce nord-occitan du Dauphiné a adopté le mistralien, en qui il voit, par droit de chef-d'œuvre, la langue nationale du Midi =. Il admet les divers dialectes seulement comme un enrichissement de cette langue. Il est soutenu par le grammairien et dialectologue Jules Ronjat (qui appliquera même au français l'orthographe provençale I). Les polémiques sont très vives, souvent personnelles et médiocres. Elles excluent Estieu et Perbosc de la défense des intentions de Dévoluy, quant au destin du Félibrige. Elles dépasseront largement la guerre de 1914-1918, et il faudra attendre le milieu du XX^e siècle pour qu'une solution pan-occitane au problème de la langue réussisse vraiment.

L'époque contemporaine

(1919-1971)

MUTATIONS POLITIQUES, ECONOMIQUES, SOCIALES

La grande guerre de 1914-1918 a pour l'Occitanie des conséquences graves : ses populations rurales masculines subissent le sort de la paysannerie française ; elles fournissent cette infanterie que fauchent les premières offensives allemandes, puis l'interminable guerre des tranchées. Cette hémorragie des hommes va dépeupler des villages entiers de montagne. La nécrose économique en est accélérée. Cette guerre, de plus, coïncide avec un progrès de l'affairisme national, et les zones sous-développées, Auvergne, Limousin, Aquitaine, Alpes de Provence, vont s'enfoncer dans le marginalisme, l'archaïsme.

1. — La période qui s'étend de 1918 à 1936 est le cadre d'une destructuration économique et d'une mutation sociale accélérées. Sur ce fond de difficultés d'ensemble, se dégagent quelques grands faits :

a) la confirmation de la vocation viticole de la zone méditerranéenne : plaine languedocienne avec ses prolongements provençal et roussillonnais. Mais le souvenir de la crise de 1907 n'est pas aboli, et la production se maintient grâce à la mise en place d'un *lobby* viticole, dirigé par le député de Béziers, Edouard Sarthe, qui obtient le vote d'un statut réglementaire, protectionniste et nécessairement malthusien. Le *lobby* viticole est en conflit permanent avec le *lobby* colonial qui fait passer le vignoble algérien de 226.000 ha. en 1929 à 400.000 en 1937 et avec le *lobby* betteravier du Nord de la France.

b) La dépossession du capital industriel régional. Dès 1912, le doublement du capital fait passer la = Compagnie des mines, fonderies et forges d'Alès - sous le contrôle des banques du Nord. Les Rothschild sont les maîtres dans le bassin des Cévennes. Les industries chimiques et des ciments sont investies. Il se crée un certain nombre de centres industriels neufs en Occitanie, mais ils ne coïncident plus jamais avec l'essor d'une bourgeoisie autochtone. C'est le cas à Toulouse où le complexe neuf (installation avant 1914 d'une cartoucherie, d'un arsenal, d'une

sont l'occasion de la mainmise sur l'économie par de puissants intérêts extérieurs. On assiste ainsi pendant plusieurs décennies à un déplacement des foyers d'animation économique. En Auvergne, Clermont poursuit sa progression basée sur l'ensemble Michelin. Marseille, que favorise l'expansion coloniale française, devient une ville énorme (dont la croissance est cependant très inférieure à celle de Gênes et de Barcelone). Le bassin minier des Cévennes et celui d'Aquitaine sont encore prospères. Mais Limoges à partir de 1924 est victime de la fermeture du marché de la porcelaine.

c) Effet de ces bouleversements, un déplacement et une modification des populations. La population rurale se déverse vers les relais industriels de Toulouse, Marseille, Lyon et surtout vers Paris, où il y a déjà plus d'Auvergnats et de Limousins que dans leurs pays d'origine. Le prolétariat urbain et rural est d'ailleurs en Occitanie de plus en plus d'origine étrangère : dans l'ensemble marseillais, Italiens, Grecs, Arméniens s'installent nombreux. Les Espagnols viennent travailler dans le vignoble languedocien : de 1918 à 1931 la région méditerranéenne accueille environ 30.000 immigrants par an. Un dur labeur leur permet rapidement l'intégration dans le monde des propriétaires. Ils renouvellent la population occitane. Les Italiens repeuplent des villages entiers d'Aquitaine.

Mais les campagnes ne progressent pas à l'égal des villes. Cependant que la Lozère, les Basses-Alpes, le Limousin se vident, une chaîne de villes à population excédentaire se condense le long de la côte méditerranéenne. A l'Est, de Toulon à Nice, un ruban touristique urbain substitue aux populations autochtones un monde de possédants qui est lyonnais, parisien ou non-français et un monde d'employés surtout italiens.

Quelques zones agricoles ' font fortune = sans intervention étrangère : la région maraîchère et fruitière du Rhône. Mais il s'agit d'îlots.

d) la géographie des opinions se modifie beaucoup, et leur nature également. A la droite traditionnelle, encore bien implantée dans les régions agricoles en perte de substance, se superpose une droite maurrassienne : un des grands quotidiens royalistes de France, d'obédience maurrassienne, est l'Éclair de Montpellier. Mais le « Midi rouge se confirme : un réseau de clientèle politique radicale couvre l'ensemble du pays ; le socialisme n'est plus confiné dans les zones industrielles, il gagne les campagnes, en Béarn, en Languedoc, en Provence. Le Parti communiste français, né de la scission de Tours, s'implante très solidement dans les bassins miniers et dans l'ensemble marseillais. Il gagne le prolétariat agricole.

Cet ensemble de modifications politiques, sur un fond d'angoisse économique (à partir de 1934 le vignoble ne peut plus résister à la crise de mévente), aboutit aux élections de 1936. Le • Front Populaire = obtient alors plus de 60 % des suffrages dans 9 départements occitans, plus de 52,5 % dans 6, plus de 30 % dans tous les autres. Le personnel politique français de gauche est surtout occitan. Léon Blum, député de Narbonne est président du Conseil ; Vincent Auriol, élu de Muret, est Ministre des Finances.

2. — Cette évolution occitane accompagne les grands événements mondiaux et européens : crise économique, montée du fascisme en Italie et Allemagne. Deux grands accidents survenus dans les pays voisins touchent au vif l'Occitanie : le pouvoir mussolinien accentue la paupérisation

italienne et l'exil vers l'Occitanie ; la guerre civile d'Espagne (1936-1939) sensibilise à l'extrême l'opinion politique, dans une population où se sont tissés des liens familiaux avec l'Espagne.

La guerre de 1939-1945 va être pour l'Occitanie, ainsi agitée, une occasion historique complexe :

a) après l'effroyable défaite de l'armée française, l'Occitanie (où sont présents de très nombreux réfugiés) va coïncider grosso modo avec la zone dite libre (où les troupes allemandes, ne seront présentes qu'en 1942, après le débarquement allié en Afrique du Nord). L'économie de subsistance imposée par le blocus des côtes, par les prélèvements faits par l'occupant, semble promouvoir à nouveau les zones agricoles montagnardes. Le régime installé par la défaite souligne cette vocation. C'est le moment du « retour à la terre », de la *Révolution nationale*. Le personnel politique de gauche est balayé. A sa place, le pouvoir met les notables de droite, cléricaux ou maurrassiens, qui quadrillent le pays jusqu'au fond de ses campagnes ;

b) la structure montagneuse de l'ensemble occitan, la non-pénétrabilité relative de certaines de ses régions, en font après 1942 le terrain de choix de la résistance armée à l'Occupation. La présence en Occitanie des repliés du Nord, des Juifs cachés et des Espagnols exilés politiques joue un rôle également dans cette Résistance. Il est des zones où l'implantation des maquis est dense : Limousin, Quercy, Alpes, bordure cévenole. Dès le début de 1944, les régions de l'Aigoual, du Mont Lozère, du Lot, de la Montagne Noire, du haut Limousin sont pratiquement libérées, et la Résistance intervient par les sabotages dans les plaines. Le débarquement de Normandie (6 juin 1944) ouvre une phase de reconquête du territoire à partir des maquis. Des combats parfois très durs sont engagés contre les troupes allemandes en retraite. C'est de cette façon que, mise à part la Provence où débarquent les troupes de la France Libre, l'Occitanie est libérée. Comme les maquis sont à prédominance d'éléments de gauche (les F.T.P. sont dirigés par les Communistes) la Libération prend en Occitanie des aspects révolutionnaires nets, surtout à Toulouse et dans les Cévennes (le bassin houiller d'Alès est nationalisé dès septembre 1944 par les autorités régionales).

3. — La période d'après-guerre est dominée par la reprise dans tous les domaines des mouvements d'avant 1939, et par un champ nouveau qui leur est ouvert :

a) Le glissement à gauche de l'opinion a été accéléré par la Résistance et la Libération. En 1946, S.F.I.O. et P.C.F. dominent la consultation électorale. Le « Midi rouge » participe aux grandes grèves de 1947 avec une extrême énergie. A partir de ces années-là, on voit les partis marxistes s'incruster dans l'opinion, se réserver des zones clientes, constituer leurs réseaux de notables en place. Dans les crises que traverse la IV^e République, l'Occitanie ne cesse de s'affirmer à gauche par opposition au Nord de la France. Aux élections de 1956, si l'on met à part l'île traditionaliste des départements de l'Aveyron, du Cantal, de la Haute-Loire, de la Lozère et de l'Ardèche, l'Occitanie vote à gauche. Ce vote va faire d'elle, à partir de 1958, l'opposante au pouvoir gaulliste, position qui n'a été infirmée qu'en 1968.

Cependant, les classes moyennes proliférantes du pays sous-développé, la surenchère nationaliste française, qui réussit bien du fait de l'aliénation occitane, et le profond désespoir économique expliquent la flambée du mouvement poujadiste en 1956, qui est majoritairement occitan.

Pendant vingt ans mouvements de révolte agricole, grèves ouvrières, agitation sporadique font de l'Occitanie le grand foyer, avec la Bretagne, de l'agitation sociale en France.

b) La déstructuration économique pendant cette période franchit une nouvelle étape. On assiste à l'échec de toutes les tentatives pour sauver les bassins miniers d'Aquitaine et des Cévennes : la concurrence du charbon lorrain ou allemand entraîne des réductions dans l'exploitation, dans le personnel, sans reconversion véritable. Le signe que le point ultime de crise est atteint est à Decazeville où, en 1962, les mineurs engagent une grève désespérée, qui attire toute l'attention française. Concurrément, la désindustrialisation parcourt le bas Languedoc, avec la fermeture ou l'absorption par les trusts extra-régionaux des entreprises encore subsistantes. La Lozère a dépassé le stade de population minimale : elle entre, comme les Alpes du Sud, dans un état de semi-désert humain.

Dans l'agriculture, le vieillissement du personnel devient préoccupant. Si en certains lieux (vallée du Rhône, vallée de la Garonne) des formules coopératives intelligentes renouvellent l'exploitation et l'esprit paysans, la majeure partie du pays reste sans armes devant la concurrence du Bassin parisien et du Nord, jusque dans des cultures bien occitanes comme le maïs. Le vignoble survit difficilement. Il est d'ailleurs, de Bordeaux au Rhône, en grande partie entre les mains de capitalistes (souvent de sociétés anonymes) étrangers à la région. Les géographes et les économistes commencent vers 1960 à dénoncer la structure coloniale de l'économie occitane. La colonisation est bien nette en bas Languedoc et en Camargue, où la culture nouvelle du riz se fait d'emblée suivant des procédés industriels.

c) La perception de plus en plus large de ces maux engage les gouvernements français successifs et les grands capitaux dans la voie d'un = aménagement du territoire =, concerté, programmé. Une nouvelle structure économique de l'Occitanie est alors dessinée : implantations de complexes industriels, dont les plus connus sont basés sur l'ex-traction du gaz naturel (à Lacq), sur l'industrie atomique (Marcoule, Pierrelatte), sur la fabrication des ordinateurs (I.B.M. à Montpellier). Mais ces créations profitent peu à la région où on les installe, car elles utilisent peu de personnel local (le personnel cadres est importé). L'agriculture est transformée par l'irrigation de vastes sur-faces (Provence intérieure grâce à la Durance ; bas Languedoc par le canal du Bas-Rhône Languedoc ; coteaux de Gascogne). Un front pionnier traverse toute l'Occitanie. Mais il est exceptionnellement entre les mains des Occitans. A partir de 1963, les rapatriés d'Afrique du Nord le prennent en mains, avec capitaux et esprit d'entreprise. Ces mêmes rapatriés modifient sensiblement le visage humain des villes, où ils sont nombreux. Enfin, le tourisme devient une industrie de premier plan, transformant le pays jusque dans les zones les plus reculées en région résidentielle d'été pour Parisiens, Lyonnais, Allemands, Belges, Anglais. Une entreprise gigantesque, la « Floride occitane du Rhône au Barcarés, entreprend d'urbaniser toute la côte méditerranéenne.

Actuellement, tout le pays d'oc est dans le plus grand désarroi économique et social : les mutations décidées qui peuvent lui assurer une survie globale n'empêchent pas la désertisation de départements entiers ; les ressources agricoles nouvelles se heurtent à une mévente catastrophique ; de vastes territoires passent au capital étranger ; la situation coloniale apparaît de plus en plus

clairement ; Toulouse, Bordeaux, Marseille cherchent fiévreusement des articulations économiques nouvelles capables de juguler la crise.

VIE INTELLECTUELLE

ET RENAISSANCE OCCITANE

a) La guerre de 1914-1918 a été très dure pour la survie populaire de la langue : l'occitan a brutalement reculé et dans les années 30 il était devenu minoritaire dans toutes les villes importantes, se maintenant très inégalement dans les campagnes. Il convient de souligner que centralisme administratif et préjugé de patois n'ont absolument pas été touchés par l'évolution politique, malgré l'existence de plus en plus publique d'une littérature d'oc moderne. Les hommes d'État français d'origine occitane, même s'ils étaient félibres ou occitanistes, comme Édouard Daladier, Vincent Auriol, n'ont rien fait d'important pour sauver la culture originale de leur pays.

De cette façon, la Renaissance semble dans cette première après-guerre avoir échoué. Le Félibrige ne retrouve aucune velléité d'action importante : de plus en plus dévoré par l'activité des groupes folkloriques, tout occupé d'un mistralisme rituel, dirigé par des personnalités médiocres, il intervient de moins en moins dans l'opinion publique. Il continue à être déchiré par le « schisme occitan = : l'occitanisme linguistique d'Estieu et de Perbosc se limite au toulousain, et à quelques écrivains disséminés en Provence, en Auvergne, en Gascogne. Il rencontre une triple hostilité. Celle des Provençaux qui soutiennent le « droit de chef d'œuvre », c'est-à-dire la promotion du « mistralien » ' pour toute l'Occitanie : la relève de Dévoluy-Ronjat est prise ainsi par Sully-André Peyre qui, dans ses revues *Lou Signau* et *Marsyas*, va porter le mistralisme jusqu'à un point d'intransigeance jamais atteint, le dépouillant d'ailleurs de toutes perspectives politiques et sociales. Celle des gascons-béarnais, groupés dans l'Escole Gastou *Febus*, qui établissent leur propre norme. Celle des dialectaux de toute l'Occitanie non-provençale, qui prolongent l'anarchie graphique pour soutenir une littérature faussement populaire .

Le Félibrige tout entier tend à se dissocier de l'évolution d'ensemble de l'Occitanie : il a bien quelques « hommes de gauche », mais isolés, et qui sont incapables de voir la déstructuration économique en chemin ; la majeure partie de ses troupes est faite de « notables localistes », esprits pétris de traditionalisme, de ruralisme, d'hostilité au Progrès, — cela dans les rangs occitans, rassemblés autour de la réactionnaire Académie des *Jeux floraux*, comme ailleurs.

b) Dans ces conditions, l'occitanisme moderne qui se concrétise entre 1925 et 1935 apparaît comme une rupture. Rupture d'abord enveloppée, dont les motifs sont d'une très grande profondeur. Il faut en accuser surtout l'exemple catalan. Dans les années où le Félibrige s'enfonce dans l'insignifiance, le catalanisme réussit. Il a déjà réussi culturellement, lorsque la dictature de Primo de Rivera (1923-1930) exile en Occitanie un certain nombre d'intellectuels nationalistes de Barcelone. A cette époque se nouent des amitiés nouvelles. La vue d'une Occitanie qui pourrait réussir comme la Catalogne restaure les enthousiasmes du temps de Mistral. Deux médecins de Toulouse, Camille Soula et Ismaël Girard, fondent la revue *Oc* en 1923, et s'efforcent d'aborder en langue d'oc les grands problèmes du moment. A cet effort le grammairien Louis Alibert, lui aussi catalanisant, formé en partie à Barcelone à l'école de Pompeu Fabra (législateur du catalan moderne), apporte la caution d'une réforme linguistique. Alibert perfectionne et modernise le

Vers 1930 d'autres tentatives naissent, un peu plus jeunes : celle entre Montpellier et Marseille des Charles Camproux, Jòrgi Reboul, Max Rouquette, qui mettent en accusation la médiocrité félibréenne. Entre 1930 et 1936, l'occitanisme moderne existe. *Oc* a accentué son catalanisme, jusqu'à être de 1932 à 1934 une revue commune des deux versants des Pyrénées, dirigée par Alibert et Lluís Carbonell i Gener. La revue *Occitània*, de Charles Camproux, élabore un fédéralisme progressiste et pacifiste, théorisé dans *Per Io Camp occitan* de ce même Camproux (articles de 1932, réunis en volume en 1936). La *Societat d'Estudis Occitans* est fondée en 1931 : elle a pour président Valère Bernard. C'est le moment de la République catalane et la *Gramatica Occitana* d'Alibert comme *La legenda d'Esclarmonda* de Bernard sont publiées à Barcelone, grâce à Carbonell i Gener.

Mais, si les polémiques avec le Félibrige sont vives, on n'a pas encore rompu avec lui. L'occitanisme réunit (comme le catalanisme) gens de droite et gens de gauche. Le souci de dégager la production littéraire des poncifs félibréens associe Camproux, Reboul, Rouquette et S. A. Peyre. On est loin d'ailleurs du modernisme qui alors fait de Barcelone la réplique de Paris. On commence à se dégager du provincialisme : on n'y est pas encore pleinement parvenu. Des lignes de force ont été dessinées dans une confusion demeurée grande. La fin de la République catalane (1939) achève cette période.

c) La guerre et l'occupation vont accuser ces traits. D'une part le régime de l'État français trouve dans le maurrassisme une pensée déjà établie, dans le mistralisme tardif une caution pour son provincialisme, dans le Félibrige une organisation utile. Philippe Pétain salue le souvenir de Mistral et les Félibres lui répondent (la S.E.O. elle-même l'en remercie). Vers 1942 l'alliance semble parfaite entre le pouvoir en place et l'organisation de la Renaissance d'oc. Maurras est au sommet de son importance publique. Mais cette alliance est toute rituelle : l'État français n'organisera pas l'enseignement de l'occitan, et son régionalisme s'accompagne d'un centralisme autoritaire.

Dès 1943 d'autres possibilités naissent. Des écrivains français repliés en Occitanie s'interrogent sur la civilisation de ce pays : Simone Weil, Louis Aragon, Tristan Tzara. Le numéro spécial des *Cahiers du Sud, Le génie d'Oc et l'homme méditerranéen* (1943) est un coup d'éclat. L'occitanisme militant y est associé à une pensée de liberté de conscience, à une curiosité pour l'hérésie des hérésies, le catharisme. Ainsi se prépare, dans la clandestinité, l'*Institut d'Études Occitanes*, apparu à Toulouse dès la Libération, oeuvre d'Ismaël Girard, Max Rouquette, René Nelli, Pierre Rouquette, etc.

d) L'*Institut d'Études Occitanes* est le produit d'une sorte d'ambiguïté historique. Dès avant la guerre, C. Soula et I. Girard pensaient à lui comme à un calque de l'*Institut d'Estudis Catalans*. Mais ce dernier avait été créé en 1907 quand Prat de la Riba devint président de la « Diputació » de Barcelone : il était le fruit du nationalisme catalan. Au contraire, l'institution occitane doit tenir compte entre 1945 et 1960 du nationalisme français de la Résistance, soutenu surtout par le Parti Communiste. Elle associe donc clairement culture française et culture occitane ; elle reçoit l'aide des écrivains de Paris (son premier président est Jean Cassou). Elle prend une place importante dans la vie culturelle française. Ces positions permettent des succès pratiques, dont le principal est

est rigoureusement pan-occitan. Il recrute dans toute l'Occitanie, en particulier en Provence. Certains Provençaux réagirent en 1953 en fondant le *Groupamen d'Estudi Prouvençau* ⁽¹⁾. Le G.E.P. marque en même temps la volonté des éléments les plus conscients de Provence, de prendre leurs distances vis-à-vis d'un Félibrige atone. Mais mouvement de résistance à l'occitanisme, il est bien malgré lui le signe de l'échec du postmistralisme. Il force à constater un repli tant géographique qu'idéologique.

En 1951, dans l'I.E.O., la nouvelle génération accède aux responsabilités. Elle imprimera à l'organisme un style nouveau, que l'on peut ramener à la liquidation définitive du style félibréen, idéologiquement (condamnation du nationalisme de rêve) et littérairement (nouveau départ d'une production déprovincialisée). Mais elle va avoir à affronter de nouveaux débats, qui naissent naturellement de la situation française et occitane :

— L'optimisme français de la Libération rencontre, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de 1945, le doute des occitanistes. Les guerres coloniales sont l'occasion d'une réflexion anxieuse. D'autre part les signes d'un sous-développement économique occitan deviennent de plus en plus visibles.

— En 1945, les moins de trente ans défendaient dans l'*Ase Negre* (devenu peu après *Occitània*) le fédéralisme de Camproux renouvelé. Très rapidement une réflexion politique et culturelle les en éloigne. Ces mêmes hommes, avec de nouveaux venus comme Ch.-Pierre Bru, entre 1951 et 1956, tentent une recherche théorique pour poser l'occitanisme en termes neufs : le *néo-régionalisme*, d'ambitions scientifiques.

— Mais l'insertion de ce néo-régionalisme sur la réalité sociale fait difficulté. Pour certains, qui sont les plus rigoureux dans un patriotisme français de gauche, il est un « culturisme » pur. Pour d'autres, il débouche obligatoirement sur une politique économique. Et chez ces derniers le clivage tend à se faire entre ceux qui admettent le système capitaliste (cf. la reprise d'*Occitània* par I. Girard et P.-L. Berthaud en 1956) et ceux qui le refusent.

— Entre 1956 et 1961, l'embarras idéologique est grand, bien que les progrès culturels s'accroissent. Le nationalisme occitan ressurgit, cette fois dégagé des rêveries félibréennes. Il veut s'organiser en parti.

— En 1962, au moment des grèves de Decazeville, on a atteint la perception claire du « colonialisme intérieur ». Le *Comité Occitan d'Études et d'Action* est fondé. En 1964, à Decazeville même, la tension entre partisans d'une ligne seulement linguistique et culturelle (auxquels s'est joint I. Girard) et partisans d'un engagement contre la « colonisation » de l'Occitanie aboutit à une crise dans l'I.E.O. Le mouvement continue cependant, nourri de l'apport d'une nouvelle génération (qui prendra les responsabilités dans l'organisme en 1968) dans l'I.E.O. lui-même, et dans le C.O.E.A., autour de la revue *Viure*.

— De 1955 à 1970, l'opposition entre partisans de l'orthographe occitane et ennemis de cette réforme a renversé ses données. Les premiers sont devenus majoritaires, au point de recevoir l'adhésion de tous les moins de quarante ans, même en Provence. L'école de S. A. Peyre a durci encore ses arguments, dans un isolement de plus en plus grand, occupé aujourd'hui par la revue *l'Astrado* ⁽¹⁾ de L. Bayle, homme de la génération de Ch. Camproux, longtemps collaborateur de *Marsyas*, associé un moment à l'effort de l'I.E.O., puis passé au combat contre l'occitanisme (pour

majorité des universitaires, tend à donner à la langue écrite une base incontestée des jeunes écrivains. Le débat linguistique paraît anachronique. Les efforts sont mobilisés par des tâches plus profondes : la construction d'une littérature moderne ; ou plus extérieures : la défense de l'Occitanie comme société originale.

Les deux dernières années, avec la mise à l'ordre du jour du régionalisme le plus avancé dans l'opinion française, avec l'augmentation des effectifs occitanistes jeunes, avec l'éveil perceptible d'une conscience populaire d'oc au niveau des problèmes économiques mais aussi culturels, semblent ouvrir une nouvelle période à la Renaissance d'oc, si longtemps enlisée dans les difficultés exceptionnelles que lui faisait la vie provinciale française.

(1) Groupement d'Études provençales.

(1) Le destin.